



VITAM
IMPENDERE
VERO.

N^o 107



Library
of the
University of Toronto



250.

Fiche
Warms (De Lalain
Garonne)

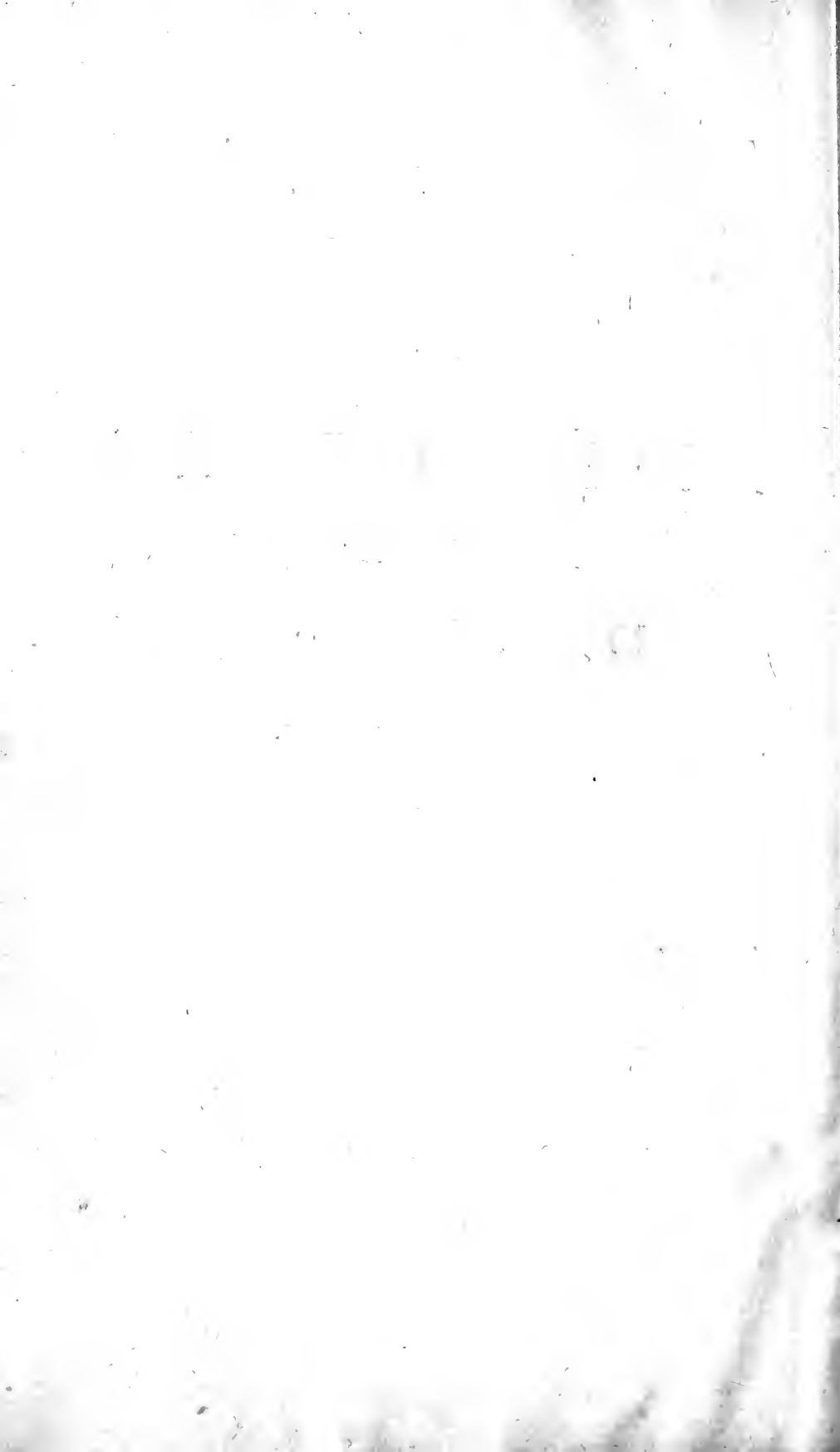
Queras E. 1886
Edity infanch

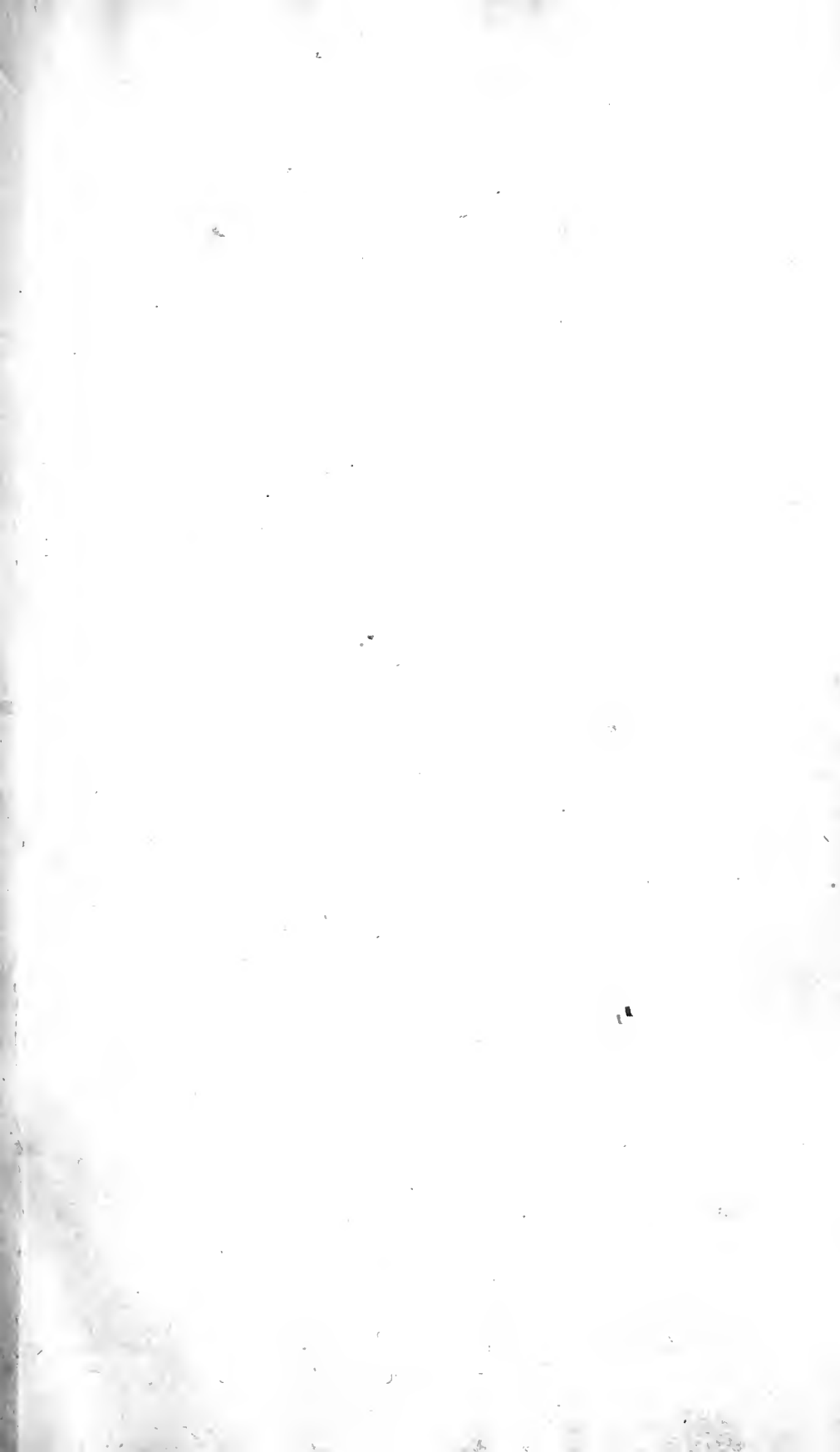
M É M O I R E S

D E M A D A M E

D E W A R E N S ,

&c. &c. &c.







LOUISE DE WARENS,

Née en 1699.

D'après le tableau de P. Batoni.

Lebeau. Sculp.

M É M O I R E S

D E M A D A M E

D E W A R E N S

E T

D E C L A U D E A N E T ,

Pour servir de Suite aux Confessions
de *J. J. Rousseau*.

Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, & ce que je fus.
J. J. Rousseau, Confes. Liv. I.

ÉDITION ORIGINALE.



A C H A M B E R Y ,

& se trouve

A P A R I S ,

Chez L E R O Y , Libraire, rue Saint-Jacques,
vis-à-vis celle de la Parcheminerie.

M. DCC LXXXVI.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 309

LECTURE 10

THE HADRON SPECTRUM

1. Introduction

2. The Quark Model

3. The Eightfold Way

4. The SU(3) Algebra

10/10

A V I S

DE L'ÉDITEUR.

L'ÉDITION que j'offre au public, quoiqu'é tardive, est cependant originale. Ayant remis le manuscrit de ces Mémoires à un Libraire étranger, celui-ci, profitant d'un voyage que je fis à Paris, le communiqua à un homme de lettres (*), qui défigura l'ouvrage en y ajoutant, dans une note étrangère à ces Mémoires, des calomnies contre une nation respectable & éclairée, & en supprimant, dans les Mémoires de Claude Anet, ce qui pouvoit servir à concilier les aveux du Citoyen de Geneve. Un ouvrage qui alloit déchirer le voile qui enveloppoit Madame de Warens, & exposer au grand

(*) Je m'abstiens de le nommer, ainsi que le Libraire qui a conçu cette fraude; mais ce qui est plaisant, c'est qu'ils aient cru rendre ces Mémoires intéressans, en y traçant le tableau du brigandage typographique: je pourrois en faire autant, puisque les colporteurs dénigrent cette édition, & préviennent le Public contre elle, dans la crainte que leur contrefaçon ne leur reste.

jour cette femme qui a joué un si grand rôle dans les Confessions de J. J. Rousseau , devoit avoir un grand cours : aussi fut-il bientôt contrefait avec ses défauts , demandé avec instances , & colporté. Je fus bien surpris de voir à Paris de ces exemplaires tronqués & mutilés : indigné de cette supercherie , j'entrepris de rétablir cet ouvrage tel qu'il étoit dans son principe. Je m'en suis procuré un tableau original du portrait de Madame de Warens ; je l'ai fait graver : il ornera cette édition , & dédommagera le public de celles qui circulent dans les ténèbres.



P R É F A C E

D E

L'ÉDITEUR,

*Qui sert en même temps d'Épître
dédicatoire.*

C E n'est point ici l'ouvrage d'un homme de lettres, qui cherche à se faire un nom par un choix de phrases sublimes, d'images poétiques, & de faits enfantés dans le fond de son cabinet : c'est une femme qui donne ses Mémoires au public : il n'y a rien de recherché, de fabuleux ; on n'y voit que les malheurs qui l'ont accablée pendant sa vie ; & la vérité des faits vaut sans doute une éloquence mensongere.

Ames sensibles, c'est pour vous que Madame de Warens fit le journal de sa vie ; c'est à vous que l'éditeur le dédie.

Ces Mémoires n'auroient certainement jamais vu le jour sans la célébrité de J. J.

Rousseau : les confessions de ce grand homme ont assez fait connoître le nom de WARENS ; mais , en comparant ce qu'on a vu dans les confessions avec les Mémoires qu'on va lire , peut - être les croira-t-on supposés. Rousseau , avec un air de candeur dont personne n'a su se masquer mieux que lui , a fasciné tous les yeux , a séduit tous les esprits ; on s'est accoutumé à l'envifager comme un homme extraordinaire , qui s'est élevé au-dessus de tout , & pour qui rien ne fut sacré. On lui a pardonné ses écarts , en faveur des lumières qu'il a répandues sur la surface du globe. La plupart des lecteurs sont prévenus : aussi croirois-je que ce seroit hors de propos que de faire une longue dissertation pour appuyer l'authenticité des titres que je vais mettre au jour ; peut-être même les affoiblirois-je en travaillant à les étayer par tous les moyens que la vérité , unie à la saine logique , peuvent suggérer. Qu'on ne pense cependant pas

que l'Editeur de cet ouvrage ne le présente au public que dans le dessein d'inculper les mânes de Rousseau : si je trouve du plaisir à montrer celle qu'il appela sa *Maman* respectable, c'est parce que la mémoire de ce philosophe m'est chère. Aussi n'irai-je pas remuer la cendre de cet homme à jamais fameux par ses paradoxes, par ses écarts, par ses contradictions, & par les grandes vérités qu'il a semées dans ses ouvrages, pour le traduire & le confondre comme un criminel de leze-humanité (1).

Je suis encore plus éloigné de me ranger de l'avis des prétendus philosophes ou esprits forts, qui n'ont vu dans cet ouvrage posthume qu'une suite de la générosité &

(1) En faisant ses confessions, Rousseau n'étoit aucunement obligé de faire celles des autres. Les foiblesses de Madame de Warens eussent-elles existé comme il les dépeint, J. J. devoit respecter le nom de sa bienfaitrice.

de la grandeur d'ame de l'écrivain, & qui ont crié de toute part, qu'il étoit beau de voir un homme affronter le vulgaire, fouler aux pieds les préjugés reçus, pour venir à la face de l'univers, un livre à la main, faire, à qui veut l'entendre, l'aveu de ses foibleſſes.

Que J. J. Rousseau vienne de sang-froid confesser ſes turpitudes chez Mlle. Lamercier, ſes amusemens & ſes tête-à-tête avec Mlle. Goton; qu'il vienne nous détailler la hardieſſe & l'effronterie avec laquelle il foutient un menſonge & perd une malheureuſe ſervante, en la chargeant d'un vol, qui n'étoit rien en lui-même. . . . Pour un ruban de douze ſous perdre une infortunée! . . . Tant pis pour lui, s'il croit n'avoir plus à rougir du moment qu'il s'en eſt accusé: il auroit dû ſavoir qu'il eſt un point au-delà duquel un honnête homme ne doit pas aller (1).

(1) *Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines.*

HORATIUS. *Epil. Lib. I.*

Diogene, à qui ses ennemis (peut-être avec quelque raison) se sont plû à le comparer, Diogene poussa-t-il jamais plus loin le cynisme ? & si Jean-Jacques ressuscitoit aujourd'hui, permettroit-il qu'on ajoutât ces traits de morale à son Emile ? Son pupille seroit-il édifié de ses aveux, lui qui ne doit voir dans son maître que l'assemblage de toutes les vertus & de tous les talens ? Non, sans doute. De quel droit donc, sous prétexte de faire l'énumération des foiblesses qu'il regarde comme l'apanage de l'humanité, vient-il diffamer une femme respectable à tant de titres, une femme qui l'avoit accueilli dans un temps où il n'avoit aucune espece de ressources ? de quel droit vient-il troubler ses manes, l'accuser à la face de l'univers, en lui prêtant un genre de galanterie, qui révolte à la fois la raison & la délicatesse, & qui le déshonore lui-même plus qu'elle, puisqu'il se vante d'avoir obtenu une faveur qui

ne lui étoit point exclusivement accordée ? Enfin , après l'avoir promenée successive-
ment dans les bras de son laquais , dans les
siens , dans ceux d'un garçon perruquier ,
croit-il avoir assez justifié une aussi odieuse
inculpation , en lui adressant cette belle
profopopée ?

« Oh ! si les ames dégagées de leurs
» terrestres entraves , voient encore du
» sein de l'éternelle lumière ce qui se passe
» chez les mortels , pardonnez , ombre
» chere & respectable , si je ne fais pas
» plus de grâce à vos fautes qu'aux mien-
» nes , si je dévoile également les unes &
» les autres aux yeux des lecteurs ! Je dois ,
» je veux être vrai pour vous comme pour
» moi-même : vous y perdrez toujours
» beaucoup moins que moi. Eh ! com-
» bien votre aimable & doux caractère ,
» votre inépuisable bonté de cœur , votre
» franchise & toutes vos excellentes ver-
» tus ne rachettent-elles pas de foiblesses ,
» si l'on peut appeler ainsi les torts de

» votre seule raison? Vous eûtes des er-
» reurs, & non pas des vices; votre
» conduite fut répréhensible, mais votre
» cœur fut toujours pur (1) ».

Quel étrange abus de l'éloquence & du talent!

Le citoyen de Genève, timide & méfiant à l'excès, fut le plus ingrat des hommes, quand il croyoit n'être que myfantrope; mille faits consignés dans tous les écrits de nos jours, attesteront cette vérité: nous ne partirons point de là pour nous attirer le reproche que nous lui faisons tout-à-l'heure, & nous ne troublerons point sa cendre pour l'inculper.

Il est de fait qu'il a écrit les Confessions: il est de fait que par un reste de délicatesse, dont il n'auroit peut-être pu lui-même nous rendre compte, il n'osa les publier de son vivant: il est de fait

(1) Voyez les Confessions, Livre VI.

qu'il en fit quelques lectures dans plusieurs sociétés de Paris ; mais qu'il fut payé sur le champ de sa témérité , en lisant sur le visage de chacun de ses auditeurs , l'indignation que provoquoit une pareille lecture , & le mépris qu'il verfoit lui-même sur sa propre tête. Ces motifs firent une profonde impression sur son ame , il n'alla pas plus avant. Il ne les mit point au jour ; mais pourquoi ne brûla-t-il pas l'original ? conoissoit-il assez peu les hommes pour se persuader que ceux entre les mains de qui tomberoit son manuscrit , montreroient en le condamnant au feu , plus de délicatesse que celui qui avoit osé l'écrire ?

Il étoit réservé à la cupidité de quelques particuliers , de mettre au jour un enfant qu'un père trop foible n'avoit osé proscrire , mais qu'il avoit condamné à l'oubli.

Ennemi du mensonge & de la calomnie , c'est devant vous , ames sensibles &

vertueuses, que j'amene Madame de Warrens, c'est dans vos mains que je mets la cause, ou plutôt c'est à vos cœurs que j'en confie la défense. Vous allez lire l'aveu de ses foiblesses; mais vous n'y verrez pas l'énumération de celles des personnes qui l'ont approchée, ou qui ont vécu avec elle; l'amitié doit vivre au-delà même du tombeau: elle va vous ouvrir les replis les plus secrets de son cœur, mais elle le fera sans alarmer votre délicatesse & sans blesser votre pudeur; lorsque vous feuillerez ses écrits, tout informes qu'ils vous paroîtront, vous n'aurez point à rougir, ni pour elle ni pour vous. Sa candeur, sa modestie & sa sincérité y brillent à chaque page; elle se peindra elle-même dans son ouvrage, avec cette physionomie que vous avez sans doute aimé à lui trouver; elle y paroîtra telle enfin que vous la représente Rousseau quand il en parle de sang-froid, & en n'écoutant que

le cri de sa conscience. *Vous la reconnoîtrez à ce caractère doux, à cette sensibilité excessive pour les malheureux, à cette bonté inépuisable, à cette humeur gaie & franche qui ne s'altéra jamais, même aux approches de la vieillesse, dans le sein de l'indigence, des maux & des calamités diverses (1).*

Les Mémoires que nous offrons furent trouvés écrits de sa propre main, environ quatre ans après sa mort, dans une cassette laissée par Claude Anet, chez de vieilles demoiselles qu'il servit après la mort de Madame de Warens; car il paroît constant aujourd'hui qu'il survécut de deux ans à sa maîtresse (2). C'est un fait que plusieurs personnes de Chambéry pourront attester, quoique Rousseau nous dise qu'il l'a vu mourir, & qu'il veuille ajouter à l'authenticité de son témoi-

(1) Voyez les Confessions, *Liv. II.*

(2) Madame de Warens mourut en 1759.

gnage un aveu, qui par sa ressemblance avec bien d'autres, ne tourne point à son honneur.

Écoutons-le, & voyons de quelle douleur il fut affecté, au moment où il nous assure qu'il le perdit.

« Voilà comme je perdis le plus solide ami que j'eus eu toute ma vie, homme estimable & rare, en qui la nature tint lieu d'éducation, qui nourrit dans la servitude toutes les vertus des grands hommes, & à qui peut-être il ne manqua, pour se montrer tel à tout le monde, que de vivre & d'être placé.

Le lendemain j'en parlois avec Maman, dans l'affliction la plus vive & la plus sincère, & tout d'un coup au milieu de l'entretien, j'eus la vile & indigne pensée que j'hériterois de ses nipes, & sur-tout d'un bel habit noir qui m'avoit donné dans la vue (1) ».

(1) Voyez les Confessions, *Liv. V.*

Madame de Warens parle très-peu de Rousseau dans ses Mémoires; en général, elle ne dit qu'un mot des personnes qu'elle combla de bienfaits, & le citoyen de Geneve tient le premier rang dans la classe des malheureux avec lesquels elle partagea son revenu. Cette femme vertueuse auroit cru diminuer le mérite d'une bonne action, si elle l'eût mise au grand jour.

Le morceau de son ouvrage où il est question de lui, est comme le reste, écrit simplement & sans enthousiasme; elle avoit accueilli ce jeune homme sur la recommandation du Curé de Confignon, dont on trouvera la lettre à la fin de ces Mémoires.



AVANT-PROPOS (I).

MES adversités m'ont éclairé; les malheurs qui m'affiegent depuis long-temps m'apprennent à juger des hommes; & tranquille sur ma couche infortunée, j'attends la mort.

Dieu tout puissant! c'est de toi seul que j'ai reçu le courage qui me soutient dans mes adversités, c'est par ta grâce que je ne connois pas ces foiblesses, ces larmes impies & ameres que la misère arrache presque toujours à la vieilleffe; veille sur moi jusqu'au terme où mon ame doit se rendre au pied de ton trône.

Le souvenir de ma vie passée, le bien-être dans lequel je suis née, l'abondance

(1) C'est Madame de Warens qui parle.

que j'ai perdue, se représentent fans cesse à mon esprit : mais loin de faire le tourment de mes jours, je leur dois la sérénité de mon ame, & je me trouve encore heureuse, puisque je crois n'avoir vécu que pour apprendre à mourir.

J'ai reçu de la nature un caractère impétueux, mais sensible ; j'en ai été, comme on peut l'imaginer, plus d'une fois la victime ; j'ai eu besoin d'une longue expérience pour détromper mon esprit avide & crédule....

Quelle leçon que celle du temps ! lui seul, déchirant le voile qui nous avoit dérobé la connoissance vraie & fidelle de tous les objets, peut nous éclairer sur la valeur de la vie humaine. D'après cette vérité, le meilleur plan d'éducation ne seroit-il pas celui qui dirigeroit la jeunesse au bien, par le seul exemple des

hommes qui l'ont précédée? L'histoire (je ne dis pas seulement celle des empires), en lui représentant la vie de chaque particulier, la conduiroit immanquablement à la vertu, parce que les faits lui en prouveroient la nécessité.

Voilà le motif qui me détermine à jeter un regard impartial sur mes jours passés : je fais le journal de ma vie plutôt pour servir de leçon, que pour faire passer mon nom à la postérité. Je tiens trop peu à ce monde pour songer à moi, & mon ame ne voit d'immortalité que dans l'autre vie.

Si ces Mémoires doivent une fois voir le jour, qu'on ne pense pas que je ne les ai écrits que pour me venger de ceux dont j'ai été plus d'une fois la victime. Je ne veux de mal à personne, je n'attaque personne; j'attribue mon chan-

gement d'état à toute autre main que celle des mortels, qui n'en furent fans doute que les instrumens..... je ne me plains pas, je ne suis pas même à plaindre, puisqu'il que je fais souffrir.





M É M O I R E S

DE M A D A M E

DE W A R E N S.

PREMIERE PARTIE.

L'AN 1699, je naquis au pays de Vaud : les auteurs de mes jours y tenoient un rang des plus distingués, par leur opulence & par l'ancienneté de leur famille. La mort prématurée de ma mere fut la source des malheurs qui m'ont accablée dans tout le cours de ma vie, parce qu'elle fut la cause de la singularité de mon éducation.

Partie I.

A

Je n'étois pas sortie de l'enfance lorsque je la perdis : je peux donc dire que j'ai vécu sans l'avoir connue. Mon pere avoit passé une partie de sa vie au service : il étoit peu propre à diriger mon enfance ; il se déchargea de ce soin sur une gouvernante : c'étoit une *Bernoise*, du meilleur caractère possible, & réellement faite pour être ce qu'on appelle une *Bonne*. Sans s'affujettir d'abord à toutes mes petites volontés, elle avoit trouvé le talent si rare de ne me laisser faire que ce qu'elle vouloit : sans me heurter de front, & sans me contrarier, elle fut réprimer mes caprices, & m'amener insensiblement à ne desirer que ce qu'elle pouvoit ou vouloit m'accorder : heureuse, si cette fermeté eût été soutenue, & même augmentée, à mesure que je grandissois ! Ses soins à mon égard furent ceux d'une mere, plutôt que d'une personne gagée pour habiller

& déshabiller un enfant , & pour lui faire sentir , par intervalle , les effets de sa mauvaise humeur. La preuve que ma *Bonne* l'avoit réellement été pour moi , c'est qu'en grandissant je la chériffois sans la craindre ; je ne tremblois de lui déplaire que parce que je l'aurois affligée. C'étoit fort bien pour l'âge qui suit immédiatement l'enfance ; mais je crois qu'on auroit dû par la suite me donner une autre gouvernante : car sa trop grande douceur dégénéral en une complaisance outrée pour tous mes caprices , elle me rendit un bien mauvais service ; & je dois la regarder comme l'auteur involontaire des chagrins qui me dévorèrent : ce dont il sera aisé de se convaincre par la suite de ces Mémoires.

Ma première éducation fut à peu près celle que l'on donne à tous les enfans. J'avois ma poupée ; je l'habillois , je la déshabillois , je la faisois sauter ;

& , au milieu de ces graves occupations , je ne m'apercevois pas que le temps s'écouloit. Enfin , comme les trois quarts des personnes de mon sexe , j'entrai dans ma douzieme année sans avoir rien appris : je n'avois fait que croître.

Me voilà donc âgée de douze ans , fille unique d'un riche Seigneur , assez jolie , & vive à l'excès. Mon pere , depuis la mort de son épouse , avoit pris pour l'étude de la chimie un goût presque poussé jusqu'à l'extravagance : il vouloit que tous ses gens se connussent en minéralogie. Le château n'étoit meublé que de fourneaux & d'alambics : aux tapisseries avoient été substitués de vieux cadres enfumés , les portraits des plus anciens alchimistes , les images des souffleurs les plus entêtés. Tous les jours amenoient une nouvelle opération à faire ; & ce brillant laboratoire étoit dirigé par un de ces *chercheurs de*

fortune, qui courent le monde en faisant les gens à *secret*. Celui qui avoit eu l'art d'enchanter mon pere, étoit (autant que je peux me le rappeler) le plus stupide & le plus ennuyeux de tous les hommes. Ce qui me le rendoit encore plus détestable, c'est que, malgré son attachement pour les sciences occultes, il étoit, à ce qu'il me disoit, très-amoureux de moi.

Une déclaration d'amour, dit-on, flatte toujours une jeune personne : je n'en crois rien, car je trouvai celle de ce mendiant souffleur très-choquante. Il commandoit dans la maison plus que mon pere : il lui avoit suggéré qu'il étoit de la plus grande importance que sa fille s'adonnât sérieusement à l'étude de la chimie. La loi devint générale : ma gouvernante même ne put s'y soustraire ; il fallut obéir. Nous voilà toutes deux le nez dans de vieux livres, que notre original professeur nous expliquoit

& nous faisoit réciter deux fois par jour.

Après quelques mois de travail inutile , car je n'y comprenois rien , je montrai de l'humeur au moment de la leçon : d'accord avec ma gouvernante , je dis à notre précepteur que nous ne voulions plus de chimie , & nous lui jetâmes l'une & l'autre le livre au nez. Cet Abailard enfumé avoit cru faire de moi une Héloïse : sa passion n'avoit fait qu'augmenter par l'indifférence avec laquelle j'avois reçu son premier aveu ; il crut que la douceur auroit plus d'empire sur un cœur dont il vouloit être roi. Il ne dit rien à mon pere de la petite scene dont j'avois égayé la leçon ; mais il profita de cette occasion pour me déclarer sa tendresse d'une manière plus authentique : il remit le soir à la gouvernante le billet suivant , autant pour m'encourager à l'étude de la chimie , que pour m'ex-

horter à trouver la science & le maître aimables.

- « Louise, eh quoi ! vous voudriez quitter
 » Un art que, sans vous en douter,
 » Vous savez tous les jours si bien mettre en
 » pratique.
 » Quand vos yeux dans les miens lancent le
 » phlogistique,
 » N'est-ce pas à l'instant une opération ?
 » Quand, par une flatteuse émotion,
 » Vous faites passer dans mon ame
 » L'alkali volatil d'une amoureuse flamme...
 » Quand le principe actif de vos charmes
 » naissans. . . .
 » Lorsque l'huile ou l'éther de vos traits
 » ravissans. . . .
 » Quand ce mixte en un mot dans mon
 » cœur se distille. . . .
 » Vous savez bien alors, en praticienne ha-
 » bile,
 » Retirer de ce tout ce sel délicieux
 » Qui, sous le nom d'amour, se connoît
 » en tous lieux ».

La lecture de ce galant poulet, qui

n'annonçoit gueres plus le poëte que l'adepte, nous amusa finguliérement. Ma gouvernante, qui vouloit se venger de l'ennuyeux pédant, étoit décidée à le montrer à mon pere, dans le deffein de le faire chasser. Ce ne fut pas mon sentiment : outre que peut-être nous n'aurions pas réuffi, il n'étoit pas dans mon caractere de faire de la peine à qui que ce fût : je voulois en rire, & rien de plus. Nous résolûmes d'y répondre ; mais dans quel genre ? En vers, dit ma gouvernante ; la poësie est le langage des Graces. Je lui abandonnai le soin de la dépêche, & voici ce qu'elle lui remit le lendemain.

- « Votre chimie peut s'entendre ;
- » Volontiers nous voulons l'apprendre :
- » Mais, qu'on nous permette, avant tout,
- » De nous choisir un maître à notre goût.
- Allez donner ailleurs votre leçon chi-
- » mique ;
- Et nous ne voulons pas de votre *phla-*
- » *gistique* ».

Babet (c'est le nom de ma Bonne) s'applaudissoit beaucoup d'avoir trouvé un pareil impromptu pour répondre à mon Adonis ; elle rioit sur-tout du mot *phlogistique* , auquel elle attachoit sans doute plus de finesse que moi. Cette réponse eut le succès qu'elle s'en étoit promis : elle fit un tel effet sur l'esprit de notre amoureux , qu'il ne m'a plus inquiétée depuis par ses soupirs : il fit plus , il nous délivra de ses ennuyeuses leçons , en assurant à mon pere que j'étois inepte pour les hautes sciences ; qu'il valoit mieux m'abandonner au sort des autres personnes de mon sexe , c'est-à-dire , borner ma stupide existence autour d'une filoché ou d'un rouet.

Ainsi donc nous voilà , Babet & moi , dégagées de toutes les entraves chimiques : plus de bouquins à feuilleter , plus de charbons à souffler ; nous dismes adieu aux réchauds & aux alambics. Ma mere , de son vivant , avoit

beaucoup aimé la lecture : elle avoit laissé une bibliotheque assez bien garnie , à laquelle mon pere ne touchoit aucunement , parce qu'il n'y étoit pas question du grand œuvre. La liberté dans laquelle nous devions vivre , Babet & moi , nous donna occasion d'y chercher une sauvegarde contre l'ennui. D'abord , ce n'avoit été que par désœuvrement ; bientôt ce fut une passion : la lecture des romans nous attachâ singulièrement , & mon cœur promené d'intrigues en intrigues , sentit enfin que l'amour n'est pas toujours confiné dans les livres.

Ici commence une nouvelle existence. O jours de mon enfance , comme vous vous êtes enfuis ! Avant ma quatorzieme année , je n'avois ressenti aucune de ces émotions qui troublent mon ame ; je ne connoissois point ces sentimens brûlans & inexplicables , qui me consument.

J'étois dans un état que je ne pouvois comprendre : je m'en plaignois à ma Bonne ; elle rioit. Quelle est , me disois-je , la source de mes inquiétudes ? pourquoi ces desirs , dont j'ignore la cause ? à qui s'adressent ces soupirs qui s'échappent malgré moi ? pourquoi ai-je perdu cette indifférence , qui sembloit être la base de mon caractère ? Personne ne me répondoit ; il falloit deviner.

Cependant mon teint prenoit un coloris plus vif ; mes yeux me paroissoient plus animés ; ma gorge commençoit à s'arrondir ; en un mot , tous ces changemens me paroissoient encore plus étonnans que ceux qui se passaient dans mon esprit. Chaque jour je perdois un peu de cette étourderie enfantine qui s'égaie de tout : je devenois timide en société ; je n'osois fixer personne. Enfin le moment de deviner la cause de ce désordre , qui avoit affecté mon

existence morale & physique , arriva ; je connus la cause de mes maux : j'étois née sensible ; pouvois-je échapper aux pièges & aux malheurs que l'amour prépare aux victimes qu'il choisit ?

Un jeune homme , M. de T * * * , dont le souvenir me fut toujours cher , attiré dans la maison de mon pere par un simple motif de curiosité (il croyoit n'y trouver que des alchimistes , il ne vouloit que s'amuser) , changea bientôt d'intention lorsqu'il m'eut aperçue. Pour avoir un libre accès dans la maison , il affecta du goût pour les sciences , & sur-tout quelques connoissances en chimie. Il fut bientôt grand ami de mon pere , jusqu'à demeurer dans le château. Dès qu'il pouvoit s'échapper du laboratoire , il venoit nous tenir compagnie & nous faire quelque lecture. Ces fréquentes visites établirent entre nous une liaison qui n'eût pas besoin d'un long terme pour se

cimenter : nos yeux mille fois s'étoient rencontrés ; nos cœurs s'entendirent : je plus à M. de T*** ; je ne le trouvai pas moins aimable ; je ne fus plus maîtresse de mon cœur ; il l'eut tout entier. Tendres émotions. . . . douces confidences. . . billets sinceres , larmes précieuses , que mille fois nous avons répandues. . . jours fortunés employés à nous jurer un amour éternel , qu'êtes-vous devenus ? Hélas ! . . . jamais vous ne reviendrez ; vous n'avez lui qu'un moment : une passion vertueuse & innocente suffisoit à notre bonheur. Babet , comme je l'ai déjà dit , trop foible & trop complaisante , n'avoit pas prévu que cette intrigue feroit mon malheur : loin de s'opposer à nos desirs , elle en augmenta le nombre , par la facilité qu'elle nous donnoit pour les satisfaire. Elle espéroit , comme nous , qu'un amour si tendre conduiroit infailliblement à l'hymen le plus fortuné ; & nos entre-

tiens se terminoient toujours par un plan de vie qui auroit offert tout ce qu'un mortel peut desirer : jamais on n'auroit vu de ménage comme le mien. Douces illusions ! le temps vous a détruites ; ces projets ont disparu comme l'ombre ; il ne me reste que le souvenir de les avoir formés.

M. de T*** n'avoit sur moi que des vues honnêtes : jeune, sensible & vertueux, il avoit cherché mon cœur sans vouloir me séduire. Hélas ! s'il eût été corrompu, que serois-je devenue ? ma sensibilité auroit-elle pu veiller sur ma vertu ?

Toutes nos jouissances étoient celles de deux jeunes cœurs qui ne connoissent de l'amour que ce premier sentiment qui fait placer la volupté dans les regards , qui trouve le comble de la jouissance dans un serrement de main , qui fait qu'on tressaillit à l'ouverture d'une lettre de la personne adorée ;

sentiment que l'on ne connoît qu'une fois dans la vie , & qui ne se fait sentir qu'à des ames vertueuses.

La musique , que possédoit assez bien mon amant , étoit l'interprete de nos sentiments : il m'en donnoit des leçons ; elles étoient plus à mon goût que celles du chimiste. Je trouvois un plaisir infini à étudier les morceaux d'*Opéra* analogues à la situation de mon ame : il sembloit que les sons qui partoient du clavecin , quand il le touchoit , répondoient amoureusement aux paroles que je chantois. . . Charme de la musique ! naïves & brûlantes expressions de l'ame. . . . vous êtes le plus tendre langage de l'amour : vous allumez sans doute des desirs ; mais vous savez faire trouver le bonheur dans les desirs même.

Nos deux cœurs unis par des liens si doux , pouvions - nous prévoir que nous ne serions jamais l'un à l'autre ? Eleves de la nature , sans expérience ,

nous pensions à faire un hymen où se trouvoient les convenances du caractère & de la naissance : nous ignorions que l'être suprême , en nous donnant un pere, nous donne quelquefois en même temps un tyran ; nous étions loin de soupçonner que l'homme qui a toute sa liberté pour faire le mal , rarement peut en faire usage pour se procurer le véritable bonheur.

Sans expérience , n'ayant vu le monde qu'au travers d'une gaze ; peu faite au manège d'une fille élevée de bonne heure à dissimuler ; ne soupçonnant pas qu'un autre que moi eût le droit de faire un choix d'où devoit dépendre ma félicité ; ne jugeant que d'après les impressions de mon cœur simple & naïf , je ne balançai point à déclarer mes sentimens à l'auteur de mes jours. Cette déclaration devint funeste à tous deux : mon amant fut exclu de la maison : mes larmes furent inutiles ; il fallut nous
séparer

séparer & renoncer à nous voir. *Vous êtes promise depuis long-temps*, me dit mon pere, en me couvrant de reproches les plus amers : il m'ajouta ensuite qu'il ne convenoit pas à une demoiselle bien née de laisser parler son cœur sans la volonté de ses parens. Ce langage me parut inintelligible : je ne me sentoie pas coupable ; la flamme qui dévorait mon sein ne me sembloit aucunement mon ouvrage : j'aimois, sans savoir pourquoi. Les ordres de mon pere & le respect que je lui devois, me sembloient n'entrer pour rien dans ce qui se passoit en mon cœur.

Quelques lettres écrites & envoyées de part & d'autre, entretenoient cependant notre fatale liaison : nos innocentes jouissances se changerent en gémissemens ; & telle est la force de l'amour, que nous trouvions encore du plaisir à nous mander que nous vivions l'un & l'autre dans les larmes. Quelque-

B

fois nous nous flattions de voir finir nos maux ; & l'amour que nous nous étions jurés étoit si fort , qu'un rayon d'espérance suffisoit alors pour rendre le calme à nos ames , & l'espoir de voir le terme de nos malheurs , allégeoit , pour un moment , les soucis dont nous étions dévorés.

Telle étoit notre situation , lorsqu'un jour (je m'en souviendrai long-temps) nous entendîmes le bruit d'un carrosse à la porte du château : Babet courut ; je l'accompagnai : nous vîmes descendre de la voiture un jeune homme qui nous aborda & demanda s'il n'étoit pas chez M. de la T*** du P***. *C'est mon pere* , lui répondis - je ; & , le priant de me suivre , je voulois le conduire dans la maison : « Ah , Mademoi-
» selle , me dit - il , d'un ton satisfait &
» respectueux , le bonheur de vous trou-
» ver la première en arrivant dans
» ces lieux , m'est d'un très-heureux

» augure : honorez - moi , je vous prie ,
 » de votre main , pour me présenter à
 » M. votre pere ». L'air noble de cet
 inconnu , son abord , tout me parut
 annoncer en lui un homme de distinc-
 tion. Nous entrâmes , & Babet fit re-
 miser la voiture.

Qu'on observe le changement qui va
 se faire dans mon ame , à l'égard du nou-
 vel hôte qui nous est arrivé. D'abord sa
 physionomie m'annonce la douceur & la
 bonté ; mais un moment de conversation
 avec mon pere , va changer mes senti-
 mens , & je ne verrai bientôt , dans ce
 Seigneur , que le plus cruel des hommes.

Dès que mon pere l'aperçut , se voir
 & s'embrasser ne fut qu'un : les expres-
 sions de la plus tendre amitié furent em-
 ployées. Il lui prend la main , se tourne
 de mon côté , & dit en me présentant :
La voilà ; je vous la donne. Puis , m'a-
 dressant la parole , *M. de Warens* ,
 ajoute-t-il , *est mon plus grand ami ; comme*

il sera bientôt mon gendre, je n'ai pas besoin de vous ordonner de l'aimer : regardez-le dès ce jour comme votre époux & votre maître.

A ce discours, qui fut un coup de foudre pour moi, jugez de quel sentiment fut agité mon cœur ! M. de Warens devint, dès ce moment, l'objet de ma haine : je ne voyois plus en lui qu'un monstre. L'aurois-je haï, sans l'affreuse idée que je devois être son épouse ? Non sans doute, je ne le détestois pas en l'introduisant dans la maison. C'est donc ainsi que les affections de notre cœur dépendent des circonstances. Les peres seroient-ils les seuls qui ne croiroient pas à ces sentimens vrais, quoiqu'involontaires ? & s'ils sont cependant réels, les auteurs de nos jours ont-ils le droit de nous en rendre victimes ?

Ma timidité, la crainte de désobéir à un pere qui tous les jours m'ordonnoit d'aimer celui qu'il me destinoit, tout

m'empêcha de rejeter mon mariage avec M. de Warens. Mon amant, M. de T***, aprenant que j'allois donner la main à son rival, & ne voyant dans mon consentement, tout forcé qu'il étoit, qu'une perfidie de ma part, se décida à quitter le pays; ne voulant pas, m'écrivit-il, me laisser triompher, en me jetant dans les bras d'un autre, en dépit de nos sermens, & sous ses propres yeux.

Mon amant perdu, les ordres d'un pere, une gouvernante qui m'obsédoit pour me déterminer en faveur de M. de Warens, & l'obéissance filiale, concoururent à former enfin le nœud fatal qui m'unit à une personne que je ne pouvois pas aimer. Le jour des noces est fixé... ô jour affreux!... les flambeaux de Phymen s'allument. Absorbée dans ma douleur, sans savoir ce que je faisois... sans me douter de ce que je venois de faire... je fus l'épouse de M. de Warens. La gaieté se peignoit sur tous les visages:

chacun me trouvoit charmante, adorable : hélas ! je ne me trouvois que malheureuse. Le festin fut bientôt achevé ; car les heures volent pour celui qu'on destine au supplice. L'idée de voir M. de Warens partager mon lit , m'effrayoit. Cependant on me conduit à l'appartement qui nous étoit destiné. . . . bientôt je le sentis à mes côtés.

Mon époux (je dois le dire) n'avoit d'autre mauvaise qualité que celle de n'avoir pas été choisi par mon cœur : il étoit rempli de soins pour moi. Jeune & vertueuse , je savois , de mon côté , que mon devoir étoit de l'aimer , parce qu'il étoit mon époux : aussi faisois - je tous les efforts possibles pour bannir de mon ame l'image de M. de T * * * : j'y voulois substituer M. de Warens. Hélas ! mon cœur n'étoit plus à moi : malgré tous les efforts que je faisois pour contribuer au bonheur de mon époux , je ne pouvois être heureuse avec lui.

Quel état que celui d'une femme forcée de passer sa vie avec un homme que toute sa vertu ne lui donne que la force d'estimer ! que les sacrifices du mariage sont horribles , quand ils ne sont pas ceux de l'amour !

« O mon pere ! si cette plainte alloit
 » jusqu'à vous , ne croyez pas que votre
 » fille veuille troubler votre respectable
 » cendre : vous vouliez son bonheur ; vous
 » le crûtes parfait en disposant de sa
 » main ».

Après un an de mariage & de contrainte, employé inutilement à étouffer les impressions de mon ame pour M. de T***, que je regardois comme criminelles, tourmentée de cet état pénible & douloureux, je succombai ; je fis une maladie qui me conduisit aux portes du tombeau. Quoiqu'encore jeune, je n'envifageois dans la mort que la dissolution de mon hymen ; & son approche ne m'épouvan-
 toit pas.

Disposée à paroître devant l'Éternel , je crus devoir à mon époux l'aveu de mes foibleſſes ; & , comme il ne quitta pas le chevet de mon lit pendant toute ma maladie, je profitai d'un instant que nous étions ſeuls , pour lui faire ma confession. Saisiſſant un petit paquet de lettres , & le mettant entre ſes mains , je lui dis : « Si je peux vous paroître » coupable, ce n'eſt que parce que j'ai » conſervé ces monumens d'un amour » qui me met dans la tombe , pour avoir » voulu l'étouffer. J'ai aimé M. de T * * * : » le Juge devant lequel mon ame va pa- » roître , fait que notre liaison fut tou- » jours cimentée par la vertu : nous » fûmes ſenſibles , ſans être criminels. » Je vous remets ces lettres ; pardonnez- » moi ».

M. de Warens, loin de me faire aucun reproche , craignant peut-être pour mon état , ne me répondit que par un baiſer : il me ſerra dans ſes bras, Soulagée par

cet aveu , & persuadée que je touchois à ma fin , j'étois dans la situation la plus tranquille.

L'heure de mon trépas ne sonna point : les bornes de ma carrière étoient plus éloignées ; mes infirmités se dissipèrent. En vain , après mon rétablissement , je fis de nouveaux efforts pour répondre aux soins de mon époux : l'amour n'étoit jamais d'accord avec moi. M. de Warens , apparemment fatigué de me regarder comme sa moitié , ou se sentant autorisé par la confiance de mes foiblesses passées , crut devoir me parler en maître. A toutes les bontés qu'il avoit eues jusqu'alors pour moi , succéderent les dédains , les procédés même les plus outrageans. Déjà presque accoutumée à la douleur , je savois souffrir ; & les mauvais procédés de mon époux , loin de faire mon plus grand tourment , sembloient m'autoriser à toujours penser à M. de T***. Malgré les troubles intérieurs de notre hymen , personne ne

soupçonnoit la méfintelligence qui régnoit entre nous. Tel est le pouvoir de l'éducation ! la meilleure ne fait souvent que des hypocrites : elle apprend à se montrer au public tout autre que ce qu'on est. J'étois dans toutes les sociétés où se trouvoit M. de Warens, sa chere & bien-aimée : mon pere même ignoroit tout ; le bon vieillard nous croyoit heureux. Si par hafard , dans le fein de la famille (car nous logions chez mon pere), il échappoit à mon époux quelque mouvement de colere contre moi en présence de l'auteur de mes jours , ce dernier ne les attribuoit qu'à ce que je n'avois pas encore donné le titre de pere à M. de Warens. En effet une épouse est bien moins chere à son mari lorsqu'elle n'acquiert pas le tendre nom de mere : un hymen fans fruit n'est pas long-temps heureux.

Deux longues années s'étoient écoulées depuis la célébration de mon mariage,

lorsqu'une apoplexie conduisit mon pere
 dans la tombe. Malgré les nœuds cruels
 qu'il avoit formés pour moi , je fus on
 ne sauroit plus sensible à sa perte. « Ah !
 » si du sein des morts on entend encore
 » les gémissemens . . . si la douleur des
 » vivans peut pénétrer dans les demeures
 » sombres ; vous aurez connu , pere chéri,
 » que votre fille , quoique malheureuse ,
 » n'a pas moins arrosé votre tombeau de
 » de ses larmes ».

Après la mort de mon pere , la maison
 changea bientôt de face : les manipula-
 teurs chimistes ne tarderent pas à être
 exclus. Ce n'est pas ce que fit de plus
 mal M. de Warens ; mais il eut la cruauté
 de renvoyer Babet , que j'avois à mes
 côtés depuis ma naissance , & qui jour-
 nellement essuyoit encore mes larmes.

Seule , sans la moindre consolation ,
 dans le sein d'un ménage mal assorti , mon
 esprit s'occupoit sans cesse à chercher des
 moyens de rompre cet affreux engage-

ment. Dans mon malheur , je croyois d'abord ne trouver de ressources que dans le suicide : l'honneur parla ; son cri fut plus fort que celui du désespoir. Quoiqu'un peu plus calme , je n'en étois pas moins infortunée. Est-il vrai , me dis-je souvent à moi-même , que la mort est le souverain bien ? qu'elle peut être le terme de mes malheurs ? . . mais suis-je libre de hâter le moment de ma destruction ? ou dois-je attendre sans murmure les décrets du Tout-puissant ? Il me parut que la main surnaturelle qui m'avoit donné la vie , avoit seule le droit de m'en priver ; & l'idée du suicide me sembla criminelle. Les loix , le contrat social auquel tous les hommes sont soumis en entrant dans le monde , tout condamna dans mon ame l'affreuse idée qui m'étoit venue de porter sur moi des coups meurtriers. La religion devint mon consolateur le plus assuré : je cherchois dès-lors , dans les prières , un remède au tourment qui

me déchiroit le sein : une femme sensible est bientôt dévote. C'est sans doute par un bienfait du Créateur , que les malheureux trouvent un grand soulagement , dès qu'ils peuvent porter leur douleur jusqu'au pied de son trône.

Issue de parens protestans , je suivois la même religion qu'eux : toutes mes lectures n'étoient que des livres de piété : l'évangile m'offroit à chaque page de quoi me trouver moins à plaindre , lorsqu'après avoir médité ce livre sacré , je jetois les yeux sur moi. Les romans furent bannis de ma bibliothèque : je leur substituai des livres propres à me rendre mes peines plus supportables.

Je ne me bornai point à parcourir les ouvrages des auteurs protestans ; ma curiosité s'étendit plus loin : je voulus connoître le culte des autres peuples ; & quelques livres papistes qui me tomberent dans les mains , me suggérèrent de nouvelles idées , ouvrirent un nouveau champ

à mes réflexions. Nous ne sommes divisés avec les romains, que sur quelques points : leurs livres me parurent contenir la même morale que les nôtres. Je me plaisois à en confronter les passages : je lisois également les uns & les autres, sans prévoir encore que bientôt j'embrasserois le catholicisme.

Je n'ai aucun reproche à me faire : c'est à l'Eternel à me juger. Maître de ma destinée, n'est-ce pas lui qui la conduit ? . . . ai-je été coupable de quitter la croyance de mes peres ? . . . sont-ils punis de n'avoir pas fait comme moi ? Sans oser porter aucun jugement sur ce point, j'ai toute ma vie regardé tous les mortels comme mes freres, &, jusqu'à mon dernier soupir, je ferai des vœux au ciel pour les chers auteurs de mes jours.

En parcourant l'histoire de l'église catholique, ce n'est pas sans étonnement que je vis que les papistes avoient institué

des maisons où se renferment volontairement des personnes de notre sexe. Dans la situation malheureuse qui m'accabloit, je louois avec enthousiasme une pareille institution : je me peignois ces filles du *Seigneur* à l'abri de toutes les passions qui tourmentent les mondains : je me représentois le cloître comme un autre monde, où régnoient le repos & la sainteté. La religion de mes peres n'offrant aucune ressource semblable, je ne balançai pas dans mon cœur de donner la préférence à celle des catholiques. Malheureuse dans le pays de Vaud, ne pouvant y aimer un époux qui me tyrannisoit, je pris le parti de la fuite, pour me soustraire à mon infortune.

Qu'on imagine le cruel combat qui dut alors se passer dans mon cœur ! Ce projet me paroissoit sûr ; il m'annonçoit la tranquillité : mais comment l'exécuter ? Douée d'un bon caractère, ayant toujours chéri la vertu, je ne pouvois me résoudre.

Comment & pourquoi laisser un époux à qui je m'étois donnée ? L'idée d'abandonner la religion de mes peres présentoit quelquefois à mon ame indécise & souffrante mon projet comme le crime le plus atroce. Il fallut quelque chose de plus que mes malheurs & mon courage pour vaincre ma timidité : la main de Dieu me conduisit sans doute : j'eus la force d'abandonner ma patrie.

Fin de la premiere Partie.





M É M O I R E S

DE MADAME

DE W A R E N S.

SECONDE PARTIE.

J'ARRIVAI en Savoie dans une heureuse circonstance; sans ressources & ayant abandonné ma fortune à l'époux que j'avois quitté, je trouvai à Evian le Roi de Sardaigne *Victor Amedée*. Je ne rencontraï point d'obstacle pour aller me jeter aux pieds de cet auguste Monarque. Dans

cette cour, les barrières qui entourent ordinairement les Souverains, tombent devant les cris des infortunés : la misère va jusqu'au pied du trône, où la bonté du Prince l'écoute avec clémence & lui tend une main secourable. Touché de mes malheurs, satisfait de ma résolution, le Roi *Victor Amedée* ne s'en tint pas aux seuls mouvemens de la pitié; il m'accueillit avec bonté; le souvenir de ses bienfaits ne s'effacera jamais de mon cœur : honorée par lui d'une pension de quinze cents livres de Piémont, je fus conduite par ses ordres à *Annecy*.

C'est dans cette ville que réside l'ancien Evêque & Prince de Genève, qui n'en a aujourd'hui que le titre; c'est à ce Prélat que je fus adressée. On me fit entrer dans le couvent de la *Visitation*, pour m'instruire sur tous les points de la religion que j'allois embrasser. Déjà pénétrée de la morale de l'évangile, je ne fus pas longtemps à devenir une bonne catholique.

Accueillie & comblée des bontés de toutes les dames religieuses , comparant mon état à celui de mon mariage , & ma nouvelle habitation au ménage que je venois de quitter , je jouissois de mon triomphe ; j'attendois avec plaisir le moment de faire ce qu'on appelle *abjuration* ; cette cérémonie devoit rompre tous mes engagements passés : l'image de l'amant que j'avois adoré n'étoit plus rien pour moi : enfin , ce jour tant désiré arriva , je prononçai mon abjuration dans le dessein de passer le reste de mes jours au fond d'un cloître. La vie des religieuses m'ayant jusqu'alors semblé exempte de troubles , je me félicitai de l'avoir connue ; mais , hélas ! un peu plus familiarisée avec ses dames , j'eus bientôt occasion d'apprendre de quelques-unes d'entr'elles , que ces grilles monastiques n'excluent pas les chagrins du monde. Quel fut mon étonnement , lorsque dans la confiance d'une jeune religieuse , je fus instruite

que ni les prières, ni les vœux, ni le voile, que rien enfin ne pouvoit éteindre les feux de l'amour ! Jugez de ma surprise, lorsque, plus au fait de toute la maison, je vins à débrouiller parmi celles qui l'habitoient un esprit d'intrigue, une jalousie qui les portoient jusqu'à se haïr entr'elles, & même se persécuter. Je vis ces couches saintes & solitaires plus d'une fois arrosées par les larmes de quelques victimes à qui la tyrannie des parents avoit seul fait subir le joug. Sensible comme je l'ai toujours été, le bonheur de quelques religieuses pouvoit-il me fermer les yeux sur l'infortune de celles que je voyois vivre dans les larmes ? Je cherchois à diminuer l'amertume de leurs chagrins, mes tentatives furent inutiles.... J'eus recours à la fuite, c'étoit le seul parti que j'avois à prendre pour me soustraire à un spectacle qui me déchiroit l'ame.

Je suis loin de chercher à blâmer ce qui se pratique dans la religion romaine;

mais elle me paroîtroit bien cruelle, si elle autorisoit les peres & meres à ouvrir à leurs enfans des tombeaux où ils meurent chaque jour, chaque heure, chaque minute; ces sépulcres sont d'autant plus affreux que la vie s'y peut conserver, quoiqu'elle y soit cent fois pire que la mort.

Quoi de plus effrayant que de voir une jeune personne dont le cœur est encore fermé à toutes les passions, venir, couronnée de fleurs, se présenter au pied des autels d'un Dieu clément, pour y promettre solennellement de renoncer aux appas d'un monde qu'elle ne connoît pas! cette innocente victime souvent interrompt par mille sanglots les paroles fatales que la cruauté d'un pere lui arrache: sent-elle la force de ce qu'elle vient de promettre?... Elle n'est, hélas! vertueuse que parce qu'elle ignore tout: elle dépouille sans frémir les ornemens dont on l'a parée, elle se couche innocemment sous un

drap mortuaire , autour duquel ses compagnes attendries chantent sur un ton triste & lugubre les dernières prières qu'on fait ordinairement pour les morts ; le son des cloches apprend à la société qu'une fille à peine sortie de l'enfance vient de renoncer à la douceur d'être mère , au plaisir de faire le bonheur d'un époux.... La plume m'échappe , les expressions me manquent , le souvenir de cette lugubre cérémonie m'arrache encore des larmes.... Passions cruelles ! quoique vous foyez filles de la nature , respectez la cellule de cette jeune vierge , laissez - la jouir en paix des fruits de sa résolution.... Tirons un voile sur ces demeures saintes ; le respect m'arrête.... je reviens à moi. Je me déterminai à sortir du couvent pour choisir un appartement dans la ville ; je m'étois fait quelques amies que je ne pus quitter sans regret. Je trouvai dans la ville d'Annecy une maison qui étoit vraiment de mon goût : je la louai ; un petit jardin

rendoit cette habitation délicieuse : mon domestique fut composé d'une fille & d'un valet ; j'eus le bonheur d'en trouver un qui est encore actuellement à mon service. Je reçus d'abord un grand nombre de visites dans ma nouvelle habitation : mon entrée dans la religion catholique avoit fait beaucoup de bruit ; elle me mit dans le cas de recevoir les meilleures maisons de la ville. Quoique jusqu'alors j'eusse eu beaucoup d'inquiétudes , la grande compagnie me rendit en peu de mois mon premier enjouement. Je savois la musique , j'ouvris ma maison aux personnes qui la cultivoient , je me décidai à donner des concerts. Cette intéressante récréation contribua , plus que tout le reste , à me faire oublier mes peines passées.

Me voilà libre & contente de mon sort ; je devois mon bonheur aux adversités qui m'avoient accablée ; je ne les avois cependant pas oubliées : c'est en me rappelant

ces momens de crife, que je me fentis portée à épargner fans cefle fur mon revenu, pour avoir le plaifir de foulager les infortunés. Tenant tout mon bien-être de la générofité, c'étoit une vraie jouiffance pour moi de retrancher fur ma dépenfe pour devenir généreufe à mon tour.

Paffoit-il un étranger qui eût ou parût avoir des befoins, mes fecours le prévenoient, afin de ne pas bleffer fon amour propre. La bonté de mon ame fut bientôt connue ; on m'adreffoit tous les malheureux qui paffoient dans cette ville, & mon feul chagrin étoit de ne pouvoir leur donner de plus grands foulagemens. Loin d'attacher le nom de charité aux bonnes actions que j'étois trop heureufe de pouvoir faire, j'avois foin d'en écarter toute humiliation ; la fenfibilité feule préfidoit à mes bienfaits. En effet doit-on fe croire exempt de ménagement pour un infortuné, par la feule raifon qu'il eft dans la mifere ? L'aumône perd fon prix,

dès qu'elle n'a d'autre cause que l'ostentation : ce qu'on donne avec dédain ou avec hauteur, afflige certainement celui qui est forcé de recevoir. Le pauvre gémit alors sur le bienfait, il le refuseroit sans la faim qui le presse.

Mon temps partagé entre la priere, mon petit ménage & l'heure de la société, laissoit encore une grande partie du jour à l'oïveté : mon esprit, naturellement très-actif, cherchoit sans cesse à trouver une occupation qui pût l'attacher sérieusement, & la musique ne lui offroit qu'un délassement. J'avois, comme je l'ai déjà dit, vu beaucoup de livres de chimie dès ma tendre jeunesse ; j'en avois lu quelques-uns de médecine ; forcée à le faire, j'avois pris cette étude en dégoût. Cependant le souvenir de quelques opérations que faisoit mon pere, joint à l'envie de composer quelques remedes pour le soulagement des pauvres malades, me fit recourir à un genre d'occupation qui avoit

un peu troublé le bonheur de mes premières années. Je formai la résolution de travailler à la chimie ; je voulois en étudier & même en pratiquer toutes les parties.

Claude Anet, le domestique que j'avois chez moi, me fut d'abord d'une grande ressource ; il connoissoit nombre de plantes, nous commençâmes donc par la botanique ; il se mit à herboriser aux environs d'Annecy, comme il l'avoit fait sur le mont Jura, avant que d'entrer à mon service. Lorsqu'il apportoit les simples à la maison, nous les préparions : ma chambre fut bientôt un laboratoire d'apothicaire.

Ainsi mes jours s'écouloient dans la plus grande satisfaction ; mais telle est l'inconstance des mortels, que je ne fus pas m'en tenir à ce genre de vie. Mes études, que je ne regardois d'abord que comme un amusement, me conduisirent ensuite à former d'autres projets ; je portai mes vues bien loin, il ne s'agissoit de rien

moins que d'élever des fabriques : il falloit un aliment à mon activité naturelle ; quand j'étois un quart-d'heure fans m'occuper , livrée à moi-même , mes réflexions me ramenoient toujours au même point ; je voyois dans mes combinaisons des profits immenses , & j'en desirois ardemment l'exécution , parce qu'elle m'auroit mise à portée de soulager plus de malheureux.

L'arrivée d'un de mes parents à Annecy , augmenta encore mes desirs pour une vie plus active : c'étoit M. d'Au... , homme à projets , voyageant presque toujours pour offrir de tous côtés le résultat de ses combinaisons , & pour en proposer l'exécution. Tout le tems qu'il demeura auprès de moi fut employé à développer différens projets que nous nous communiquions l'un & l'autre. Le lieu que j'habitois ne lui parut pas une ville assez grande ni assez riche pour ses spéculations ; il n'avoit pas dessein d'y faire un bien long séjour ; il y

fut cependant un peu plus retenu qu'il ne pensoit , par une intrigue amoureuse qui manqua de lui faire tourner la tête ; l'objet de ses amours étoit une assez jolie personne ; il étoit lui-même un charmant cavalier ; & les qualités de part & d'autre étoient plus que suffisantes pour autoriser l'amour à dérober quelque chose à l'hymen.

Tandis que se filoit cette tendre passion, j'en étois toujours sur mes projets ; Claude Anet n'en herborisoit pas moins ; ma porte ouverte aux gens du pays & à tous les étrangers, me fournissoit des occasions pour prendre de plus amples instructions sur les différentes opérations que je voulois entreprendre : croyant tout le monde aussi franc & aussi sincère que moi , le premier venu étoit bientôt dans ma confiance ; hélas ! j'eus le malheur (comme on le verra dans la fuite) d'être souvent la dupe de ma bonne foi : l'expérience ne m'a appris que trop tard , qu'il est une espèce de gens qui ne mettent leur gloire

qu'à tromper ; leur esprit faififfant avec avidité le foible de ceux qui les croient honnêtes , ils fe font un mérite de violer les loix de la probité , même envers leurs bienfaiteurs. Un inconnu arrivant chez moi avec l'ombre de quelque talent , je me faifois un devoir de m'intéreffier à lui, écrivain, poëte , muficien , peintre , ouvrier , tous étoient également accueillis ; quelques-uns répondoient à mes bontés , d'autres en profitoient feulement pour devenir ingrats.

On doit imaginer que ma conduite ne manquoit pas d'exercer vigoureuſement les traits de la calomnie ; encore à la fleur de l'âge , toujours entourée d'une brillante ſociété , les méchants ne pouvoient pas ſe mettre dans l'idée que les amourettes n'y fuſſent pour quelque choſe : tantôt on me donnoit un tel pour amant , quinze jours après c'étoit un autre (1) ; ma conduite

(1) C'eſt la maniere de juger des gens de province , & en général de toutes les petites

cependant étoit irréprochable : sage fans être farouche, je favois goûter les charmes de la fociété; peut-être que je dois moins ce triomphe à ma vertu, qu'aux occupations continuelles dans lesquelles je vivois; mon cœur étoit incapable d'être emporté par de nouvelles paffions, il avoit été trop ulcéré, & la véritable tendrefse ne fe laiffe goûter qu'une fois. J'avois été fenfible dans mes jeunes ans, on m'avoit cruellement arrachée à l'objet de ma flamme, & , ce qui étoit plus funefte encore, traînée malgré moi au lit nuptial : l'amour n'étoit pour moi qu'un tyran, & mon cœur étoit fermé aux jouiffances qu'il procure quand fa conquête eft le réfultat de la tendrefse & de la fenfibilité.

villes, où tout le monde fe connoît. Un cavalier accompagne-t-il une femme à la redoute; la reconduit-il chez elle après le bal, *c'est fon amant*: . . . parle-t-il deux fois à la même demoifelle . . . on fignera demain leur contrat de mariage.

La ville d'Annecy n'étoit pas celle où je devois finir mes jours, non pas que j'eusse à me plaindre de ses habitans; ce font en général les meilleures gens du monde; affables sans politique, polis sans affectation, vifs & enjoués, ils ne manquent pas d'esprit; l'éducation qu'on y donne à la jeunesse, n'est cependant point comparable à celle qu'on reçoit dans la république dont elle n'est éloignée que de sept lieues.

On trouve à Geneve des enfans assez instruits & qui raisonnent bien (1); loin

(1) Il est très-vrai que l'éducation des Genevois est bien soignée. J'ai vu en général peu de villes où la jeunesse soit, je ne dis pas mieux, mais aussi bien élevée: peut-être même n'existe-t-il point en Europe un gouvernement qui se soit plus occupé de cette partie tant négligée chez beaucoup de peuples. L'éducation publique y est généralement préférée à l'éducation particulière: on n'y connoît point, ou peu, ces êtres précaires & amphibies, assujettis aux caprices d'un pere &

de les laisser croître dans l'oïfiveté, on leur donne de bonne heure un état, on leur inspire à tous les sentimens d'émulation indispensables chez un peuple dont les vraies richesses ne consistent que dans les talents & l'industrie.

Mais je reviens à moi & à mon habitation : placée dans un endroit fort aéré, la maison que j'occupois à Annecy, me procuroit mille agréments; cette ville, par son heureuse situation, est entourée de jolies promenades; la plus agréable est celle qui se trouve au bord du lac, mais un triste souvenir m'empêchoit d'en jouir; je n'ai jamais pu passer près d'un lac ou d'une grande

d'une mere, & même des valets de la maison dont ils élevent le maître futur, & qui déshonorent la première & la plus précieuse fonction, en servant eux-mêmes souvent de jouet à l'enfant qu'ils veulent instruire. Pour bien élever un homme, il faut être homme : sans cela, on ne fait que des esclaves.

riviere fans frémir ; ce spectacle délicieux pour toute autre personne , me rappeloit le triste souvenir de ma malheureuse mere. Comme cette scene peint toute la tendresse de celle qui m'a donné le jour , quelque affreuse qu'elle soit , je me plais à la retracer , elle m'arrache des larmes ; mais c'est une jouissance pour moi de sentir que j'aurois eu la force d'en faire autant.

Ma mere fit un jour une partie avec mon papa & ses enfans ; c'étoit là sa plus grande satisfaction ; ils avoient porté une collation sur les bords du lac de Genève ; après ce petit repas champêtre , cette tendre mere se réjouissoit de voir folâtrer sur l'herbe mon petit frere âgé de six ans ; ce pauvre enfant ramassoit quelques fleurs , & les jetoit sur moi : j'étois dans les bras de ma gouvernante , & incapable de marcher seule ; à ces jeux succéda l'événement le plus affreux : mon frere s'étant par malheur un peu trop approché des bords du lac , y fut englouti par une vague.

Occupée alors avec mon pere, maman fut attirée du côté où se passoit cette scene vraiment tragique par les cris de ma Bonne: les pleurs de cette pauvre fille, son fils qu'elle n'aperçoit plus, le mouvement de l'eau qui avoit été calme jusqu'alors, tout lui apprend le malheur qui venoit d'arriver. S'élançant après son fils comme un éclair, ne fut rien pour une si tendre mere: jugez de l'effroi de son époux! quelques personnes excitées par ses lugubres cris, vinrent au secours des deux infortunés qui périssoient; on les retira, l'enfant n'étoit déjà plus, ma mere sans connoissance fut aussi-tôt transportée à la maison, où elle succomba deux jours après, victime de son courage & de sa tendresse.

J'étois trop enfant pour sentir la perte que je faisois, trop jeune pour lire dans l'avenir; & je n'ai conservé le souvenir de ce triste événement, que parce que ma Bonne me l'a mille fois répété depuis.

Souvenir affreux, que je paie encore de larmes ! ô ma mere ! en donnant la plus grande marque de sensibilité, falloit-il que la leçon que vous donniez à l'humanité vous coûtât la vie ?

On voit, par ce que je viens de dire, que la plus agréable promenade d'Annecy n'étoit rien pour moi, puisqu'elle m'auroit toujours rappelé la funeste aventure qui me priva d'une mere chérie, dont l'existence m'eût épargné bien des malheurs. Quand je quittois ma maison, je tournois mes pas de tout autre côté : le plus souvent je ne me promenois que dans mon jardin. Tels étoient mes amusemens à Annecy : j'y vivois paisiblement & sans ambition, & bien éloignée de croire que je serois bientôt obligée d'en sortir.

Mon parent, M. d'Au . . ., y avoit été jusqu'alors fixé par une passion presque romanesque : il fut enfin forcé d'en partir par une fuite de la même intrigue qui l'avoit retenu. Un événement inattendu,

& qui fit beaucoup de bruit dans la ville , rompit cette liaison. L'amour sommeille quelquefois : l'imprudencce de nos deux amans les mit en défaut , & le mari fut très-bien instruit de ce qui se passoit dans sa maison. Voici comment cette plaisante scene arriva. Il étoit allé pour quelques jours à la campagne : le souvenir d'une pressante affaire , qui exigeoit sa présence à Annecy , & à laquelle il n'avoit pas songé en partant , le rappelle à la ville plus tôt qu'il ne le croyoit lui-même. Il arriva si tard chez lui , que les amans , déjà dans les bras du sommeil , ne soupçonnoient rien du malheur qui les attendoit : il frappe à la porte , appelle ses gens. L'amour s'éveille , écoute & reconnoît la voix du patron : personne ne répond à l'époux qui s'impatiente. Sans se douter de rien , persuadé , au contraire , qu'ils étoient tous endormis , il fait le tour de la maison , pour venir frapper à une fenêtre qui donnoit dans la chambre où

couchaient les domestiques. Il n'est pas plutôt derrière la maison, que M. d'Au... saute par une fenêtre pour éviter d'être vu (il croyoit toujours le mari en sentinelle à la grande porte), tombe dans le jardin : l'amant se relève, croit avoir échappé à tous les regards, & prend la fuite. Quelle surprise pour le mari ! quel coup pour un homme qui regagne tranquillement sa maison, sans songer à mal ! Il avoit trop bien reconnu M. d'Au... , pour s'imaginer que ce fût une ombre ou un revenant : il ne doute plus de l'infidélité de sa moitié. La porte s'ouvre, il monte chez lui, s'annonce par un bruit affreux, gourmande tout le monde. On a beau vouloir s'excuser ; il en avoit assez vu : sa colère étoit d'autant plus vive, qu'il l'avoit échappé belle ; quelques pouces de plus, disoit-il naïvement, l'amant m'auroit écrasé par sa chute : voyez, disoit-il avec humeur, l'embarras dans lequel vous m'auriez mis avec vos sottises ? Cet époux un peu ori-

ginal alloit publiant son aventure par toute la ville , pour faire honte à sa femme: il en étoit continuellement au danger de la chute ; & son imbécille colere en revenoit toujours à ce qu'il l'avoit échappé belle.

Après une histoire qui faisoit autant d'éclat , & qui par conséquent rompoit toutes les liaisons de mon parent avec la belle , il résolut de continuer ses voyages : il en revint à ses projets ; & sa conclusion fut qu'il alloit se rendre à Paris. Nous convinmes que j'irois avec lui. Outre l'envie de voir cette capitale , j'étois encore poussée à faire ce voyage par l'opinion où j'étois qu'il me seroit facile d'y mettre à exécution différens projets que j'avois bâtis dans ma cervelle , & qui n'étoient réellement que ce que l'on appelle des *châteaux en Espagne*.

Notre voyage décidé , j'arrange mes petites affaires ; je me défais des ustensiles de ménage , & j'emmené avec moi ma fille de chambre & mon domestique. J'ai su

depuis que mon départ avoit excité la curiosité & même la calomnie des habitans d'Annecy. Ceux qui n'étoient pas instruits de la route que j'avois prise, affirmoient que , peu contente de mon abjuration , je m'étois déterminée à retourner en Suisse, vaincue par les conseils & les instances de M. d'Au. . . . Cet homme , disoit-on , n'étoit point mon parent : on affuroit qu'il étoit un ministre protestant déguisé ; qu'il n'avoit eu d'autre but en se rendant à Annecy, que de me reconduire dans ma patrie. Cette calomnie étoit certainement sans fondement. A supposer qu'il pût se trouver quelque religion dont les ministres se fissent un devoir d'aller furtivement arracher de bonnes gens à la croyance de leur église, c'étoit à tort que l'on imputoit cette foiblesse à l'église protestante : auroit-elle commencé à donner en moi le premier exemple d'un fanatisme qu'elle ne connut jamais? D'autres personnes plus mal intentionnées crurent

pouvoir attribuer mon voyage à une autre cause. Sachant que j'avois pris la route de Paris, elles publièrent que, mécontente des bienfaits du monarque qui m'honoroit, je n'étois partie pour Paris, que dans la persuasion d'obtenir une plus forte pension du roi de France. Cette calomnie étoit plus dangereuse pour moi que la première, mais elle n'avoit pas plus de fondement. Par les charités que je faisois journellement, on voit d'abord que les deux mille francs de rente que j'avois de la générosité du Roi *Victor Amedée*, étoient plus que suffisans pour m'entretenir dans l'aïssance, au sein d'une petite ville, où les denrées étoient presque pour rien. De plus, aurois-je été assez insensée de quitter une pension bonne & certaine, pour aller en mendier une autre sur des terres qui m'étoient inconnues?

Ignorant les propos qui se tenoient sur mon compte, je faisois toujours chemin : ma curiosité ne voyoit que le moment de

toucher aux barrières de Paris. M. d'Au...
comptoit sur ses projets, moi sur les
miens ; & nous allions toujours en avant.
Le bruit qui se fait dans cette grande
ville, nous annonça que nous n'en étions
pas bien éloignés ; enfin nous y arri-
vâmes.

Fin de la seconde Partie.





M É M O I R E S
 D E M A D A M E
 D E W A R E N S.

TROISIEME PARTIE.

JE ne fus point trompée dans mon attente ; je vis que Paris surpassoit encore l'idée que je m'en étois faite , d'après toutes les instructions que j'avois reçues à ce sujet. Le chaos qui y regne , & que tant de gens trouvent insoutenable , loin de m'incommoder , me donnoit une

espece de jouissance que je ne fais pas définir : ce bruit continuel m'annonçant la vivacité d'un peuple actif & laborieux, devint un charme pour moi. L'humidité continuelle des rues, & quelquefois la quantité de boue qui s'y trouve, me choquoit peu, d'autant que c'est un mal inévitable, & auquel la police la plus exacte ne peut remédier qu'en partie. N'est-on pas amplement dédommagé par les superbes promenades qu'on trouve dans cette capitale, & qui, en contribuant à la santé des particuliers, peignent avec magnificence la grandeur du Souverain?

Mon premier objet de curiosité fut de visiter les différens monumens qu'on rencontre dans cette ville : je ne m'entins pas à ne courir que les théâtres ; la vue des fabriques me parût ensuite intéressante ; &, quoique femme, je ne me bornai point à entrer dans les magasins des marchandes de modes. Chaque moment amenoit un nouveau besoin de voir.

Je faisois peu de courses dans un jour , parce que je voulois observer.

Les bibliothèques publiques qui se trouvent en assez grand nombre dans Paris , satisfirent amplement ma curiosité : celle du Roi , sur-tout , me parut être aussi complete que peut l'être un monument de ce genre. Je fus cependant fort étonnée d'apprendre qu'elle ne s'ouvroit que deux fois par semaine , & seulement deux heures le matin. Je trouvai qu'un homme qui , par le besoin de certains livres rares , n'auroit pu travailler que là , n'avoit pas assez de quatre heures par semaine.

Mon parent, M. d'Au. . . , qui avoit fait d'autres voyages à Paris , m'introduisit dans de charmantes sociétés : je me trouvois journellement dans des cercles bien différens de ceux que j'avois connus jusqu'alors. J'y rencontrai une jeune personne qui devoit me causer un jour bien des chagrins (comme on le verra dans

la fuite) : il en coûta cher à ma sensibilité, pour avoir été liée avec cette infortunée demoiselle.

A Paris les jours passent comme un éclair. J'aurois désiré m'occuper à nombre de choses ; je ne pouvois choisir mon temps. La société, le théâtre & les promenades se partageoient toute mon existence. Cependant, dès que je fus qu'il s'y faisoit des cours publics en tout genre, je fus curieuse d'assister à ceux de chimie, bien assurée que je n'y trouverois pas un démonstrateur aussi ennuyeux que celui qu'avoit choisi mon pere. J'achetai beaucoup de livres qui traitoient de cette matiere, & je me fis bientôt une sérieuse occupation de l'étude.

Monfieur d'Au. . . . ne réussit dans aucuns de ses projets : il jugea par conséquent à propos de tourner ses pas d'un autre côté. Il me laissa à Paris, pour passer, à ce qu'il me dit, en Hollande (je ne l'ai pas revu depuis). Mes spécu-

lations n'étoient pas meilleures que les siennes : je résolus de ne rester à Paris, que le temps nécessaire pour y prendre quelques connoissances. On devine aisément que je m'arrêtai à la chimie : j'arrangeai cependant mon plan d'étude de manière à pouvoir visiter mes connoissances & mes amies.

Paris offrant chaque jour des nouveautés, mon humeur curieuse à l'excès m'arrachoit souvent de mon cabinet. Tantôt c'étoit un habile mécanicien qui montrait un automate jouant de la flûte ; tantôt c'étoit une pompeuse annonce, & puis rien. Une chose qui me surprenoit dans cette capitale, c'étoit d'y voir le plus stupide aveuglement à côté des connoissances les plus profondes : la plus imbécille invention attiroit quelquefois une foule nombreuse ; &, ce qui est frappant, c'est que ce concours duroit long-temps. D'après cela on doit imaginer qu'il y a

toujours nombre de charlatans, qui tous font fortune (1).

Un genre de friponnerie assez commun, c'est une espece de devins qui lisent dans l'avenir avec un jeu de cartes. Cette fureur étoit sur-tout celle des femmes. Je suis, ainsi que je l'ai souvent rappelé, extrêmement curieuse : la marquise de..., mon amie, ne l'étoit gueres moins que moi. Nous fimes un jour la partie d'aller

(1) Qu'auroit donc pensé Madame de Warens, si elle avoit vu les gens les plus qualifiés, comme les plus instruits, promener Bletton de rues en rues, & de jardins en jardins, assiéger le baquet de Mesmer, pour y voir répéter des scenes ridicules & extravagantes? Qu'auroit dit Madame de Warens, si elle avoit vu des Parisiens de cinquante ans, qui n'avoient jamais visité l'intérieur des Invalides, les ateliers des Gobelins ou des artistes qui abondent en cette capitale, s'empresser de porter leur nom & leur argent à une souscription ouverte pour voir courir un Lyonnais sur la riviere de Seine?

consulter une magicienne de ce genre : nous prîmes des habits de négligé, nous montâmes en carrosse, & fûmes descendre à quelques pas de la demeure d'une tireuse de cartes qu'on nous avoit indiquée. Sans suite, sans laquais, nous entrons dans un chenil, où nous trouvons une vieille *guenon*, qui tondoit un petit chien. La Sibylle échevelée n'attendit pas nos interrogations pour savoir le sujet de notre visite : asseyez-vous, nous dit-elle, j'ai précisément un jeu de cartes qui n'a jamais servi, & vous êtes assez jolies pour avoir du neuf. Nous obéîmes à la fée, qui battoit ses cartes en se plaçant gravement à côté d'une vieille table : elle fit son jeu magique, & devina si juste, qu'elle dit à la marquise qu'elle changeroit bientôt d'état, & qu'un *cordou rouge*, amoureux d'elle, lui feroit un fort heureux ; qu'il l'entretiendrait & lui leveroit l'embarras de se donner tant de peines. Cet oracle nous fit partir d'un
éclat

éclat de rire : elle faisoit l'honneur à ma compagne de la prendre pour une aventuriere , qui ne venoit faire dire sa bonne fortune que par le grand desir d'en avoir une. La marquise lui donna un louis , & riant à gorge déployée , elle me ramena à l'endroit où nous avions laissé notre voiture.

Quoique , par cette scene bizarre , nous eussions été singulièrement payées de notre envie de tout voir , nous ne laissions passer aucune nouveauté : quant à moi , je courois par-tout ; je le faisois d'autant plus volontiers , qu'il m'arrivoit souvent de revenir très-satisfaite de ce que j'avois eu occasion de voir ou d'apprendre.

Cependant , ne pouvant me fixer à Paris , je pris la résolution de tout préparer pour mon départ. Quoiqu'è je le quittasse avec regret , je jouissois d'un autre côté , en m'imaginant que je pourrois tirer parti en Savoie des études que j'avois faites dans la capitale.

Les manufactures que je visitois assidûment , me faisoient naître l'envie d'en élever dans le pays où j'allois. Hélas ! j'aurois mieux fait de m'en tenir, dans la suite , à la vie contemplative. J'eus le malheur de vouloir entreprendre : je fus toujours dupe.

J'employai les derniers jours que j'avois à passer dans la capitale de la France , à observer cette grande ville dans un genre de détails que je ne connoissois pas encore. A la vue des théâtres , je substituai celle des marchés. Mon imagination ne pouvoit concevoir comment une ville si peuplée , qui consomme tant de denrées , en est toujours aussi bien fournie. A Paris , on trouve tout ce qu'on veut , & à toute heure ; tandis qu'en province , les légumes manquent plus d'une fois , & dans la plus belle saison. Je passai une nuit à observer la halle. Ce magasin qui tous les matins porte l'abondance dans les quartiers les plus reculés , m'amusa fin-

gulièrement. Le bruit des charretiers, le ton des poissardes, beaucoup de disputes, & presque jamais de batailles, tout concouroit à former le plus plaisant tableau.

J'ai connu beaucoup de personnes qui se plaignent des alimens de toute espece qui se débitent à Paris : d'après le temps que j'y ai passé, je pense qu'ils ont un peu de tort. D'abord les boucheries y sont très-bien dirigées : une bienfaisante police veille toujours sur la qualité de la viande qui s'y distribue ; & il y a peu de pays où l'on en mange d'aussi bonne. La volaille ne manque pas à Paris ; elle s'y trouve quelquefois à très-bon compte : de ce côté, on n'a pas de fraude à craindre, car on ne peut pas en changer la qualité. Le pain y est meilleur & plus beau qu'en province. On y mange du poisson excellent, & qui est très-commun dans certain temps de l'année. La boisson, soit en vin, soit en liqueur, y est, dit-on, toujours falsifiée. Je ne fais pas si les mar-

chands de ce genre peuvent échapper aux nombreux surveillans qui les puniroient rigoureusement en cas de délit : cela me paroît difficile. Le vin que j'y ai bu ne m'a jamais fait de mal. Ceux qui se délectent à tout ridiculiser , s'appuient surtout sur ce qu'on vend l'eau à Paris ; j'ai observé , au contraire , qu'on la paie moins qu'en province. Quel est , en effet , le commissionnaire qui voudroit , pour deux sous , porter sa charge d'eau à un huitieme étage ? Ce n'est pas l'eau qui se paie ; on ne donne qu'un petit salaire au malheureux qui a la peine de l'aller chercher fort loin , & de la porter à celui qui n'étant pas assez riche pour payer un domestique , se trouveroit très-embarrassé s'il étoit obligé de l'aller chercher lui-même (1).

(1) Madame de Warens n'a pas vu les choses du même œil que M. Mercier.

Est-ce parce que Paris me plaisoit, que je le voyois toujours du bon côté? Je n'en fais rien : ce que je peux affirmer, c'est que je m'y suis toujours bien portée. Je ne dis pas que tout ce que j'ai vu me parut être bien : certains objets affligeoient quelquefois mon ame ; mais je pense que ce n'est pas la seule ville qui présente des tableaux de ce genre. Le libertinage, par exemple, y réunit tout ce qui peut révolter l'homme sensé & raisonnable, & tous les appas propres à corrompre la jeunesse & l'innocence.

Ce désordre me faisoit faire plus d'une réflexion. Je n'ai jamais pu concevoir comment une jeune personne arrive au terme honteux d'oser vendre des faveurs, que la femme la plus sensible & la plus aimante peut laisser dérober, mais ne donne jamais. Je ne fais pas comment la délicatesse d'un homme n'est pas révoltée à l'approche d'une femme chez laquelle le vice a détruit tous les charmes, & qui

rarement laisse sortir de ses bras le voluptueux qui s'y livre, sans le rendre victime de son aveuglement.

Le terme où je devois quitter Paris étoit arrivé : Claude Anet fut chargé de faire préparer une chaise de poste ; les voitures publiques dont je m'étois servie pour partir de Lyon, n'avoient pas été de mon goût : j'aime la liberté, & dans les diligences on ne part pas quand on veut ; on n'a pas plutôt la tête sur le cheval, qu'un maraud de cocher vous presse déjà de rentrer dans le carrosse. J'achetai nombre de livres & beaucoup de drogues ; après quoi je fis mes visites à toutes les personnes avec lesquelles j'avois été liée pendant mon séjour.

Je ne manquai pas d'aller embrasser mon amie (la jeune demoiselle dont j'ai parlé plus haut). Heureuse comme je l'avois vue jusqu'alors , quel fut mon étonnement de la trouver dans la douleur & dans les larmes ? Elle m'avoit fait part ,

quelques jours auparavant, d'un mariage qu'elle étoit sur le point de contracter, & qui faisoit tout son bonheur. A ma vue elle me faute au col, me serre dans ses bras. « Ah ! chere amie, me dit-elle, je » suis dans le plus affreux désespoir. . . » Son état me déchira le cœur : je ne pouvois imaginer d'autre cause à ses larmes, que la mort de son amant. Je la pressai de m'instruire ; elle le fit en ces termes : « Ma chere Warens ; mes malheurs sont » bien grands : je vais affliger votre sensi- » bilité ; mais ayez la force de m'entendre : » mon ame oppressée a besoin d'un tel » épanchement ; peut-être soulagera-t-il » ma douleur.

» Un hasard nous a fait rencontrer : un » esprit de sympathie nous a attachées » l'une à l'autre. Nous nous sommes aimées » sans nous connoître, ou du moins l'oc- » casion ne s'est pas présentée de nous » faire part de nos aventures : voici la » mienne. En aprenant le sujet de mes

» pleurs , vous jugerez quel doit être mon
» désespoir.

» Je suis née dans la religion juive. Mes
» parens , enrichis par leur commerce ,
» furent à portée de me donner une édu-
» cation assez brillante. Cette éducation
» me fit sentir l'opprobre qui accompagne
» la secte juive chez tous les peuples qui
» la souffrent sans l'estimer. Ce préjugé ,
» quoiqu'injuste , m'affligea. Un jeune
» catholique , M. de * * * (c'est l'auteur
» de mes infortunes) , me fit , plus que
» toute autre chose , sentir le désagrément
» de rester dans la croyance de mes peres.
» Ma tendresse pour lui me donna la force
» de quitter ma famille pour le suivre.

» Comptant sur la foi de mon amant ,
» persuadée de devenir son épouse , je
» vins avec lui à Paris , où , protestant
» contre la foi de mes ancêtres , j'embras-
» sai la religion catholique. Sous le pré-
» texte de quelqu'arrangement de famille ,
» M. de * * * retardoit toujours l'hymen.

» qui devoit nous unir ; & le fourbe a
 » long-temps abusé de ma crédulité, en
 » arrachant à ma bonne foi des faveurs
 » que ma tendresse croyoit donner à celui
 » que je regardois déjà comme mon
 » époux.

» Je le pressois chaque jour pour former
 » les liens qui devoient rendre mon amour
 » légitime. Pouvois-je prévoir le coup qui
 » devoit me percer le sein ? M. de * * *
 » m'annonce enfin le jour de mes noces
 » (je vous en fis part) : c'est hier que
 » devoit se faire la cérémonie. Jugez de
 » ma joie, quand je vis entrer dans mon
 » appartement l'homme que j'adorois,
 » suivi d'une autre personne & d'un no-
 » taire ; mais, quelle fut ma surprise,
 » lorsque j'appris que ce n'étoit pas lui
 » que j'allois épouser : il venoit seule-
 » ment, comme tuteur ou comme mon
 » pere, me faire la charité d'une dot,
 » pour me donner en mariage à la vile
 » personne qu'il avoit amenée avec lui ;

» & le tout pour se débarrasser de moi.
 » J'avois préféré mon amant à la for-
 » tune de mes parens : ainsi l'appât des
 » richesses ne pouvoit rien sur mon cœur.
 » J'avois adoré M. de * * * pour lui-même ;
 » je ne voyois que lui sur la terre qui pût
 » faire mon bonheur : vous devez penser
 » combien son procédé dut m'étonner.
 » Ma tendresse n'oublia rien pour le ra-
 » mener à son devoir : le souvenir de nos
 » plaisirs passés, mes pleurs, mes gémif-
 » semens, ma fureur, tout fut inutile.
 » Croyant me faire beaucoup de grâce de
 » me pourvoir d'un autre, en me refu-
 » sant sa main ; il feignit de ne trouver
 » qu'une sorte opiniâreté dans mon
 » amour. L'ingrat n'oublia rien pour
 » m'avilir ; & c'est en vain que ma ten-
 » dresse l'appelle encore ».

Ce discours, qui avoit plus d'une fois
 été interrompu par les larmes de cette
 infortunée, me fit frémir : j'en étois
 d'autant plus affectée, que je n'y voyois

aucun remède. Séduite & bientôt dans la misère, elle étoit digne de compassion ; mais que peut la pitié contre de si cruelles atteintes ? Il lui étoit possible de prévenir la pauvreté ; mais je jugeois, par mon cœur, que les maux du sien étoient incurables.

Lorsque je lui appris mon départ de Paris, elle me fit entendre qu'elle desiroit ardemment de pouvoir en faire autant : elle ajouta qu'à supposer qu'elle survécût au coup qui venoit de la frapper, elle préféreroit un asyle quelconque à celui qu'habitoit son perfide amant : mes bras, disoit-elle, me seront une ressource contre la misère. Je ne balançai pas à lui offrir de partager mon sort : le sien m'intéressoit d'autant plus, que je voyois toute la force de son désespoir. Loin de prévoir quelle devoit être la fin de cette infortunée, je fixai notre départ au lendemain.

Comme elle avoit accepté ma proposi-

tion avec empressement , je me flattois que la distraction du voyage diminueroit un peu ses inquiétudes. Je jouissois d'avance du plaisir que j'aurois , lorsque , tranquille avec moi en Savoie , mon amie pourroit se venger de l'inconstance de son amant , par l'oubli le plus profond. Hélas ! c'est en vain que les mortels comptent sur leurs projets : de plus grands malheurs nous attendoient encore.

Nous montâmes dans ma voiture , qui étoit à quatre places , & la poste nous eut bientôt arrachées à la capitale de la France. Je voulus aller coucher à Fontainebleau , parce que j'avois des personnes de connoissance à y voir. Comme cette ville n'est pas bien éloignée de Paris , & que nous étions partis de très-grand matin , nous y arrivâmes de bonne heure.

Mon amie ne me parut pas si triste que la veille : je lui proposai de me suivre ou d'aller voir le château. Elle refusa , sous prétexte d'un peu de fatigue , & préféra

de rester dans sa chambre en attendant le souper. J'avois, comme je l'ai dit, fait emplette à Paris de beaucoup de drogues : je les tenois dans une cassette que je sortois du caisson de la voiture, lorsque nous nous arrêtions, pour la faire porter dans ma chambre. Mademoiselle * * * profita du temps que j'étois sortie avec mon domestique, & de l'absence de ma femme - de - chambre, pour visiter cette petite pharmacie. Tous les paquets étoient étiquetés : elle n'eut point de peine à faire un choix bien propre à la guérir pour jamais des chagrins auxquels son ame étoit en proie. La vie lui étoit devenue odieuse : le courage lui manquoit pour supporter les malheurs qui étoient venus fondre sur elle ; elle crut dans la mort trouver le souverain bien. De vives douleurs la punirent bientôt d'un attentat aussi cruel. Les cris qu'elle pouffoit attirerent les gens de l'auberge : on ne tarda point à s'apercevoir que cette

infortunée avoit voulu trancher le fil de ses jours. Tous les symptômes annonçoient la nature & la vivacité du poison qu'elle venoit d'avalé.

J'arrivé au moment même que l'on commençoit à lui administrer tous les secours que peut fournir la médecine en pareil cas. Jugez de mon effroi, lorsque j'apprends le sujet de ses vomissemens. Mon imprudence seule avoit causé tout ce désordre ; elle avoit servi d'instrument à son désespoir. . . . Est-ce ainsi, lui dis-je, que vous reconnoissez les soins de l'amitié ?

Epuisée par la violence du poison & par les remèdes qu'on l'avoit forcée d'avalé, elle finit dans mes bras ses misérables jours. Victime de l'amour, ses dernières paroles furent encore des expressions de sensibilité & de tendresse pour moi & pour son perfide amant. Jamais je ne les ai oubliées ; jamais je ne les ai répétées, sans verser des larmes.

« Warens, me dit-elle, je suis aussi cou-
 » pable que mon amant : le cruel a violé
 » les loix de l'amour en me trompant :
 » j'ai violé celles de l'amitié en me don-
 » nant la mort ; mais, chere amie, imite
 » ma générosité, oublie ma faute : celle
 » de mon amant est déjà pardonnée ».....
 Ce discours achevé, elle mourut.

Fuir ce théâtre d'horreur, étoit tout ce qui me restoit à faire. Je laissai les cendres de Mademoiselle * * * à Fontainebleau, & je me dérobaï à des lieux où je n'aurois pu rester un quart d'heure, sans me procurer les plus vifs regrets. On doit imaginer que cette affreuse scene me rendit le voyage tres - importun. Arrivée à Lyon, il me sembloit encore voir mon amie dans les angoisses de la mort. Cependant une connoissance que j'avois dans un couvent de cette ville (Mademoiselle du Ch. . . .) dissipa une partie de la mélancolie qui m'accabloit : la satisfaction de voir une ancienne amie, rendit

mon cœur un peu plus tranquille. Je n'y fis cependant de séjour, qu'autant qu'il m'en fallut pour voir la ville en détail. Mon esprit, curieux à l'excès, eut de quoi se satisfaire pour ce qui concerne les manufactures & les fabriques. Mon amie m'avoit procuré une charmante société ; cependant je trouvois que ce n'étoit qu'un diminutif de Paris.

J'avois besoin de regagner la Savoie ; je fis mes adieux à la France. Mon dessein n'étant pas de retourner à Annecy, Chambery fut l'endroit que je choisiss pour ma patrie. Cette ville, quoique petite, m'offroit plus de ressources que l'autre, quant aux projets que j'avois dessein de mettre en exécution. Arrivé en Savoie, j'appris que le voyage que je venois de faire avoit suspendu ma pension, & qu'on ne comptoit plus sur mon retour. Il étoit nécessaire de justifier ma conduite auprès de mes bienfaiteurs : ce qui exigea que je me rendisse à Turin.

Prévoyant

Prévoyant que je ne me fixerois pas en Piémont, je jugeai à propos de laisser à Chambery ma femme-de-chambre & Claude Anct. Les apprêts de mon voyage furent bientôt faits, & je partis pour Turin.

Ce fut une grande satisfaction pour moi de parcourir les montagnes au travers desquelles la valeur d'Annibal avoit trouvé un chemin pour aller porter la terreur dans les foyers des vainqueurs du monde. Le sommet des rochers, qui sembloit menacer ma tête, les précipices qui, d'autre côté, paroissoient être le terme du chemin que faisoit la voiture, enfin toutes les charmantes horreurs qui se présentoient à ma vue, répandoient dans mon ame une jouissance que je ne fais pas définir (1) : elle étoit dans le

(1) L'imagination s'exalte facilement à l'aspect des beautés sublimes de la nature, sur-tout dans les pays de montagnes. Que l'historien est

même instant affectée de différentes manières. Sans être effrayée, je sentoïis une espece de terreur qui ne m'empêchoit pas de tout voir ; & ce spectacle me faisoit toujours plaisir. Quand je passois dans quelque village , j'étois moins satisfaite : je n'en ai trouvé qu'un seul qui n'ait pas fait payer à mon cœur le tribut de compassion que je croyois devoir aux autres. Termignon offrit à ma vue d'agréables habitations : l'air de fraîcheur

froid quand il veut les décrire ! de combien le poëte , malgré sa verve & son génie , reste-t-il au-dessous du modele , quand il entreprend de les peindre ! Des pensées hardies , des métaphores , de l'harmonie imitative , toutes ces choses sont belles quand vous êtes dans votre cabinet , dans les allées d'un jardin , d'un bosquet , au bord d'un ruisseau ; mais , quand vous êtes en face du Mont-blanc , au glacier des Bossons , à la source de l'Arveron , sur la mer de glace , la plus belle ode de Pindare ne rendroit point les sensations que vous éprouvez.

& de fanté des habitans me montra d'heureux montagnards , qui peuvent d'autant plus facilement se consoler de la longueur de l'hiver , que leurs femmes sont toutes jolies.

Après ce que j'avois entendu dire , je craignois peu le passage du Mont-Cenis , où je trouvai encore beaucoup de neiges , malgré que ce fût la fin de l'hiver. On me donna des porteurs dont l'adresse me surprenoit à chaque instant. Comme j'en avois huit , ils se repositoient tour-à-tour , & me divertissoient pendant cet instant de relâche , par le récit de leurs habitudes & de leur maniere de vivre. Ces payfans , quoique sans cesse dans des courses fatigantes , semblent être tous contents de leur sort : ils ont généralement de l'esprit ; ils brillent sur-tout par la fidélité ; qualité d'autant plus estimable chez le pauvre , qu'elle lui coûte toujours un sacrifice.

Le passage du Mont-Cenis fut on ne

peut plus heureux. Je repris la voiture au pied de la montagne , & les campagnes du Piémont m'offrirent un plus riche tableau que celles de la Maurienne. Je fus sur-tout frappée d'étonnement en entrant dans la superbe allée qui conduit de Rivol à Turin : cette route de trois lieues est tirée au cordeau ; elle paroît fermée , d'un côté , par le château de Rivol , & , de l'autre , par la riche & majestueuse église de *Supergue*.

Turin me présenta en entrant un tout autre aspect que les autres villes que j'avois parcourues dans mes voyages : ses larges rues, ses édifices de bon goût, bien alignés, & ses grandes places , flattent tous les étrangers.

Comme je n'avois pas dessein d'y faire un long séjour , je me pressai d'en parcourir les monumens. Je fis promptement ce qu'exigeoit le sujet de mon voyage , & assurée des bienfaits du Prince , je revins à Chambery.

Fin de la troisieme Partie.



M É M O I R E S

DE MADAME

DE W A R E N S.

QUATRIEME PARTIE.

ARRIVÉE à Chambéry, mon premier soin fut de chercher une maison assez commode pour les projets que j'avois à exécuter. Celle que j'y avois arrêtée en venant de Paris, & où j'avois laissé ma femme-de-chambre & mon domestique, n'étoit pas assez grande, & sa situation me la rendoit insupportable. Comme je

voulois qu'un jardin accompagnât la maison, je me décidai à la prendre dans un des fauxbourgs.

Une fois fixée à Chambery, j'eus bientôt une nombreuse société chez moi. Je n'avois point perdu le goût de la musique : il ne me fut pas difficile de recommencer mes concerts. Les premières années que j'ai passées dans cette ville furent délicieuses : chaque jour amenoit un plaisir nouveau ; amusemens, projets, tout m'empêchoit de sentir le dégoût ou l'ennui. Mais, hélas ! j'ignorois que, pendant ce temps, on abusoit de ma bonne foi.

Je me fis de nouveau un laboratoire de chimie ; j'eus ma pharmacie : différens ouvriers, que le hasard ou le besoin attirerent chez moi, furent employés. Je ne me défiois d'aucun, tout étoit dans leurs mains, persuadée que les bienfaits dont ils étoient comblés, devoient m'être de sûrs garans de leur fidélité. Mes combi-

raisons sur l'élevation de quelques fabriques, me parurent susceptibles d'accomplissement ; mais, pour entreprendre quelque chose de sûr & de durable, il faut des fonds : je n'en avois pas assez ; il me fut impossible de faire naître ce genre d'émulation chez les particuliers qui auroient pu le faire, parce que le nouveau épouvante, & sur-tout dans une ville qui n'a aucune espece de commerce. L'agriculture me parut un objet à ne pas dédaigner, en attendant autre chose. Je louai donc, à peu de distance de Chambéry, une petite maison de campagne, avec ses dépendances : j'y allois par intervalle, pour veiller à la culture des terres. Mes spéculations se tournerent aussi du côté de la coupe des bois : j'achetai des forêts sur pied ; & j'en aurois certainement tiré très-bon parti, si ceux à qui je donnois ma confiance pour veiller à tout, n'avoient pas toujours plus visé à leur profit qu'au mien.

Claude Anet, comme je l'ai déjà dit, avoit des connoissances en botanique : je lui donnai un petit jardin pour le garnir de plantes rares & médicales ; je le dispensois de toute autre occupation dans ma maison. Il s'acquittoit on ne peut mieux de son petit district. Outre qu'il connoissoit les simples par leur nom, il n'en ignoroit pas les vertus ; & , par différentes préparations, il a plus d'une fois soulagé de pauvres malades.

J'allois moi-même consoler les infortunés souffrans. Sans m'en tenir à l'administration de quelques remedes, je leur apportois encore les autres secours utiles à la vie : car à quoi sert la pitié médicale envers un malheureux qui n'a rien ? La médecine qu'on lui ordonne, ne lui sera-t-elle pas plus funeste, s'il n'a le bouillon pour en tempérer la force & lui aider à faire son effet ? Tous les honnêtes médecins accompagnent la visite qu'ils font au pauvre d'une autre charité non moins

nécessaire. Cette considération devoit porter le riche à bien reconnoître les soins de ceux qui pratiquent l'art de guérir.

Mes agens n'étant pas scrupuleux, les soins que je donnois à la culture des terres se trouvoient infructueux ; quelquefois même j'avois de la perte. Ignorant d'où cela pouvoit venir, je renonçai aux spéculations de ce genre. Mes études de Paris, en matière de *minéralogie*, me donnerent une idée qui ne m'a pas été lucrative : elle m'a fourni une ressource de plus pour de nouveaux fripons. Je me mis à faire fabriquer des fourneaux dans mon jardin à Chambéry. Comme les mines de fer sont abondantes en Savoie, je fis venir cette terre métallique, & , par différentes préparations, j'en faisois composer des poëles, des plaques de cheminée, des marmites & autres ustensiles auxquels la matière pouvoit être employée. Les ouvriers fondeurs ne me manquèrent

pas ; car , quand un étranger s'adreffoit à moi , il poffédoit tous les arts , favoit tous les métiers auxquels je paroiffois avoir envie de l'employer. On doit penfer qu'avec plus d'activité que de connoiffances , je ne pouvois pas aller loin : en donnant ma confiance au premier venu , il auroit été furprenant que j'euffe fait de bonnes affaires. Mes dettes augmentèrent ; la rapine des ouvriers détruiſit la fabrique ; & tout le monde m'abandonna.

Les créanciers vendirent : le produit de la vente ne pouvant pas tout acquitter , j'offris une partie de ma penſion. La maifon que j'avois eue jufqu'alors me devenant trop chere & inutile , j'en pris une autre. Cette derniere (je l'habite encore) ſembloit faite pour la ſituation où je me trouvois : quoique placée hors de la ville , & donnant de tous côtés ſur la campagne , elle contribuoit , par ſa ſituation , à entretenir la mélancolie au fein de laquelle je voulois finir mes jours.

Dans l'intervalle de ce changement d'état, ma femme-de-chambre mourut : elle ne fut pas remplacée ; je n'en avois plus besoin : je pris seulement une femme pour faire ma petite cuisine, & Claude Anet me suivit. Ce fidele domestique partage encore l'amertume de mes infortunes.

Tel fut le résultat de toutes mes spéculations : voilà ce que m'a valu la bonté de mon cœur. Dans mes premiers jours de malheur, je ne cache pas que j'ai eu beaucoup de peine : un noir chagrin me dévorait ; mais une main surnaturelle l'a dissipée. J'ai bien réfléchi sur la vie humaine, & maintenant tranquille dans ma solitude, je suis si bien consolée, qu'il me semble n'avoir rien perdu. Revenue à la lecture, je trouve de quoi m'y faire oublier la médiocrité dans laquelle je suis forcée de vivre sur mes vieux jours : je vis parce que j'ai su apprendre à modérer mes besoins. Si je regrette le bien-être,

ce n'est que lorsque je vois des malheureux : hélas ! hélas ! . . . mon cœur sensible ne peut leur offrir qu'une stérile compassion.

J'aime à jeter de temps à autre des regards sur ma vie passée. En ouvrant le livre du temps, je me plais à comparer la situation actuelle de mon ame, avec celle où elle fut autrefois. Je lis dans le passé des foiblesses qui ne me tourmentent plus : j'y vois des erreurs qui firent mes délices, & dont je ne regrette que le souvenir.

Une circonstance que je me rappelle chaque jour avec plaisir, & qui me fait faire de singulieres réflexions sur les affections de notre ame, c'est l'histoire de mes amours avec M. de T * * *. Je l'ai adoré dans ma plus tendre jeunesse ; le sacrifice de mes jours ne m'auroit rien coûté pour lui : aujourd'hui même je lui donnerois ma vie, s'il étoit permis à un mortel d'en disposer en faveur de l'amitié.

O vous qui ne connoissez dans l'amour que le physique ! vous qui ne savez pas trouver les jouissances du cœur dans le cœur même ! sortez de votre erreur , écoutez-moi.

Ma connoissance avec M. de T*** a été brisée par mon mariage avec M. de Warens. Le respect & la soumission qu'on doit à l'auteur de ses jours, me donna la force, malgré la violence de mon amour, de subir le joug affreux de l'hymen, pour me livrer à un homme que toute ma vertu ne pouvoit qu'estimer. Si l'amour n'étoit qu'un besoin physique, ne m'auroit-il offert d'autre ressource que le désespoir ? Si mon amant avoit recherché d'autre possession que celle de mon cœur, n'auroit-il pas éclairé ou trompé mon innocence, & ne nous serions-nous pas donnés l'un à l'autre ? En prévenant le temps permis d'être mere, n'aurois-je pas nommé à l'auteur de mes jours celui que les mœurs & les loix me donnoient pour époux ?

Tout le temps qu'ont duré nos entrevues, les plaisirs de mon amant & les miens étoient dans le fond de notre cœur : l'amour avoit l'art de donner un prix à des riens : notre imagination, exaltée par cette vertueuse passion, trouvoit le bonheur dans un regard, dans un serrement de main : un billet que M. de T * * * me donnoit en secret, faisoit le comble de ma jouissance : la sienne étoit parfaite quand il en recevoit la réponse.

Qu'on ne croie pas qu'un amour de cette espece ne se trouve que chez les jeunes gens, & que cet enthousiasme n'est durable & possible que dans un roman : mon amant & moi sommes une preuve du contraire. Nous nous sommes revus dans un âge plus avancé que celui de nos amours : cependant, toujours vertueux, quoique sensibles, notre conduite ne s'est pas démentie.

Dans les premiers temps de mon établissement à Chambéry, j'avois, comme

je l'ai dit , grande fociété chez moi ; j'étois par conféquent très-connue. Deux étrangers , que la curiosité attiroit en Italie , furent contraints de s'arrêter dans la ville , pour faire réparer leur voiture. En fe promenant , un d'eux entendit prononcer mon nom ; il fe fit instruire de ma demeure , & vint me voir dans le même moment. Quelle fut ma surprise , lorsque je vis entrer M. de T * * * dans ma chambre ? La reconnoissance nous arracha des larmes : les embrassemens réitérés les eurent bientôt effuyées. A la joie de nous revoir succéderent les reproches : M. de T * * * me traita d'inconstante , de cruelle , sur ce que j'avois conclu mon mariage avec M. de Warens.

Je l'eus bientôt défabusé : mon séjour à Chambéry , l'abandon de mon époux , tout lui découvrit mes malheurs & l'injustice de mon pere. Instruit de ma conduite , & me trouvant toujours fidelle , M. de T * * * résolut de terminer à l'instant

ses voyages, d'abandonner son état en Angleterre, pour se fixer à Chambéry. Le ciel, disoit-il, nous a rejoints; l'amitié ne doit pas laisser échapper l'occasion que le destin nous a procurée pour nous rendre heureux.

Il sortit de chez moi pour faire part de ses desseins à son ami. Sans attendre ma réponse, il crut pouvoir arranger tout son projet. Son compagnon de voyage n'eut pas de peine à reconnoître à tous ses transports la cause de cette inattendue résolution. Loin de l'accabler de reproches, parce qu'il manquoit à sa parole & à la reconnoissance, Mylord F * * * parut ne rien trouver qui l'affectât dans cette démarche: il lui demanda seulement à voir l'objet d'une si constante flamme; & M. de T * * * l'amena chez moi.

Quoique par l'abandon de la religion protestante j'eusse pu, n'écoutant que les loix, rompre les liens qui m'unirent à M. de Warens; je crus que les mœurs

me défendoient de passer dans les bras d'un autre. J'instruisis mon amant de ma façon de penser, lui ajoutant que je ne desirois rien plus ardemment que de partager son amitié, & que s'il avoit la force d'être aussi vertueux qu'à Vevey, il pouvoit, dès l'instant, prendre un appartement chez moi : je fis la même politesse à son ami, qui consentit à passer quelques jours à Chambery. M. de T*** avoit de grandes obligations à mylord F***; il lui avoit fait obtenir une place à Londres, où il s'étoit rendu en s'éloignant du pays de Vaud lors de mon mariage : intimement liés l'un à l'autre, ce mylord lui avoit proposé de l'accompagner en Italie, mon amant avoit accepté; mais l'amour les arrête au pied des Alpes : mylord se voit contraint de voyager seul, ou de retourner dans sa patrie; & ce qui affecte encore plus ce vertueux Anglois, c'est qu'il fait bientôt que cette rencontre imprévue ne peut faire le bonheur d'au-

cun , car je brûle pour un amant que je ne peux rendre heureux fans être coupable ; celui qui me chérit sent toute la cruauté du sacrifice fans pouvoir s'y refuser ; enfin cette entrevue ne fait que rouvrir une plaie qui , en tourmentant nos cœurs , ne nous laisse dans cette circonstance d'autre remede que les pleurs.

Mylord veut arracher son ami à la cruauté d'une semblable alliance ; il veut lui persuader qu'il ne peut rester à Chambery fans troubler ma tranquillité , fans manquer à ses engagements en Angleterre , fans outrager l'amitié qui les attache. M. de T*** , emporté par la plus violente passion , n'entend plus la voix d'un ami , il oublie ses devoirs , & se préparant à me déchirer le cœur , ne cherche que dans la mort le remede du tourment qui le dévore.

Qu'on se peigne ma situation ! sensible , & non moins aimante que lui , je

suis forcée de lui représenter la nécessité de respecter ses jours pour suivre son ami; par un héroïsme que je ne conçois pas, je lui ordonne de me quitter & de vivre. Mylord, quoique d'un caractère tranquille, sent toute la force du sacrifice, il gémit sur nous, & par ses sages conseils, mon amant vertueux se détermine à s'éloigner de moi.

Tel étoit notre devoir: mais jugez-nous, âmes sensibles! vous seules pouvez estimer la grandeur du sacrifice. Savoir s'aimer toute la vie, avoir le courage de se respecter, est sans doute un triomphe peu commun; c'est celui de la vertu.

Depuis son départ, M. de T*** m'a souvent donné de ses nouvelles, cette tendre ressource diminueoit un peu nos peines: nous nous livrions sans crainte à l'amoureux épanchement de nos cœurs, parce que l'absence en éloignoit tous les dangers. Cette intelligence est interrompue depuis quelque temps; sans doute

que mon amant n'est plus..... hélas ! il n'en est que moins à plaindre ; puisse n'être pas éloigné le terme qui doit nous rejoindre ! ce moment finira seul les peines que m'a toujours causé cette barbare séparation. Ombre chérie ! ô manes de mon amant ! si mes soupirs pénètrent dans le séjour des morts , tu sens bien le prix du cœur où tu regneras toujours !

Une passion de ce genre est inexplicable , je l'avoue. Si pourtant l'homme vouloit toujours être vertueux , sa raison lui démontreroit , sans doute , qu'il en coûte moins que pour être coupable : puisqu'il ne dépend pas des mortels d'étouffer les affections de leur ame , leurs efforts doivent tendre à les diriger , & cet héroïsme est au pouvoir de tous les hommes.

Si j'ai eu long-temps à souffrir d'une flamme brûlante , je suis persuadée d'un autre côté que je lui devois ma tranquil-

DE M.^{ME} DE WARENS. 101
lité. Le souvenir de M. de T*** me
rendoit tous les hommes moins dange-
reux ; & quoique d'un sexe plein de foi-
blesse, mon premier penchant m'a tou-
jours rendue incapable de tendresse pour
tout autre. Sans cesse entourée d'une
foule de courtisans, mon repos n'a jamais
été altéré par aucun. L'image de l'amant
que j'avois perdu, ne sortant pas de mon
ame, l'avoit fermée à de nouvelles pas-
sions. Voilà l'histoire de mon cœur :
dans ma solitude elle fait tous les jours
mes plus cheres délices. Ma vertu est au-
jourd'hui la seule chose qui me reste (1).

(1) Lecteurs sensibles & honnêtes, pesez cet
aveu ; il est naturel , & il n'est provoqué par
aucun motif. En écrivant ces Mémoires , Ma-
dame de Warens n'écrivoit que pour elle , &
non pour se justifier : on ne se ment pas ainsi à
soi-même. Deux phrases aussi simples & aussi
naïves que celles que vous venez de lire , ne sont-
elles point capables de détruire bien des calom-
nies ? . . .

La méchanceté des hommes n'a pu m'arracher la satisfaction dont je jouis, malgré les coups qu'ils m'ont portés : les cruels n'ont rien épargné pour déchirer ma sensibilité : ils ont abusé de ma confiance, j'ai été trahie, volée, leurs efforts ont voulu même me déshonorer, & ma bonté ne m'a jamais servi qu'à faire des ingrats. Une partie de ceux qui se sont frauduleusement emparés de ma fortune, ne rougit pas d'en étaler les débris à ma vue, dans le temps même où je suis dans la médiocrité. D'autres, plus barbares encore, se félicitent au loin d'avoir partagé mes dépouilles, & d'avoir contribué à ma ruine ; en attribuant ma générosité à mes passions, ils osent se flatter de ne devoir mes bienfaits qu'à un vil intérêt de séduction & de libertinage.

Ce n'est pas sans horreur que je rappelle une lettre que m'écrivit (il y a quelques années) mon amie mademoi-

selle du Ch*** qui étoit pour lors dans un couvent à Lyon. J'ai toujours conservé ce monument de la méchanceté des hommes : avant que d'en donner une copie, je dois ne pas omettre l'aventure du jeune homme dont il y est question, & qui m'a si bien payée de mes bienfaits.

Pendant mon séjour à Annecy M. de P***, curé des environs de cette ville, m'adressa un jeune homme qui avoit quitté Geneve sa patrie, & qui desiroit entrer dans la religion catholique. Touchée de son état, je n'oubliai rien pour lui être utile : mes premiers soins, je ne le cache pas, tendirent à lui faire sentir le désespoir dans lequel il jetoit sa famille en abandonnant la maison paternelle. Mais comme il persistoit dans sa résolution, je l'envoyai à Turin pour se rendre dans un hospice où l'on donne les instructions nécessaires à ceux qui veulent

entrer dans la religion romaine (1). Après son abjuration , il passa quelque temps en Piémont , où je suis assurée que sans son inconstance , la fortune lui auroit offert plus d'une ressource ; son esprit , car il en avoit beaucoup , s'étant singularisé par la lecture des romans , couroit sans cesse après les féeries qu'il avoit vues dans les livres ; ainsi toujours dans l'attente d'une aventure , il ne savoit se fixer nulle part. Qu'on ne croie cependant pas que J. J. Rousseau (c'est le nom du jeune homme) fût du genre de ces petits-mâtres qui n'appuient la certitude de leurs conquêtes que sur les charmes qu'ils se supposent , & que l'amour propre engage à présenter leurs hommages. Rousseau ne ressembloit à personne ; timide à l'excès auprès du sexe , la mar-

(1) Il n'y a rien dans cet exposé qui ne soit conforme à ce que J. J. lui-même en a écrit. Voyez ses Confessions.

che de son intrigue s'arrangeoit dans son imagination ; & suivant que sa cervelle romanesque se montoit , il se croyoit heureux ou malheureux. Il avoit nombre de talents qui l'auroient rendu charmant dans la société : mais comme la fable remplit de zéphyr & de nymphes les promenades champêtres , dans l'espoir d'y rencontrer quelque immortelle , il préféroit la solitude au plaisir réel de se rendre agréable par la musique qu'il possédoit assez bien. Quoique rempli de connoissances , il ne brilloit pas tant qu'un autre moins instruit que lui. Malgré qu'il fût plein de feu , il se livroit peu dans la conversation : s'il vouloit parler dans le tête-à-tête , il étoit bientôt entraîné par ses enthousiastes rêveries ; son imagination le transportoit dans des palais enchantés , & tout ce que les poètes ont dit de l'isle de Paphos , étoit bien au-dessous de ces charmantes erreurs.

La nature ne peut - elle rien produire

de parfait? ou se plaît-elle à mêler aux dons qu'elle fait à l'homme de génie, un je ne fais quoi qui le rappelle par fois à la classe ordinaire des autres hommes? J. J. étoit fait pour devenir célèbre, mais je crois que sa façon de penser l'aura rendu malheureux.

Il réunissoit des qualités qui paroissent incompatibles. Sensible & généreux, son cœur se plaisoit à soulager les infortunés. Mais peu fait pour la reconnoissance, il oublioit facilement un bienfait: souvent même ses amis n'étoient plus que des monstres qu'il fuyoit sans savoir pourquoi. Tantôt chérissant les hommes, tantôt les détestant, il étoit sans cesse en contradiction avec lui-même; desirant aujourd'hui ce qu'il abandonnoit le lendemain, sa façon de penser ne lui laissoit embrasser aucun parti. A son retour de Turin, d'où il étoit parti sans cause, on lui proposa à Annecy d'embrasser l'état ecclésiastique; quelques jours de sémi-

naire l'en dégoutèrent. Je le plaçai chez un maître de musique, qu'il quitta quelques mois après. Il voyagea pendant quelque temps, refusa ce qui se présentoit, entreprit une éducation sans la finir, vint me retrouver dans les premières années que je demeurois à Chambéry. Il y parut avoir un goût décidé pour l'agriculture; je le pris chez moi pour veiller à la culture des terres que j'avois alors; mais les bergeres & les nymphes qu'il avoit dans l'imagination ne s'y rencontrant pas, comme il le croyoit, son goût fut bientôt dissipé. Il s'offrit une occasion de le placer dans un bureau à Chambéry, mes démarches réussirent; ce parti ne lui convint pas long-temps. Enfin, je n'ai rien oublié pour mériter le nom de *Maman* qu'il me donnoit quelquefois. Cependant J. J. partit de Chambéry sans dire mot; & mon amie, mademoiselle du Ch***, qu'il fut voir en passant à Lyon, m'ap-

prit ensuite par cette lettre ; quelles étoient les idées qu'il avoit de moi , & par quel outrage Rousseau répondoit à ma générosité,

L E T T R E

*De mademoiselle du Ch*** à madame
de Warens.*

De Lyon , le

MA C H E R E A M I E ,

Malgré la pénétration dont tu paroiss susceptible , où places-tu tes bienfaits ? Rousseau vient de passer à Lyon , & ce qu'il m'a dit de toi m'afflige d'autant plus , que doué de beaucoup d'esprit , ce jeune homme paroît encore faire ton éloge en t'avilissant. Il ne donne d'autre cause à son départ de Chambery qu'une juste

délicatesse de sa part ; un refus de partager ta tendresse avec le premier venu, fait, dit-il, qu'il s'éloigne de toi, & ton domestique même entre pour quelque chose dans les contes qu'il m'a débités. Si ce qu'il avance est un effet de la jalousie, je te plains, chere amie ; les bienfaits dont tu l'as comblé auroient dû lui fermer la bouche sur tes foiblesses. Si c'est une imposture, comme je dois le penser, cela t'apprendra à regarder les gens de plus près, & à ne pas ouvrir la porte au premier venu. Cependant, du côté de Rousseau, tu es excusable, j'aurois fait comme toi : peut-on imaginer de telles inconséquences dans un jeune homme qui a autant d'esprit ? Il cherche, je pense, à se placer à Lyon ; mais après ce qu'il m'a dit sur ton compte, je ne crois pas que l'idée me vienne de faire aucune démarche pour lui. Adieu, chere amie ; cette lettre va t'affliger, je le fais, mais ton cœur a connu d'autres épreuves.

Ménage ta santé, & crois moi pour la
vie,

Ta sincere amie,
DU CH***.

Injustement outragée par un homme
que j'avois comblé de bienfaits, de quel
coup ne fus-je pas frappée en recevant
cette nouvelle? Je répondis sur le champ
à mademoiselle du Ch***, & la priai
de faire remettre à Rousseau la lettre
ci-après, à laquelle je n'ai jamais reçu de
réponse.

L E T T R E

A J. J. Rousseau.

De Chambéry.

MONSIEUR,

L'inconséquence est pardonnable, parce
qu'elle ne dépend pas de nous. Je vous ai
fait du bien trop généreusement, pour

vouloir me plaindre de ce que vous ne m'en avez pas remerciée : quoiqu'un tel procédé fût un effet de l'ingratitude , je ne vous en aurois jamais voulu. Mais la calomnie est le plus grand des crimes, il est au-dessus de mes forces de vous la pardonner. Qui, vous ! Rousseau ! vous avilissez celle qui vous a servi de mere ! vous payez tous mes bienfaits par le trait le plus cruel ! une telle conduite vous prépare sans doute d'affreux remords. Qu'est donc devenu ce cœur que vous disiez si plein de la plus saine morale ? A supposer que j'eusse connu le vice , la vertu dont vous faites parade vous auroit appris à tirer un voile sur ma conduite , & le souvenir de mes bienfaits n'auroit suggéré à votre reconnoissance d'autre ressource que celle d'invoquer le ciel , pour me retirer du gouffre vicieux dans lequel vous me supposez plongée. Ne croyez pas que je veuille par cette lettre me reprocher le bien que vous me devez :

si vous n'aviez fait que me fuir, vous seriez déjà oublié.

L O U I S E D E W A R E N S.

Quoique mon amie m'ait assuré que cette lettre étoit parvenue à Rousseau, je n'en ai reçu aucune réponse. Il n'a plus paru depuis au couvent de mademoiselle du Ch*** & nous n'avons point eu de ses nouvelles. J'eus beau vouloir n'attribuer une telle inconséquence qu'à la jeunesse; elle m'affecta cependant beaucoup dans le temps.

Maintenant j'ai tout oublié. Cinquante-huit ans que j'ai sur la tête, m'ont donné des forces pour jeter un regard tranquille sur les folies humaines. J'attends dans ma solitude l'instant qui doit amener la dissolution de mon être, & me donner le prix des maux que j'ai soufferts.

La main de l'Eternel qui veille sur moi, m'a donné jusqu'à présent le courage de supporter mes adversités; cette grâce

me

me fait espérer qu'il m'en prépare la récompense. J'aime à promener d'avance mon ame dans le grand espace de l'éternité; l'idée d'une autre vie m'enchanté, & l'immortalité de l'ame fait tout le soutien de ma foiblesse. Quel seroit, hélas! le sort d'un mortel qui, plongé dans la misere, ne verroit rien au-delà de lui? par quel espoir pourroit-il effuyer les larmes de l'infortuné? Il y a cependant des hommes cruels qui font des efforts pour enlever à l'humanité souffrante l'attente de ces récompenses qui font maintenant tout mon espoir. S'arrogant le nom de Philosophes, on les voit, par d'éloquentes absurdités, renverser les vérités les plus utiles. Hélas! leurs systêmes peuvent peut-être flatter quelques mauvais riches; mais n'ayant rien de consolant à donner au pauvre, à coup sûr ces faux Philosophes ne feront jamais les prédicateurs des malheureux.

O Providence! ô religion sainte &

sacrée ! l'horreur & l'effroi du trépas se dissipent, l'incrédule seul frémit à l'approche de la mort : livré à lui-même sur son lit de douleur, l'enfer n'est-il pas déjà dans son sein ?

Fin des Mémoires.





P E N S É E S
D I V E R S E S
D E M A D A M E
D E W A R E N S.

§. I.

De l'Education.

LE but de l'éducation est de donner à la société un membre qui lui soit utile: on doit donc commencer par l'éducation physique, avant que d'entreprendre l'éducation

tion morale : il faut d'abord faire un homme ; on en fait ensuite un savant ou un ouvrier.

Veut-on dégoûter un enfant des sciences, on n'a qu'à le forcer de bonne heure à apprendre par cœur du grec ou du latin. Notre sexe, par bonheur, n'est point exposé à cette méthode scientifique, destinée à former les hommes : cependant comparez un latiniste de douze ans à une fille de même âge, vous verrez si le garçon est le plus spirituel.

Comme les tempéramens sont différens chez tous les hommes, de même les caracteres ne doivent pas être semblables ; par la même raison l'éducation doit varier chez tous les sujets.

Il faut d'abord étudier les penchans de son élève ; beaucoup de soins peuvent dans la suite le rendre propre à l'état qu'on lui destine.

On enseigne tout aux enfans, excepté ce qu'ils doivent savoir.

Avilir son élève par le châtement, c'est le disposer à être un mauvais sujet. Les pédans regardent la correction comme un devoir; qu'ils se désabusent. Ils peuvent tout au plus par-là faire des élèves aussi fots qu'eux.

O hommes! apprenez à respecter la nature, ne mutilez pas ces tendres rejets qui doivent un jour vous remplacer dans la société; faites leur voir la vertu, & votre exemple les encouragera dans la suite à la mettre en pratique.

§. I I.

Des Mœurs.

Une société quelconque ne sauroit subsister sans mœurs: la religion ne peut servir de frein à l'homme qui ne les respecte pas; il échappe même à la juste rigueur des loix.

Mais que sont les mœurs? Elles ne sont

pas ce que le cagotisme appelle dévotion, ce que l'hypocrisie nomme vertu, ce que la femme prude prend pour la décence. Avoir des mœurs, c'est faire le bien pour la seule satisfaction de le faire; c'est par elles que l'homme vertueux, toujours utile à la société, fait le charme de tous ceux qui partagent avec lui les devoirs du contrat social. Avec des mœurs, l'ordre est établi; la paix des familles n'est jamais troublée, l'oppression n'exerce aucun empire, & l'innocence respectée, n'a pas besoin de faire retentir les tribunaux des justes plaintes que lui arrache la séduction.

L'homme est naturellement bon, il naît avec toutes les qualités sociales; tout le monde trouve la vertu belle; & quels que soient les égaremens du vice, celui qui y est plongé se plaît encore à se masquer des charmes de la vertu.

Pour ne pas s'écarter des bonnes mœurs, chacun a en lui son propre

guide. La conscience dicte à chaque individu ses devoirs; heureux celui qui veut l'écouter! Juge sévère de nos actions, elle nous punit ou nous récompense toujours de celle que nous venons de faire. Si le besoin d'être vertueux peut paroître un radotage philosophique à quelqu'un, ce ne peut être qu'à un homme très-corrompu. Malheur à lui, hélas! toute la subtilité de son raisonnement n'arrachera pas, dans un temps, son ame aux remords; ces vautours rongeurs punissent tôt ou tard le méchant.

§. III.

De la Raison.

La raison doit être le sentiment & l'expression de la vertu; c'est une conséquence de se conduire de telle ou telle manière, tirée d'après des réflexions faites sur ce qu'on doit à la Divinité, à ses proches, & à soi-même.

La raison ne semble pas la même chez tous les peuples ; cependant l'homme raisonnable fait par-tout le bien : le sauvage qui tue son pere ne commet cet acte qui nous répugne, que pour le préserver de tomber dans les mains des autres barbares , à qui sa foiblesse ne le laisseroit pas échapper : ce meurtre a la raison pour cause. L'homme social qui ne respecteroit pas la vieillesse des auteurs de ses jours, celui qui les abandonneroit, seroit cent fois plus cruel que le sauvage.

Les fous raisonnent aussi ; mais leur conséquence est toujours fausse , parce qu'elle part de principes chimériques.

Quelquefois la sagesse est outrée au point qu'elle n'est plus la raison. Quelquefois aussi le monde regarde le vrai sage comme un être qui ne devrait habiter que les *petites-maisons*.

La raison fuit les impressions bonnes ou mauvaises de l'éducation. Comme on ne peut exercer les fonctions de la raison

que quand on a beaucoup vu , l'exemple doit donc dans la suite faire naître dans l'esprit d'un enfant la *vertueuse* ou la *vicieuse* raison.

C'est par la raison que l'homme est au-dessus des autres êtres créés ; c'est par elle qu'il a appris à mettre le joug sur la tête de ces fiers animaux qui le soulagent dans ses travaux.

L'envie d'acquérir plus de raison que les autres , en fait souvent franchir les limites. On ne se contente pas de raisonner selon ses forces ; oubliant quelquefois sa foiblesse , on veut porter la tête au-dessus de sa sphere : l'origine des mondes paroît possible à deviner ; un système supplée aux connoissances , & la punition de celui qui veut tout voir , est de finir par déraisonner.



§. IV.

De l'Homme.

L'homme reçoit une éducation bien différente de celle qu'on donne à la femme : l'un apprend à commander, on élève l'autre à obéir. Tout iroit à merveille, si chaque sexe remplissoit sa tâche.

On ne cache aucune science à l'homme ; on lui montre tout ce qu'il desire savoir, parce que les grandes places sont faites pour lui ; il arrive cependant que la nature venge plus d'une fois l'autre sexe : l'homme apprend tout, & finit quelquefois par ne rien savoir ; il est alors trop heureux d'arracher sa moitié à son rouet, pour lui aider à conduire ses affaires.

Il y a des pays où l'on renferme les femmes ; il y en a d'autres où elles font quelquefois renfermer les hommes ; mais il n'y en a point où l'homme soit réelle-

ment libre. Les grâces sont au-dessus de la force.

§. V.

De la Femme.

L'envie de plaire aux femmes inventa tous les arts agréables. Le courage lui dut plus d'une fois son triomphe.

O femmes ! si l'empire de vos charmes étoit toujours soutenu par la vertu , vous feriez le bonheur de l'univers.

Une personne du sexe ne doit pas dédaigner de s'instruire ; les charmes passent , l'esprit reste. De vraies connoissances rendent une femme plus intéressante. Mais il y a des limites à garder , car les prétentions à l'esprit rendent une femme insupportable. Il n'y a rien de plus ridicule qu'une mere qui oublie les soins de son ménage , par la sotte manie de feuilleter des brochures. Une ignorante est préférable à celle qu'une blâmable

prétention jette dans l'enthousiasme philosophique: la fausse savante, dédaignant de plaire par les charmes de la belle nature, n'est plus d'aucun sexe; elle déplaît à l'un & ennuie l'autre.

§. VI.

Des Arts agréables.

Ils adoucissent les mœurs, chassent l'oïveté, & dissipent les chagrins de la vieillesse.

La poésie amuse, corrige, & les leçons qu'elle donne sont d'autant plus sûres, que le plaisir force à les écouter. La musique a un empire sur tous les hommes; ses charmes peuvent, il est vrai, faire naître des desirs, mais elle peut souvent faire trouver le bonheur dans les desirs mêmes.

Les arts agréables devroient être la seule étude des femmes; plus sensibles

aux traits des passions, ce seroit pour elles un moyen de s'en distraire; & comme l'art de plaire est un besoin pour leur cœur, je pense qu'elles trouveroient dans la pratique des arts agréables, les moyens les plus sûrs de l'acquérir.

§. VII.

Des Voyages.

Celui qui ne voyage que pour courir, revient ensuite dans ses foyers aussi instruit qu'il l'étoit avant son départ. Cette façon de voyager ne doit être que celle d'un homme qui veut s'arracher aux effets d'une maladie chronique.

Etudier les mœurs des peuples qu'on visite, leur dérober des connoissances utiles, voilà le vrai voyageur: sa patrie le voit revenir avec joie; la reconnoissance de ses concitoyens le paie toujours de ses fatigues.

Les voyages devoient entrer dans l'éducation d'un homme riche ; mais il faudroit trouver quelqu'un qui sût rendre utile les courses de son élève : il est à plaindre , s'il n'a qu'un pédant pour le diriger ; car il faut observer sans pré-vention.

§. VIII.

De la Lecture.

Beaucoup de personnes lisent , mais il y en a fort peu qui sachent lire.

Il en est de la lecture comme des voyages : si l'on est prévenu en ouvrant le livre , tout ce qu'il contient est inutile ; on fait penser l'Auteur soi-même , ou on ne lit que pour se moquer de lui.

Il y a de bons & de mauvais livres. Ceux qui renferment des obscénités sont les seuls qu'on doive proscrire ; ils n'ont d'autre but que de faire goûter le libertinage. Malheureux celui à qui on est

forcé de les défendre , car s'il étoit vertueux , il les auroit toujours méprisés.

Les romans sont dangereux pour certaines personnes ; d'autres y trouvent un agréable délassément. Chacun peut les lire pour apprendre la langue.

Une mauvaise lecture peut donner de mauvaises mœurs ; mais celui qui en eut toujours de bonnes , n'a rien à craindre ; il fait choisir celle qui lui convient. L'abeille ne puise - t - elle pas souvent ses trésors dans le sein d'une plante dangereuse ?

Beaucoup de livres sont défendus par la seule raison qu'ils amusent ; je n'approuve pas les *mortifications* de ce genre. Le meilleur moyen de dégoûter des livres à la mode , seroit de changer le style des autres : ceux qui défendent la lecture des ouvrages de goût , écrivent quelquefois si mal , qu'on ne va jamais jusqu'à la fin de leurs insipides remontrances.

Un livre n'a souvent de vogue que

parce qu'il est défendu ; c'est prêter du talent à un Auteur , que de le persécuter. S'il a dit des sottises , il faut le laisser lire parce qu'il sera bientôt méprisé. En brûlant le livre , on fait croire au public qu'on n'étouffe les propositions qu'il contient , que parce qu'on ne fait pas y répondre.

§. I X.

De la Botanique.

On trouve non-seulement une bonne nourriture dans le regne végétal ; les plantes offrent encore à l'homme des remèdes contre une partie de ses infirmités : la botanique est donc une étude très-intéressante.

Mais à quoi sert-elle à celui qui ne s'y livre que par curiosité , & qui , sans autre but , court les plaines & les montagnes pour voir des plantes ? C'est une manie à laquelle on se livre facilement par l'envie

de

de paroître observateur. C'est courir après le nom de Philosophe, le *foin* à la main, quand on devroit s'en tenir à le mettre bonnement dans sa bouche.

Lorsque l'immortel *Linné* rassemble sous ses savantes mains, & classe tout le regne végétal, n'est-ce pas dans l'espoir que la chimie pourra profiter un jour de ses pénibles & célèbres travaux? Imitons-le, travaillons; mais toujours pour le bien des hommes.

§. X.

De l'Agriculture.

L'art de cultiver la terre est sans doute le plus utile : ce sont les cultivateurs qui nourrissent l'Etat. Cependant les campagnes se dépeuplent : le peuple, las de défricher, de peur de mourir de faim, déserte sa chaumière; il accourt dans les villes, avec d'autant plus de confiance, qu'il a remarqué depuis long-temps que

le fruit de ses sueurs y est emporté.
Pourquoi faut-il que celui dont les bras demandent à la terre la nourriture des autres hommes, soit le plus misérable? n'est-il pas du devoir de l'homme d'Etat de l'encourager? Au lieu d'aller chercher au loin des trésors incertains & inutiles, je pense qu'il vaudroit mieux porter ses vues du côté de l'amélioration des terres. En faisant quelques avances à un pauvre payfan, on verroit bientôt que l'agriculture est un des plus sûrs & des meilleurs commerces.

Le laboureur qui est sans avances, est forcé de se faire mendiant dès qu'il essuie une mauvaise saison: n'ayant pas le moyen d'attendre une heureuse récolte, il laisse tout; & voilà des bras de moins.

C'est donc aux riches à tourner leurs regards sur l'habitant de la campagne: qu'ils n'oublient pas que si le payfan jeûne quelquefois, c'est que notre luxe engloutit tout. Chaque fois qu'une petite maîtresse

se poudre, ne consomme-t-elle pas au moins une livre de pain ?

§. XI.

De la Philosophie.

Qu'est-ce qu'un Philosophe ? est-ce un homme qui met sa gloire à combattre les principes reçus ; qui, par sa subtilité, vient attaquer & détruire l'espoir des infortunés ; qui, par un habit singulier & grotesque, se plaît à tourner sur lui tous les regards ? Non.

Le Philosophe est celui qui trouve dans sa morale les principes d'honneur, de probité & d'humanité ; qui s'accommode avec décence à tous les usages ; qui cherche dans sa religion des motifs de consolation pour l'avenir ; qui tend une main charitable à l'infortune ; qui n'élève une forte voix que contre l'injustice & l'oppression. Voilà la vraie philosophie. Le fanatisme

qui la persécute est horrible : il fait sans doute le malheur du genre humain.

§. XII.

Du Bonheur.

Le plus heureux est celui qui souffre le moins.

(1) Peu de gens sont contents de leur sort : le militaire voudroit être homme de robe ; ce dernier envie le sort du laboureur, & le payfan se croit le plus à plaindre. L'avare entasse en cherchant le bonheur ; l'homme de lettres l'entrevoit dans les siècles à venir. . . . Hélas ! . . sommes-nous ici bas pour être heureux ? Réfléchissons ; regardons autour de nous ; n'oublions pas que nous ne sommes que des hommes : après cela, pleurons, si nous posons, sur notre sort.

(1) Horace, Satyre I. à Mécène.

§. XIII.

Des Grandeurs.

Je voudrois être en place , parce qu'il est aisé de faire le bien.

Je ne refuserois pas les grandeurs , si elles m'étoient offertes ; mais je saurois les perdre sans les regretter.

Les grandeurs n'accompagnent pas toujours le mérite : c'est là le mal. La fortune est aveugle. Le plus vertueux est celui qui laisse tourner la roue sans inquiétude.

L'homme qui vit dans les grandeurs est rarement jugé sans prévention : vu de tout le monde , il a plus d'ennemis qu'un autre ; mais qu'il continue à faire le bien , c'est une douceur de faire des ingrats.



§. XIV.

Des Richesses.

N^otre riche que pour insulter à la misère, est sans contredit le comble de la cruauté. Heureux celui qui fait user des faveurs de la fortune pour soulager ceux qu'oublie cette mère aveugle !

Les richesses sont le mobile de toutes les actions. La vertu ne se vend pas, il est vrai ; mais la bonne réputation s'achète. Un homme riche a bientôt des honneurs ; son coffre-fort parle pour lui ; & ne fût-il dans le fond qu'un sot, la dépense qu'il fait a plus d'éloquence que la raison.

Tout le monde veut de l'argent, & personne n'a tort. L'usage seul peut ridiculiser celui dont les efforts & les sueurs accumulent de grosses rentes.

Le prodigue est coupable ; l'avare ne

l'est pas moins. La sagesse consiste à n'être ni l'un ni l'autre.

O riches, que vous êtes fortunés ! vous pouvez tous les jours faire des heureux ; le débris de vos tables peut étouffer les gémissemens du pauvre ; l'or qui vous couvre peut se tourner en bienfaits.

§. XV.

De l'Aumône.

Le sage doit savoir s'imposer des privations, pour faire la charité. Celui qui donne l'aumône paie sa dette à la nature.

On ne doit pas autoriser la mendicité ; le paresseux abuseroit bientôt de la compassion : qui fait même si le fourbe n'en feroit pas un état pour bien vivre aux dépens des autres ?

Celui qui ne peut pas travailler a des droits à la commisération publique. On doit des bienfaits à ces malheureux qui

n'ont pas le courage de venir publiquement exposer leur infortune.

Il ne suffit pas de faire l'aumône ; le ton qu'on y met n'est pas moins une vertu : le malheureux est déjà assez humilié de tendre la main , sans l'insulter encore par le bienfait.

O mortels ! vous serez toujours humains, si vous savez ne pas oublier que vous êtes des hommes.

§. XVI.

De la Médecine.

Chaque être tend à sa conservation : voilà l'origine de l'art médical.

On tourne en ridicule les médecins lorsqu'on est en état de santé : est-on malade , on les consulte comme des oracles ; on les invoque comme des divinités.

Les remèdes sont presque aussi à craindre que les maladies : la médecine ne s'en tient pas toujours à ne faire point de bien.

La partie de la médecine qui apprend à se conserver en état de santé, n'est pas à dédaigner : l'*hygiène* devrait entrer dans l'éducation. Savoir vivre intéresse tous les hommes.

§. XVII.

Des Somnambules.

Un somnambule est une personne qui dort & qui ne dort pas ; c'est-à-dire, qui marche en dormant, qui ouvre, ferme des portes, se promène, travaille, écrit, toujours en dormant.

La physique & la médecine font un peu embarrassées pour trouver l'explication de ce phénomène. Elles l'auroient bien nié ; mais les somnambules sont trop communs : il a fallu avouer qu'on n'y entendoit *goutte*.

A propos de somnambule, il me revient une aventure à laquelle cette espèce de maladie a donné lieu. Une jeune femme

mariée à un vieux mari , se levoit toutes les nuits , & fortoit de la chambre où ils couchoient tous deux ; après quelques jours , l'époux demanda à sa femme ce qui l'obligeoit à se lever la nuit : « Je » suis somnambule , dit-elle , j'ai le mal- » heur de courir en dormant , & je crains » même de vous incommoder ; car il » m'est arrivé , pendant que j'étois fille , » de battre cruellement ma sœur ; je n'ai » pas osé vous prévenir : si cependant je » venois à vous faire quelque mal , n'en » soyez pas fâché , parce que c'est une » maladie. Parbleu ! reprit le bon mari , » maladie tant que vous voudrez , peu » m'importe ; je ne veux pas me faire » affommer , vous coucherez seule ». Il donna dès-lors à sa femme une chambre éloignée de la sienne , & il se barricadoit tous les soirs , de crainte qu'elle ne vînt encore le visiter dans ses accès.

§. XVIII.

Des Augures.

L'art des augures est si ancien, qu'il tombe presque dans l'oubli. Il y a encore de bonnes gens qui y croient, & des fripons qui en profitent.

On ajoute foi, même de nos jours, aux hurlemens d'un chien, aux cris d'une chouette ; comme si ces animaux avoient quelque rapport avec ce qui peut nous arriver.

On se fait dire sa *bonne-fortune* par des mendiens qui, malgré la faculté qu'ils ont de lire dans l'avenir, se laissent souvent tomber dans les mains de la justice, qui les punit toujours comme ils le méritent.

Il y a des *tireurs de carte* qui promettent de voir dans le jeu ce qu'on a fait & ce qu'on fera. Ces drôles trouvent des imbécilles qui les paient.

La baguette divinatoire, le verre d'eau, le marc de café, le plomb fondu, la salière renversée, le vin tombé sur la nappe, un moine vu d'abord en se levant, sont des affaires de conséquence pour certains pauvres croyans : parce que le hasard les aura fait trouver dans une fâcheuse circonstance un moment après une telle prédiction ou une telle rencontre, ils ne peuvent plus être défabusés.

Hélas ! l'avenir est si caché, que les *devins* n'ont pour tout bien que ce qu'ils volent.

§. XIX.

De la Religion.

Les bienfaits que les hommes reçoivent chaque jour d'un Etre au-dessus d'eux, leur inspire un juste sentiment de reconnaissance : ce sentiment s'exprime par le culte divin. Le but de toutes les religions est de rendre hommage au Créateur,

On compte différens cultes dans l'univers : tous annoncent la soumission qu'on doit au Tout-puissant. Il y a beaucoup d'especes de religion : elles prêchent toutes la vertu ; elles tendent au bon ordre. Le *fanatisme* seul est un monstre dangereux.

§. X X.

Des Adversités.

Apprendre de bonne heure à savoir se passer du superflu, sans cesse réfléchir à l'inconstance de tout ce qui nous environne, c'est certainement le moyen de braver toutes les adversités. La maladie est la plus grande de toutes, sur-tout lorsqu'elle est une suite de nos dérèglemens : car alors le remords se joint à la peine. Cependant le sage fait se consoler : il respecte la main cachée qui le frappe ; & la paix est toujours dans son cœur.

La vie est courte : les heureux du siècle

passé ne sont plus : que leur reste-t-il de leur grandeur , de cette aisance où se délectoit leur être ?

Les adversités font un bien : l'homme égaré par une fougueuse jeunesse , apprend enfin , par elles , à tourner un regard sur lui : elles lui font sentir la foiblesse humaine ; & , s'il fait soumettre son cœur au mal qui lui arrive , ce temps de douleur n'est pas perdu ; ses égaremens passés lui sont pardonnés.

§. XXI.

De la Solitude.

Vivre dans la solitude , n'est pas se soustraire à ses devoirs ; ce n'est pas refuser des secours aux malheureux. On n'a pas besoin , pour être dans la solitude , d'aller s'enterrer dans des grottes , pour y rire des folies humaines , & vivre au sein de la paresse & de l'indolence.

Celui qui peut s'arracher au luxe des villes , est fans doute plus heureux que celui qui y est attaché par ses besoins ; mais suivre son devoir , est au-dessus de toutes les jouissances. Que vous êtes fortunés , vous que l'harmonie des oiseaux arrache des bras du sommeil , vous qui voyez en vous levant l'astre du jour colorer les campagnes ! Chérifiez d'autant plus votre bonheur , qu'il ne dépend pas du caprice des hommes de vous en priver.

Quels que soient les devoirs d'un homme , il lui reste toujours quelque temps pour converser avec lui-même : le méchant seul fuit la solitude ; ne tremble-t-il pas de se connoître ?

Celui qui fait se suffire à lui-même supportera facilement les revers de la fortune ; il ne pleurera pas les grandeurs ; la privation des honneurs le touchera peu sage , il s'applaudira d'être libre.

§. XXII.

Des Retraites monastiques.

Ce sont de grands endroits clos (1) de grands murs, dans lesquels la première institution défend l'entrée d'un sexe différent de celui qui y est renfermé.

Les retraites monastiques seroient en effet des retraites, s'il étoit défendu aux passions de s'y introduire; mais cela ne dépend pas absolument de nous. Prononcer des vœux & les tenir sont deux choses: le mortel qui compte trop sur lui, est tôt ou tard puni de sa témérité.

Les femmes, quoique d'un sexe foible & léger, font aussi des vœux: quelquefois

(1) On n'envisage ici les couvens que sous l'aspect politique: on ne peut que penser le contraire de ceux qui sont l'asyle du travail & de la piété.

elles les font si jeunes, qu'elles les oublient : d'autres jurent si légèrement, qu'elles s'en repentent.

Voici un des plus forts argumens en faveur de ces célibataires fermés sous clef : *c'est une ressource, dit-on, pour un pere de famille qui a beaucoup d'enfans.* Belle raison ! Je suis étonnée que les peuples qui n'ont point de couvens ne demandent pas la permission d'affommer les leurs.

Celui qui vient au monde avec ses deux bras, apporte en naissant les moyens de prévenir ses besoins quand il sera homme : le malheureux qui naît estropié, trouvera des ressources dans la générosité.

§. XXIII.

De la Mort.

L'homme qui a bien vécu fait toujours mourir.

La mort n'est qu'un passage : il doit

être terrible pour le méchant ; mais il est l'espoir du sage.

Le trépas est inévitable : tout le monde le fait ; cependant peu de gens y songent. Le moment arrive ; on se lamente , on invoque les secours de la médecine , qui prolongent quelquefois la vie , mais n'assurent jamais la tranquillité.

La mort effraie , quelque misérable qu'on soit. Si l'on trouve des suicides , c'est que le furieux qui commet ce crime , ne voit alors , dans le coup qu'il se porte , que la fin de sa peine. Le suicide se tue pour ne plus souffrir : trop lâche pour supporter sa misère , il cherche le néant ; mais croit-il le trouver ? comment se justifiera-t-il devant l'Être qui lui demandera compte de sa vie ? comment s'acquittera-t-il envers la société qu'il aura quittée ?

Laissons s'approcher le moment qui doit opérer la destruction de notre machine : faisons le bien ; vivons pour nous & pour la société ; effuyons les pleurs de

l'infortune , & ne fermons jamais les oreilles aux cris de la douleur. En songeant à la mort, ressouvenons-nous qu'une autre vie nous attend.

§. XXIV.

De l'immortalité de l'Âme.

- » Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame est
- » immortelle :
- » C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit
- » en elle.
- » Eh! d'où viendrait sans lui ce grand pressen-
- » timent,
- » Ce dégoût des faux biens, cette horreur du
- » néant?
- » Vers des siècles sans fin je sens que tu m'en-
- » traînes;
- » Du monde & de mes sens je vois briser les
- » chaînes,
- » Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange
- » arrêté,
- » Les portes de la vie & de l'éternité ».

L'homme qui ne voit rien au-delà de lui , doit être bien à plaindre. Quel est son espoir dans l'infortune ?

J'aime à promener d'avance mon ame dans l'espace de l'éternité : cette idée consolante flatte mon cœur ; & quelles que soient mes adverstités , mon ame vole au loin vers le bonheur qui l'attend.

Celui qui ne voit dans notre ame qu'un résultat d'organisation , qui n'est plus rien dès que le corps a perdu le mouvement , déshonore l'humanité. Ce système impie ne laisse à l'infortuné que le désespoir pour ressource : il autoriseroit le vicieux à murmurer contre les loix ; & l'idée du néant feroit le malheur de la société.

Tout ce qui existe dans la nature nous annonce un être au - dessus de nous : jugeons , par les biens qu'il nous fait , de ceux que nous prépare sa bonté.

§. XXV.

De l'Eternité.

- « Eternité ! quel mot consolant & terrible !
 » O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible !
 » Qui suis-je ? ou suis-je ? où vais-je ? & d'où
 suis-je tirée » ?

Eternité : ce mot s'entend , mais ne se comprend pas. L'idée d'une chose qui ne peut avoir de fin , est au - dessus de la conception des mortels.

Le flambeau de la religion nous éclaire : c'est par elle que nous pouvons d'ici bas jeter nos regards sur l'espace immense de l'éternité. Elle nous y montre une main céleste qui récompense l'homme vertueux , par un bonheur qui ne finira jamais. Peut-il y avoir sur la terre de situation plus délicieuse que celle d'un homme qui , trouvant dans l'exercice de la vertu un bonheur parfait , voit encore au del-à de la

mort la perspective d'une félicité parfaite? Mais si l'espérance est pour le sage le sentiment le plus agréable, elle empoisonne les jours de l'homme injuste : le méchant voudroit que la mort pût le plonger dans l'abime du néant, parce qu'il craint de tomber sous les coups d'un bras vengeur.

Fin des Pensées diverses.



M É M O I R E S

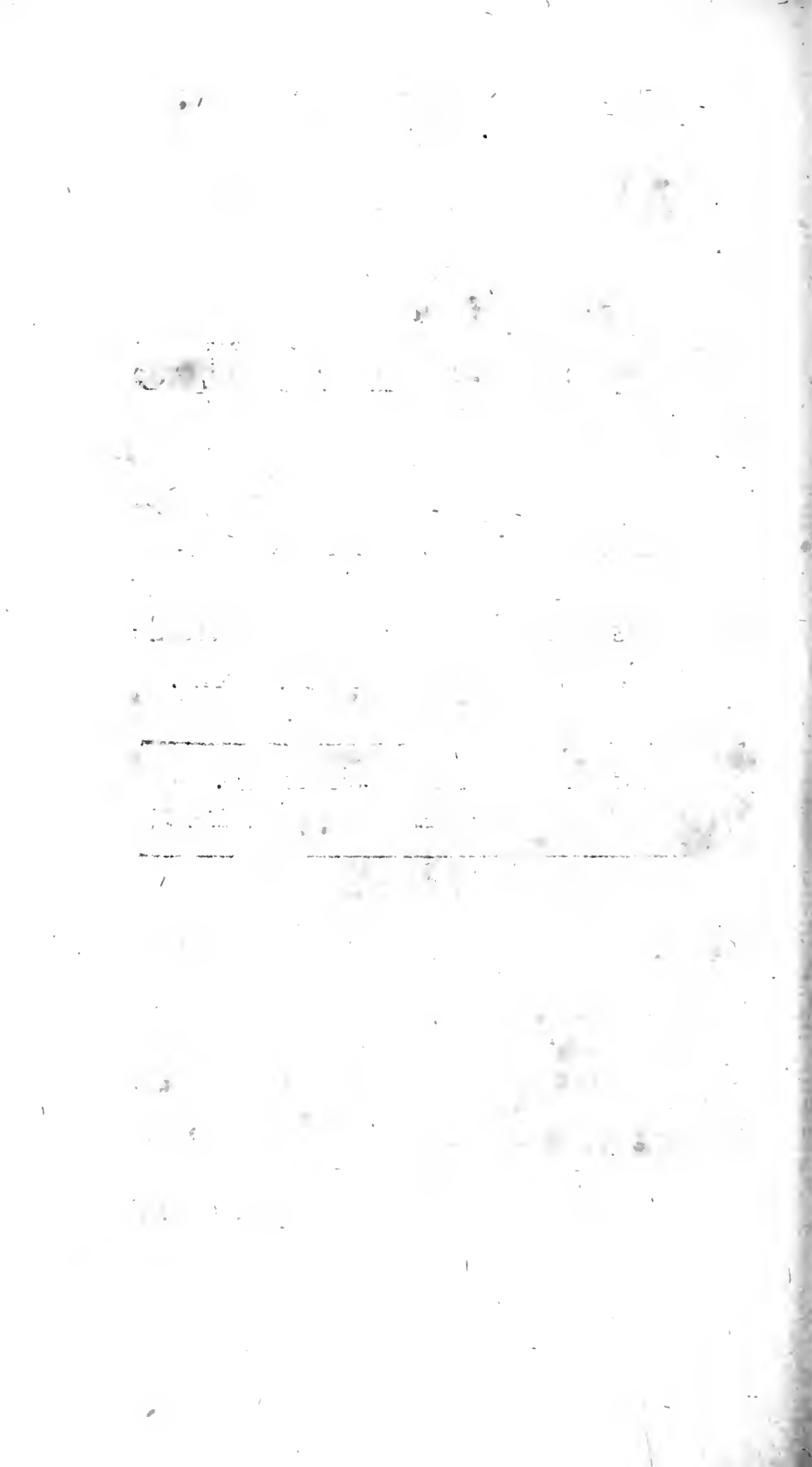
DE

CLAUDE ANET,

ÉCRITS par lui-même, pour servir de
suite à ceux de Madame de Warens.

Il fut un homme estimable & rare.

Rousseau, Confessions. Liv. V.



AVANT-PROPOS.

S'IL étoit resté quelques doutes à nos Lecteurs , quand ils auront lus les Mémoires de M.^{me} de Warens ; si quelques-uns d'entre eux réclamoient encore l'autorité du Citoyen de Geneve , & refusoient de reconnaître que ses assertions ne sont pas toujours vraies , voici une nouvelle preuve que nous leur offrons ; voici un nouveau témoin , un témoin irréprochable , qui va s'élever contre lui : c'est un homme qu'il a nommé son cher maître , son meilleur ami ; c'est CLAUDE ANET lui-même.

Son témoignage paroîtra d'autant

moins suspect, qu'un homme simple, droit, franc, qu'un homme enfin tel que nous l'a représenté Rousseau, ne peut nous tromper, parce qu'il n'a pu être trompé, & parce qu'il n'a eu aucun intérêt à le faire, quand bien même il l'eût voulu : car, quel intérêt peut-on supposer à un être isolé, qui ne connoissoit que M.^{me} de Warens, & les bienfaits dont elle l'avoit comblé (1) ?

Sa naïveté, ses expressions, le coloris de son style, nous confirme-

(1) Le témoignage de Claude Anet est d'autant moins suspect lorsqu'il parle de sa maîtresse, qu'il ne cache pas dans ces Mémoires les faiblesses qu'il lui a connues.

ront dans l'idée que nous en a donnée Jean-Jacques. A travers de la simplicité & de la bonhommie qui lui étoient naturelles , nous trouverons des réflexions propres à justifier l'idée qu'on a pu se former de cet homme, non moins extraordinaire dans son genre , que son disciple.

Nous n'avons rien ajouté à ces Mémoires : nous les offrons presque avec les imperfections de style que nous y avons trouvées. Nous nous sommes bornés à retrancher quelques endroits absolument étrangers à M.^{me} de Warens , & dans lesquels il parloit de pharmacie , de médecine , de botanique , & par suite de son système

156 AVANT-PROPOS.

*sur la formation des montagnes.
Le bon-homme ne s'imaginait pas ,
quand il vivoit aux Charmettes ,
qu'il seroit un jour choisi pour juger
sa maîtresse & son disciple.*





M É M O I R E S

DE

CLAUDE ANET.

« **C**LAUDE ANET, nous dit Rousseau
» au cinquieme livre de ses Confessions,
» étoit un payfan de Moutru, qui, dans
» son enfance, herborisoit dans le Jura,
» pour faire du thé de Suisse, & que
» Madame de Warens avoit pris à son
» service, à cause de ses drogues, trou-
» vant commode d'avoir un herboriste
» dans son laquais. Il se passionna si bien
» pour l'étude des plantes, & elle favorisa
» si bien son goût, qu'il devint un vrai

» herborifte, & que, s'il ne fût mort
 » jeune, il se feroit fait un nom dans
 » cette science, comme il en méritoit
 » un parmi les honnêtes gens. Comme il
 » étoit sérieux, même grave, & que j'é-
 » tois plus jeune que lui, il devint pour
 » moi une espece de gouverneur, qui me
 » sauva beaucoup de folies ; car il m'en
 » imposoit, & je n'osois m'oublier devant
 » lui. Il en imposoit même à sa maîtresse,
 » qui connoissoit son grand sens, sa droi-
 » ture, son inviolable attachement pour
 » elle, & qui le lui rendoit bien. *Claude*
 » *Anet* étoit sans contredit un homme
 » rare, & le seul de son espece que j'aie
 » jamais vu. Lent, posé, réfléchi, cir-
 » conspect dans sa conduite, froid dans
 » ses manieres, laconique & sentencieux
 » dans ses propos ; il étoit dans ses pas-
 » sions d'une impétuosité qu'il ne laissoit
 » jamais paroître, mais qui le dévoroit
 » en dedans ».

Né en 1697, il quitta vingt ans après

la maison paternelle. J'avois, pour tout équipage, dit-il, ma casaque, un mauvais chapeau & la canne de mon pere. Chargé de plantes, je marchai sans savoir où j'allois : la nuit m'ayant surpris, je couchai dans un bois, d'où je partis de grand matin. Etant arrivé sur le soir & fort tard à Lausanne, j'entrai dans une hôtellerie, où je couchai : le lendemain, j'ajustai mes plantes pour les faire sécher ; je les empaquetai ensuite comme faisoit mon pere, & j'en vendis pour du thé de Suisse : c'est avec cet argent que je payai mon hôte. Il y avoit déjà quelque temps que je faisois l'herboriste, & que j'étois connu à Lausanne pour vendeur de thé suisse ; j'avois même fait diverses courses sur les montagnes, avec des jeunes gens du pays. Je m'étois procuré la connoissance d'un Anglois qui étoit venu à l'université : il se nommoit *Clark*, homme plein de connoissance : il possédoit entre autres celle des simples à un point qui

m'inspira bientôt un vif attachement pour lui. Pendant le peu de temps que je suis resté à Lausanne, il contribua beaucoup à mon instruction. Nous étions si enthousiasmés de la botanique, nous crûmes même l'avoir portée à un tel période, que nous imaginions être en état de donner des leçons. A cet effet, nous avions déjà formé le projet de donner au public un ouvrage intitulé : *Rudiment de botanique*.

Après de sérieuses réflexions, je crus qu'un jeune paysan de Moutru ne devoit pas partager l'honneur d'écrire avec un Anglois lettré : je me contentai de copier le manuscrit, & de l'emporter un jour sous mon bras, pour tout bagage, avec quelques paquets d'herbe. C'est ainsi que je parcourus à pied les campagnes de Vidi, Ouchi.

Arrivé au lac Léman, je m'embarquai pour la Savoie. Depuis cette époque, je n'ai point entendu parler de mon Anglois :
j'ignore

j'ignore s'il a fait imprimer ses élémens de botanique ; s'il est mort ou vivant.

Lorsque j'entrai dans le Chablais, j'étois sans argent ; il falloit pourtant vivre. Mon manuscrit à la main, je me présentai chez un Curé, qui me reçut avec tant d'affabilité, que je restai environ quinze jours avec lui ; je m'amusai à chercher quelques simples autour du presbytere ; il s'instruisoit avec moi : nous finissions la journée en buvant du bon vin de Frangi, & en faisant de la tisane à sa servante, qui avoit la jaunisse. Quand je voulus partir, il me fit présent d'un louis : je lui laissai sept à huit paquets de thé, & sa servante bien portante.

Ce fut dans le cours de mes voyages, où je ne recevois l'hospitalité que des ames bienfaisantes, que je trouvai Madame de Warens : le ciel sembloit m'avoir destiné cette heureuse rencontre. Aussi-tôt qu'elle me vit, elle parut s'intéresser à mon sort : elle me questionna sur mon

pays , sur mon état & sur ma religion. Il n'en fallut pas davantage pour qu'elle ne m'abandonnât plus. Elle me donna un asyle dans sa maison ; & , dès cet instant , je devins son domestique de confiance. Je justifiai plus puissamment le choix qu'elle venoit de faire , lorsque le soir , raisonnant avec elle , je lui parlai des plantes que je connoissois , de leurs propriétés ; enfin , lorsque je lui présentai les paquets de thé qui me restoit.

Elle avoit pour lors à son service une jeune & belle Fribourgeoise , nommée *Merceret* , qu'un fol amour avoit écartée de la maison paternelle. Elle l'appela aussitôt , & lui recommanda de mettre la théyere auprès du feu , pour y faire infuser le thé que j'avois apporté , parce qu'elle vouloit en prendre avant de se coucher.

Je restai long-temps à Annecy avec Madame de Warens : c'est dès-lors que j'appris à la connoître , & à apprécier son

caractere & ses qualités. D'une beauté assez rare, sensible à l'excès, mais vertueuse, ne pouvant croire qu'il existât sur la terre des hommes capables de tromper, elle passoit toute sa vie à partager sa fortune avec les malheureux. Elle ne tarda pas à s'apercevoir que j'étois plus porté pour elle, que ne le sont ordinairement les personnes qui sont à nos gages, ou que les grands payent pour les engager à prendre leurs intérêts, & dont, malgré cela, on ne fait que des espions, regardant leurs maîtres comme des tyrans, & ne cherchant qu'à leur nuire dans l'ombre : êtres d'autant plus dangereux, qu'attachés sans cesse aux pas de ceux qui les gagent, ils pénètrent facilement leurs secrets.

J'étois donc l'homme de confiance de Madame de Warens : je dirigeois sa maison ; &, pendant tout le temps que j'ai passé auprès d'elle, je ne crois pas avoir démenti, par ma conduite, l'opinion

qu'elle avoit prise de moi. Si je me suis quelquefois récrié, ce fut contre cette troupe de charlatans, de souffleurs affamés, de ces faiseurs d'or, dont la maison se remplissoit à chaque heure, & qui n'y entroient, persuadés de sa crédulité & de son bon cœur, que pour la dépouiller & lui attraper un repas.

Le pere de Madame de Warens lui avoit tellement fasciné l'esprit par les prodiges des alchimistes, qu'elle croyoit facilement à la recette du premier étranger que la faim enhardissoit à se présenter chez elle. Parler chimie ou alchimie étoit une puissante lettre de recommandation. J'ai vu à sa table, pendant son séjour à Annecy, quatorze souffleurs : il y en avoit, je crois, de toutes les nations ; & ce qui m'amusoit d'un côté, c'est qu'ils se disoient tous d'habiles gens : mais, d'une autre part, ce qui me donnoit lieu de faire de vives représentations à Madame de Warens, c'est qu'après avoir

bien rempli ces savans, il falloit finir par leur garnir les mains de ce métal qu'ils se flattoient de fabriquer, comme il avoit fallu commencer par leur fournir des habits, parce qu'ils étoient presque toujours à moitié nuds au moment de leur arrivée.

Malgré mes représentations journalières, les fourneaux furent dressés par un Romain, vêtu comme un abbé : les creufets & le charbon furent achetés aux frais de Madame de Warens. Cet homme ainsi costumé n'annonçoit qu'un escroc : sa mine ne me trompa point. Après une folle dépense de vingt louis, il s'en fit remettre cinquante pour aller à Geneve chercher les drogues nécessaires à l'opération, & partit de grand matin, laissant sur sa table un billet à l'adresse de Madame de Warens, dans lequel il lui marquoit ironiquement qu'il alloit ailleurs faire de l'or.

Je portai moi-même ce galant poulet

à son adresse : je croyois que cette leçon corrigeroit Madame de Warens ; je m'a-perçus malheureusement quelque temps après de mon erreur. Elle avoit contracté ce vice dès ses jeunes ans ; elle étoit incorrigible : c'est ce qui me fit prendre la ferme résolution de la quitter. C'est pourquoi, quelques jours après cette aventure, je me transportai dans sa chambre, les livres à la main, en lui disant que je venois lui rendre compte de mon administration. « Vous n'avez, lui dis-je, que deux mille » livres de pension ; vous faites néan- » moins une dépense qui excède de beau- » coup votre revenu : je ne veux pas passer » dans le monde pour avoir contribué à » votre ruine. Vous vous endettez jour- » nellement : l'indigence sera le prix de » vos folies sur vos vieux jours ». Ce pré- sage, hélas ! n'a été que trop vrai (1).

(1) Ceux de nos lecteurs qui ont quelquefois entendu les servantes d'un vieux garçon le gour-

Voyant donc que je voulois la quitter , elle fit des instances pour me retenir : comme je paroiffois inflexible , elle me gagna par fes larmes , & je finis par en verfer avec elle. Je m'aperçus , mais trop tard , que je venois de m'engager pour la vie , & que la mort feule pourroit me féparer d'elle. Je promis de refter : j'avoue que cela ne me coûta gueres ; aurois-je pu me réfoudre à quitter une femme qui faisoit le bonheur de tous ceux qui l'entouroient ? Je mis pourtant à ce nouvel engagement les conditions fuivantes : que je renverferois tous les fourneaux , que je

mander fur fes prodigalités , reconnoîtront aifément ici le langage d'un domestique affidé , & qui , à raison de la confiance qu'on lui accorde , se croit autorisé à tout dire , fans aucune espece de ménagement.

Malheur aux célibataires livrés dans leur vieillesse aux caprices d'un valet qui les gourmande en les pillant ; car ceux qui ressemblent à Claude Anet font bien rares.

briferois tous les creufets , que je jetteroïs au feu toutes ces infâmes recettes , qui ne devoient leur origine qu'à la filouterie. Elle confentit que fon cabinet en fut dégarni ; mais , ayant la tête meublée de faux fyftêmes , il falloit du temps pour la distraire : je pris le parti de lui lire Tournefort & mon manufcrit.

Nous ne penfions déjà plus qu'à parcourir les campagnes pour y chercher des fimples ; nous avions fait diverfes courfes aux environs d'Annecy , & du peu que nous en avions ramaffé , elle en tiroit des baumes dont elle foulageoit les pauvres : telle étoit fon occupation , quand un banqueroutier (1) d'une petite ville de

(1) La Savoie eft affez volontiers le refuge des banqueroutiers François , qu'on devoit écarter de tous les pays. Je ne veux point parler ici des marchands malheureux , qui , toujours refferrés dans les bornes de leur état , n'ont fait faillite que parce qu'ils ont été eux-mêmes victimes de

France, vint à Annecy lui mettre en tête d'élever une manufacture de drap, & de composer les teintures. Je fus consulté sur cet objet, je ne me connoissois gueres plus en fabrique de drap & en teinture, qu'en alchimie; mais j'avois assez de notions pour m'apercevoir que, dans une semblable entreprise, il falloit des fonds considérables, & Madame de Warens n'en avoit point. Cet homme au grand projet demandoit deux mille livres pour commencer, & personne n'avoit le sou. Madame de Warens parut tellement entichée de ce nouveau dessein, qu'elle me sollicita avec tant d'ardeur, que, malgré ma répugnance, je consentis à tout ce qu'elle voulut, en un mot, je devins aussi fou qu'elle; mais tout cela ne donnoit point d'argent: pour en avoir, je confiai une

leurs correspondans: loin d'aggraver leurs maux, en les proscrivant, on doit leur fournir des ressources pour réparer les débris de leur fortune,

procuration à M. C***, bourgeois d'Annecy, qui devoit entrer dans ce commerce. Il alla à Montrou vendre un petit patrimoine que mes pere & mere, morts depuis quelques années, m'y avoient laissé. Il en revint quinze jours après avec mille livres de Savoie : je volai les porter à madame de Warens ; elle ne les accepta qu'à titre de prêt, à condition qu'elle m'en passeroit une promesse, & je consentis à tout par pure complaisance ; mais cet argent, avec le peu qu'elle avoit ramassé, fut dissipé en moins d'une année.

La tête pleine de son projet, dans la ferme croyance d'avoir conquis le Pérou, elle tenoit table ouverte, & chacun, sur le bruit répandu, qu'on alloit élever une fabrique de drap à Annecy, venoit donner son sentiment ; tous ces écumeurs de marmite, tous ces écornifleurs approuvoient cet établissement ; il devoit enrichir tout le monde ; il y eut jusques à un frere capucin qui vint offrir la maniere de dé-

graiffer les laines, & qui fut nourri chez M.^{me} de Warens pendant plus de six mois.

La mauvaise foi de l'Auteur de cette entreprise accéléra la consommation des fonds qu'on y avoit destinés. Il avoit demandé cent louis à la société pour faire venir des laines d'Italie; il avoit fait louer des maisons au bord d'une petite riviere; les ouvriers travailloient aux machines, lorsqu'il s'avisa de fabriquer des lettres qui annonçoient l'achat & les envois; on lui confia l'argent, il feignit dans la semaine de Pâques, d'aller au-devant de la voiture, & jamais on ne l'a revu: c'est ainsi que s'est évanoui ce projet de commerce, & qu'une partie de l'argent de madame de Warens s'est dissipé.

Une seconde fois dupe de sa trop grande crédulité, elle jura d'être plus sage à l'avenir, & elle abandonna absolument tout, excepté la botanique; elle vécut tranquille dans son ménage, n'ayant autour d'elle que la *Merceret* & moi.

Il y avoit déjà plusieurs années que j'étois avec elle, & j'ignorois encore la cause de ses malheurs; je me doutois bien que sa sensibilité y avoit eu beaucoup de part, mais je n'avois jamais osé lui en parler; & je serois resté dans une ignorance parfaite à cet égard, si un jour, en feuilletant ses papiers, je n'avois trouvé plusieurs lettres qui m'apprirent tout. J'ai cru devoir les inférer dans mes Mémoires; elles m'ont paru très-propres à justifier sa conduite : elles sont une preuve de ses chagrins & des motifs qui l'ont engagée à fuir sa patrie. La première est écrite d'une lieue de la Tour-du-Pey, par madame de Warens; la seconde, qui en est la réponse, est de son amie mademoiselle de F***, datée de Villeneuve; la troisième aussi de Madame de Warens, fut écrite du couvent de la Visitation d'Annecy, elle est adressée à sa même amie; je n'ai rien trouvé qui annonce qu'on lui ait répondu.

Je lus & relus ces lettres, mais ma

curiosité me coûta cher ; je sentis mon cœur s'ouvrir à la sensibilité , je pouffai des sanglots , & je versai des torrens de larmes sur les infortunes passées de madame de Warens , & sur celles auxquelles je ne présageois que trop qu'elle devoit être livrée dans l'avenir. La *Merceret* , qui avoit entendu mes sanglots , entra précipitamment dans le cabinet ; elle m'interrogea , je ne pus lui répondre ; elle courut aussi-tôt appeler sa maîtresse : j'étois tellement en proie à la douleur , que lorsqu'elle arriva , je n'eus pas la présence d'esprit de me dessaisir des lettres , je les tenois à la main , & la tête penchée sur la table , je les mouillois de mes pleurs : elle crut qu'il m'étoit survenu quelques tristes nouvelles , elle cherchoit à me consoler , & mes larmes augmentèrent ; elle voulut approfondir la cause de ce chagrin qui paroissoit si vif : s'apercevant que j'avois des lettres dans les mains , elle me les arracha , & reconnut

que je ne pleurois que sur ses malheurs : voilà de quelle maniere se découvrit un secret qu'elle avoit renfermé dans son sein, & dont probablement elle n'eut jamais fait le détail.

Depuis cet instant je m'attachai à elle bien plus étroitement ; je pris la ferme résolution de partager ses soucis domestiques, & j'ai tenu parole. Je l'ai vu dans l'aisance ; j'ai vécu avec elle dans le faste, mais je n'ai pas à me reprocher de l'avoir délaissée dans sa misere : bien plus, je m'y suis vu plongé avec elle ; ce n'est point que je l'eusse mérité, pour avoir contribué à sa ruine, c'étoit un destin inévitable : je ne cherche point à en imposer, je voudrois qu'il me fût possible d'animer ses cendres dans la nuit du tombeau, d'évoquer son ombre ; elle déclareroit avec franchise, que j'ai tout fait pour détourner l'orage qui a soufflé sur sa tête, & pour lui éviter les revers dont elle a été la victime. C'est à peu près à

cette époque qu'un jeune Genevois, J. J. Rousseau, devenu si célèbre depuis, lui fut adressé par M. le curé de Confignon. Elle le reçut avec cette bonté qui lui étoit naturelle; elle s'employa inutilement pour lui trouver une place; c'étoit un inconstant qui ne vouloit rien faire: il finissoit par venir se jeter à ses pieds, en la conjurant de le garder avec elle: je fus chargé de sa conduite, & quand il ne faisoit point de la musique avec madame de Warens, il venoit herboriser avec moi, ou dérangoit mon herbier & mes livres.

Le jeune Rousseau étoit regardé comme l'enfant de la maison; ma bonne maîtresse, qu'il appeloit sa *Maman*, lui donna des maîtres en différens genres; mais le maître de musique fut le seul qui put se féliciter des progrès de son élève, il étoit cependant nécessaire que Rousseau reçût d'autres instructions: enfin, les conseils & les secours de madame de Warens le

conduisirent à Turin , où il devoit protester contre la religion de ses peres.

Nous quittâmes Annecy peu de temps après le départ de ce jeune homme ; un des parens de ma maîtresse , qui passoit en Savoie , la détermina à faire le voyage de Paris ; de mon côté , je ne fus pas peu satisfait d'apprendre que j'allois parcourir la capitale de la France. Je ne m'arrêterai pas à détailler toutes les circonstances du voyage ; il suffit de savoir que notre curiosité ne laissoit rien échapper chemin faisant : quoique je fusse né dans un pays de montagnes , je fus très-surpris de voir ce passage pratiqué dans un rocher , connu sous le nom du *Pas de l'Echelle* ou de la *Grotte* : vainement tentée par les Romains , cette route a été rendue praticable par les soins bienfaisans de la royale maison de Savoie ; quoique ce passage soit exempt de dangers , il n'en est pas moins effrayant ; le bruit d'un torrent qui se précipite au travers du rocher , la

hauteur

hauteur des montagnes qui bordent les deux côtés du chemin , l'obscurité du lieu , tout concourt à faire naître dans l'ame des voyageurs un sentiment mêlé de surprise & d'horreur. Nous étions déjà bien éloignés de la Savoie, que la construction de ce chemin m'étonnoit encore , & je fus toute ma vie si singulièrement porté à la mélancolie , que la vue de *Lyon* me flattoit moins que le souvenir des *belles horreurs* de la grotte.

Arrivés à Paris , notre curiosité ne nous laissa le temps de prendre aucun repos ; les fatigues du voyage furent bientôt oubliées : pour me laisser le loisir de tout voir , ma maîtresse eut la complaisance de prendre un autre domestique , & de m'exempter de service pendant notre séjour à Paris. Qu'on juge de la surprise où je me trouvois chaque jour en observant cette grande ville ! Tout ce que j'avois vu jusqu'alors n'étoit rien en comparaison de ce que je voyois ; au sein

du peuple le plus gai qu'il y ait dans le monde, je perdois chaque jour une partie de ma mélancolie ; &, à l'imitation de presque tout Paris, je m'empressois de prendre ma petite part des folies du *boulevard*.

Madame de Warens, qui étoit répandue dans la meilleure société, ne trouvoit pas moins à satisfaire sa curiosité ; elle étudioit les grands pendant que j'étudiois le peuple, ensuite nous nous faisions part de nos petites réflexions : jeune & jolie, ma maîtresse étoit sans cesse obsédée par une foule de courtisans ; tantôt c'étoit un marquis qui lui faisoit tenir un poulet ; une autre fois c'étoit un riche financier qui venoit mettre sa fortune à ses pieds ; enfin, comme il est du bon ton d'être toujours amoureux dans ce pays-là, elle étoit continuellement étourdie par des propos galans : j'étois moi-même regardé comme un homme de conséquence, parce que je demeurois

chez madame de Warens; on me com-
bloit de politesses, & un domestique inté-
ressé qui auroit été à ma place, auroit pro-
fité de la hardiessé & de la générosité des
prétendans.

Sans être ce qu'on appelle une bé-
gueule, ma maîtresse favoit échaper à
la fadeur & à l'ennui de toutes les décla-
rations des soupirans : toujours vive &
enjouée, elle faisoit les charmes de la
société, & quoique vivant dans le tumulte
& les plaisirs, la paix de son ame assuroit
celle de son cœur.

Après quelques mois de séjour dans la
capitale de la France, nous regagnâmes
les montagnes de la Savoie; les intérêts
de ma maîtresse la déterminèrent à se
fixer à Chambery : un petit voyage qu'elle
fit à Turin, lui assura de nouveau la pension
dont l'honoroit le Souverain. Rousseau,
que nous avions perdu de vue pendant
nos voyages, se présenta de nouveau chez
Madame de Warens, qui le reçut avec

tendresse. Comme ce n'étoit plus un enfant , elle n'oublia rien pour lui faire prendre un état ; mais l'inconstance du jeune homme s'opposa toujours aux vues de sa bienfaitrice : il logeoit à la maison , & la lecture & la musique étoient ses seules occupations.

Tant de soins furent , hélas ! infructueux ; tous les bienfaits de ma maîtresse furent dans la suite des sujets de larmes pour elle : son protégé ne répondit à sa tendresse que par le trait le plus noir. Une fausse jalousie fut sans doute le motif du départ de Rousseau ; mais croyoit-il n'avoir d'autre ressource que la fuite? En faisant part de ses inquiétudes à celle qui lui servoit de mere , il auroit bientôt reconnu son erreur. Cet événement me fait tous les jours faire de nouvelles réflexions sur les affections de notre cœur : quoique dans un âge avancé , ce souvenir m'arrache des pleurs ; & mon ame , à l'abri des passions , gémit encore sur les foibleesses des mortels.

La pitié fut d'abord le seul motif qui porta Madame de Warens à prendre soin du jeune Rousseau : elle l'adopta pour son fils , parce qu'il avoit abandonné sa patrie & sa religion. Les talens agréables qu'il possédoit , les peines que sembloit lui promettre la singularité de son caractère , son intéressante jeunesse , tout concouroit chaque jour à faire naître dans le cœur de Madame de Warens un sentiment plus tendre que celui de la pitié. Les délices de l'amitié nous cachent souvent les pièges de l'amour ; & notre foiblesse est telle que , lorsque nous nous apercevons de notre erreur , nous la chérissions encore.

Les sentimens que ma maîtresse avoit pour son protégé n'échapperent pas à ma vue : une circonstance que je n'oublierai jamais , me dévoila leur mutuelle tendresse. C'étoit la veille de la fête de Madame de Warens : nous nous étions rendus à la campagne , où Rousseau lui donna

une fête champêtre pour son bouquet. Quelques villageois y avoient été invités avec leurs compagnes : on leur servit un petit repas ; & l'on dansa jusqu'à la fin du jour. Pendant ce temps de divertissement, ma maîtresse étoit assise sous un berceau de fleurs, où étoit un banc de gazon : Rousseau étoit à son côté. Je fus surpris, en les abordant, de trouver leurs yeux mouillés de larmes leur ingénuité n'attendit pas mes interrogations pour me faire part de leur tendresse Je lus dès-lors dans le cœur de l'un & de l'autre ; & si je n'en fus pas alarmé ; c'est que je ne prévoyois pas que cette passion devoit dans peu faire naître dans l'ame du jeune homme l'ingratitude & la jalousie. Ils se chérissoient tous deux : nos jours couloient dans le plus parfait bonheur. Enfin l'arrivée d'un homme à projet frappa l'imagination de Rousseau ; & sa cervelle romanesque ne vit plus, dans sa bienfaitrice, qu'une personne

digne de mépris. Méritoit-elle un pareil traitement? c'est ce qu'il s'agit d'examiner.

Comme Madame de Warens avoit fait élever une fabrique à Chambery, elle ouvroit sa porte à tous ceux qui sembloient pouvoir lui être utiles dans ses opérations. Le hafard attira chez elle un aventurier venant de la Suisse, qui se donnoit beaucoup de talens, qui cependant, comme on l'a su quelque temps après, n'étoit qu'un garçon perruquier. Ne se méfiant de personne, elle combla son nouvel hôte de bienfaits. Rousseau, toujours chéri, se crut supplanté : il nous quitta sans dire mot ; & une des amies de ma maîtresse nous apprit ensuite qu'il avoit passé à Lyon, & qu'il lui avoit tenu les propos les plus outrageans sur le compte de M.^{me} de Warens. Un tel procédé est sans doute un effet de la folie plutôt que de l'amour. Eût-on même trouvé une femme sensible, est-on en droit de la croire débauchée ?

Je ne fus pas moins étonné que ma

maîtresse d'une pareille conduite. Quand nous nous rappellions les sentimens vertueux que nous avons cru trouver dans Rousseau , nous répandions des larmes ameres sur son ingratitude : cet événement nous sembloit un songe , & nous nous plaissions à en bannir la réalité. Rousseau nous paroissoit quelquefois intéressant & vertueux : il nous sembloit encore l'entendre aux genoux de sa maman , lui chanter quelque morceau de sa composition. Il y en avoit un qui se présentoit particulièrement à notre mémoire : sa voix paroissoit toujours nous dire :

« Quand on fait aimer & plaire ,
» A-t-on besoin d'autre bien ? . . . »

Ah ! cruel jeune homme , si ton cœur avoit connu les sentimens que tu exprimois avec tant de feu , aurois-tu quitté tes bienfaiteurs , pour courir après des biens imaginaires ?

J'avois servi de père au jeune Rousseau ,

& je ne fus pas moins en butte à ses calomnies : ses discours changeoient de motif aux bontés que Madame de Warens avoit pour moi ; & je n'étois , selon lui , qu'un vil instrument de débauche. Le souvenir d'un tel procédé m'arrache toujours des larmes : sur le bord de la tombe , quoiqu'accablé d'infirmités , il est encore le plus grand de mes maux. O ma chere maîtresse ! plus heureuse que moi , maintenant vous avez tout oublié ; vous êtes dans le séjour des morts.

Je l'ai déjà dit , cet événement me fait faire de singulieres réflexions sur le cœur des mortels : j'ai de la peine à concevoir comment l'amour peut conduire aux sentimens les plus vicieux : car , enfin , quel est-il cet amour qui exerce un si grand empire dans l'univers ? Je pense que c'est un sentiment irrésistible qui nous fait rechercher un objet , parce que nous croyons y trouver le bonheur. Cela étant , celui qui aime doit toujours chercher à

plaire ; & je ne peux m'imaginer qu'un amant soit jamais porté à faire le malheur de l'objet de ses vœux. Cependant cela arrive plus d'une fois ; & le temple de l'amour est souvent souillé par les crimes les plus atroces. Nous voyons beaucoup de personnes qui adorent , disent-ils, une femme : leur espoir est-il trompé , ne les paye-t-on pas de retour , la haine prend alors la place de l'amour ; l'objet jadis adoré n'est plus qu'un monstre , qu'on poursuit avec injustice ; & qu'on calomnie pour le déshonorer. Les bienfaits prodigués à Rousseau devoient l'empêcher de tomber dans la classe de ces hommes barbares : sa maman devoit toujours lui être chère.

Un domestique est plus à portée de juger ses maîtres , que ne peut le faire une autre personne ; & si j'étois affecté des propos de Rousseau , c'est que je connoissois parfaitement le caractère de ma maîtresse. Pendant tout le temps que j'ai

resté à son service, je n'ai point eu à rougir de ma condition : les regrets dont je fus accablé en la perdant, prouvent combien Madame de Warens me fut chère. Ma maîtresse ne douta pas, pendant sa vie, de l'attachement que j'avois pour elle; elle me regardoit plus comme un ami que comme un domestique : aussi osa-t-on plus d'une fois la calomnier sur ce point, & n'attribuer qu'à la débauche & au libertinage la conduite qu'elle tenoit à mon égard. Rousseau lui-même étoit presque jaloux de moi; mais les égards que j'avois pour lui devoient suffire pour l'éclairer sur les sentimens de notre bienfaitrice, & sur les miens.

Je suis loin de vouloir persuader que le cœur de ma maîtresse fût toujours inaccessible aux passions : hélas ! elle en fut plus d'une fois la victime : le souvenir d'un amant qui lui fut enlevé occupa long-temps sa pensée ; & j'ai vu souvent couler les larmes d'un amour malheureux.

Mais Madame de Warens ne fut jamais ce qu'on appelle une femme galante ; elle n'eut d'autre défaut que celui de donner dans des projets extravagans & de fausses spéculations : les erreurs de ce genre l'ont rendue bien malheureuse sur ses vieux jours , comme on le verra dans le cours de ces Mémoires.

En faisant le journal de ma vie , je parle plus souvent de M.^{me} de Warens que de moi ; & cela n'est pas étonnant , puisque je ne vécus que pour elle : cependant je reviens à mes petites aventures. Nous étions , comme je l'ai dit plus haut , fixés à Chambéry , qui est la capitale de la Savoie : ce séjour étoit plus de mon goût que celui que nous avions fait à Annecy. Ma maîtresse avoit toujours chez elle une société nombreuse & bien composée ; chaque jour amenoit à la maison une foule d'amateurs de musique : Rousseau présidoit à ces petits concerts (quoique j'aie détaillé les circonstances du départ de

Rousseau, ce n'est pas dans ce temps qu'il quitta Madame de Warens : on en trouvera l'époque dans la suite de ces Mémoires). Ces innocentes fêtes se terminoient par un repas où la frugalité ne régnoit pas moins que la joie.

Le nombre des visites que recevoit ma maîtresse, la gaieté qui régnoit toujours dans la maison, la jeunesse & la beauté de Madame de Warens furent bientôt un sujet de calomnie pour cette espece d'hommes qui se plaît à voir tout en mal : quelques-uns répandoient dans le public que ma maîtresse donnoit à jouer chez elle, & qu'à l'aide des jeux de hasard, on y dépouilloit tous ceux qui avoient la *bonhomie* de s'y présenter. Cette absurde calomnie n'avoit aucun fondement, & nous n'y avons jamais donné lieu : car on ne jouoit presque jamais à la maison ; ou, s'il s'y faisoit une partie, ce n'étoit que lorsque Rousseau trouvoit une personne qui connût le jeu des échecs. La langue

des méchans ne s'exerçoit pas moins sur la vertu de Madame de Warens : ceux qui ne la connoissoient pas, la regardoient comme une aventuriere qui ne soutenoit son faste qu'à l'aide de ses graces. On lui donnoit pour amant un jeune Seigneur qui fréquentoit quelquefois la maison, & qui, disoit-on, y dépensoit toute sa fortune. C'est ainsi que quelques personnes se permettoient de juger une femme estimable. Ceux qui étoient admis à sa société étoient sans doute éloignés de porter le même jugement : les charmes de ma maîtresse pouvoient bien réveiller la tendresse de quelques-uns ; mais ses mœurs les rendoient respectueux.

La beauté de Madame de Warens étoit non-seulement une arme pour les calomniateurs ; elle étoit encore dans d'autres circonstances un sujet d'affliction pour elle. Forcée d'éconduire ceux qui se donnoient pour amans, ou qui l'étoient réellement, leurs maux devenoient presque

les siens ; & loin de leur résister avec une barbarie outrageante , elle répandoit des pleurs sur les peines qu'elle leur causoit : ses discours tendoient toujours à rétablir le calme dans le cœur de ceux qui lui présentoiient leurs hommages : sans se faire un triomphe de ses conquêtes , elle mettoit toute sa gloire à faire rentrer la paix dans leur ame ; & la raison la débarraffoit bientôt de l'importunité des soupirans. Irrités par la résistance & les obstacles , il s'en est trouvé qui pensoient ne devoir attribuer leur peu de succès qu'à la félicité d'un rival : ils me faisoient l'honneur de me regarder comme amant , plutôt que comme homme de confiance. Ma mélancolie prêtoit assez à établir ce soupçon : je n'étois si sérieux , disoit-on , que par la jalousie que me causoit la société que recevoit Madame de Warens. Un malheureux événement parut venir à l'appui de cette idée : ce fut lors de mon empoisonnement ; mais voici comme cela s'est passé.

Comme en toutes choses il faut être sincere , je dois avouer que si en 1732 , au commencement de juin , ma conduite parut annoncer que j'étois réduit au désespoir , je ne le dois qu'au hafard , je m'empoisonnai sans mauvais dessein : j'étois trop attaché à M.^{me} de Warens pour l'alarmer par une aussi odieuse entreprise ; je n'avalai le laudanum que dans la ferme croyance que je buvois de la liqueur (1) ; j'étois extrêmement fatigué , j'avois gravi dans la matinée la montagne de Nivolet : percé de sueur , j'entre dans ma chambre sans lumiere , je cherche à me rafraîchir , une fiole me tombe sous la main , j'avale ce qu'elle contient , & je me jette sur mon lit ; un instant après je sentis des frissonnemens horribles & une colique affreuse : je serois sans doute mort , sans les secours de madame de Warens qui vint par hafard

(1) Comparez ce récit à celui des Confessions ,
Livre V.

dans la chambre. M. Grossi le médecin fut appelé, il me croyoit ivre, il ne voulut rien ordonner ; mais ayant par hasard aperçu une fiole à moitié vide , il examina le restant de la liqueur , & conjectura que mon assoupissement devenoit sérieux ; alors il me fit avaler beaucoup de lait, & on me rendit la santé.

Quelques mois après je fis une course de quinze jours aux glaciers de Savoie , où j'allai principalement pour recueillir du genepi ; à mon retour , je trouvai madame de Warens entichée d'une nouvelle entreprise : ses associés étoient prêts à dresser des fourneaux pour faire fondre la gueuse ; ils avoient conçu le projet de faire divers ustensiles de ménage, comme marmites, fourneaux, tourtieres & autres ; c'étoit au faubourg du Reclus, dans une maison appartenante au seigneur d'Alinge, qu'on préparoit ce grand œuvre.

Cette fabrique , dans son principe ,

parut devoir se soutenir à Chambéry, les fonds étoient considérables, on y travailloit jour & nuit, on débitoit à très-bon compte les marchandises qui couvoient le double ailleurs, ce qui faisoit qu'on vendoit beaucoup; mais une foule de gens qu'elle avoit à son service, qu'elle nourrissoit & payoit bien, & qui malgré cela étoient plus attachés à leurs intérêts qu'aux siens, joint au bon marché qu'on faisoit aux acheteurs, eurent bientôt englouti tous les fonds, ce qui l'obligea à faire une espece de banqueroute. Il y avoit pourtant 6000 liv. d'appointemens à distribuer entre tous les régisseurs de cette fabrique. Goufs, fondeur de cloches de profession, étoit l'homme entendu; il étoit secondé par la Roche, Faconet & Curtille; ce dernier avoit exercé un emploi assez vil durant les guerres des Espagnols; il étoit homme d'esprit, aussi adroit que rusé, se présentoit bien en compagnie. Madame de Warens les avoit

admis tous quatre à sa table : un seul qui étoit le secrétaire de cette société, & qu'on nommoit Mar.... n'y mangeroit pas, elle l'appeloit par dérision son finge. Quand on vint à examiner les comptes, quand il fallut réaliser les pertes & les profits, il ne fut pas difficile de reconnoître que cette société n'avoit été que léonine; on présenta d'abord une liste de mauvais débiteurs, qu'on fit accepter à madame de Warens; ils étoient de si mauvaise foi, que la plupart avancerent & soutinrent qu'ils n'avoient jamais reçu de marchandises, & cela sur les derniers jours de sa vie, dans un temps où elle avoit un besoin urgent de ses fonds pour se nourrir. J'ai été souvent le porteur de quelques-unes de ces listes, & les débiteurs, au lieu de payer, moralisoient beaucoup, & blâmoient la moins blâmable de toutes les femmes, en me soutenant impudemment que sa misere étoit son propre ouvrage, quand elle n'étoit

que celui de la mauvaise foi, & de l'odieuse conduite de la plupart de ceux qui avoient fait des affaires avec elle.

Cette malheureuse entreprise ne fut pas encore la dernière ; l'extrême pauvreté, la disette absolue, devoient seules la corriger. Ayant quitté le faubourg du Reclus, où les gens de distinction venoient lui rendre visite, elle se détermina à aller demeurer aux Charmettes dans une petite maison assez commode, située sur le penchant d'un coteau, dont le sommet étoit planté de vignes ; à quelques pas il y avoit un jardin assez spacieux, un verger charmant, & au fond des bosquets délicieux. J. J. Rousseau vint aussi habiter cette maison champêtre ; le chemin qui y conduisoit étoit un peu montueux ; mais il étoit ombragé de noyers qui le rendoit fort agréable en été.

Après un séjour d'un an dans ce lieu agréable, il fallut le quitter & venir à Nezin habiter une maison qui apparte-

noit à M. Flandin : J. J. Roufféau y eut sa chambre, & c'est là qu'il commença son *Héloïse*. Madame de Warens, qui n'avoit que très-peu d'argent, y travailloit avec lui; & je fus qu'ils avoient souvent de petites disputes sur cet objet.

C'est peu après cette époque que je fis sur la montagne de *Margeria*, à huit lieues de Chambery, une course dont les suites sont assez curieuses. Quelque folle que paroisse cette journée, elle a été une des belles & des plus intéressantes de ma vie. Arrivé sur ce mont, après avoir fait fouiller en différens endroits, dans un lieu élevé, planté de chênes & parfemé de rochers, nous découvrîmes une mesure, qui annonçoit, par sa distribution & sa forme ronde, une tour antique : nous y trouvâmes, en creusant, une pierre de marbre rouge, plate & quarrée, de la longueur d'un pied, épaisse de trois pouces, écornée d'un côté, & portant cette inscription, *Diis*, avec ces lettres,

Α Δ Π. Comme nous avions beaucoup creusé, j'aperçus, en faisant de nouveau frapper la terre, qu'elle rendoit un bruit sourd : nous fîmes encore creuser, & nous parvînmes à découvrir une autre grande pierre, que l'on enleva. Nous reconnûmes aux ossemens, que c'étoit un tombeau taillé dans le roc : il y avoit une urne de terre blanche, avec une médaille en cuivre. A notre étonnement succéda la curiosité. Après avoir bien examiné, nous les fîmes emporter. Je me rappelle qu'arrivés à la maison, J. J. Rousseau & Madame de Warens passèrent la moitié de la nuit à discuter sur cet objet. On lisoit sur l'urne, *Sol stat* : les lettres qui formoient ces mots étoient en bosse : autour de la médaille on lisoit, *Virtutibus æternis*, & l'on y voyoit, d'un seul côté une effigie de femme. Sur la grande pierre qui couvroit le tombeau, on voyoit une colombe traversée d'un poignard, avec ces mots, *Laert. . . .* on ne pouvoit

déchiffrer le reste. Comme cette pierre étoit pesante & profondément enterrée, nous la laissâmes dans l'endroit.

Cette découverte s'étant ébruitée, on fit les contes les plus absurdes à son sujet. Les uns vouloient que cette mafure eût été un ancien temple romain dédié aux Faunes; les autres que ce fût le tombeau de *Laerte*, qu'ils disoient avoir été relégué dans cette tour, & enterré dans le tombeau: d'autres enfin, que c'étoit le tombeau d'un *Druide*. A ces extravagances le peuple ajoutoit les siennes: il disoit que c'étoit une maison où les foreiers s'assembloient anciennement pour sacrifier au démon; qu'on y trouveroit de l'argent, si l'on fouilloit. Il se débita même, dans la ville, aux environs & principalement à Nezin, où nous habitons, que nous avions fait une capture, & que j'étois *Franc-maçon*. C'est ainsi que le peuple imbécille me supposa agrégé dans une société d'hommes distingués par leurs

sentimens d'égalité & de bienfaisance , pour faire de moi un forcier. Madame de Warens rioit de tous ces propos.

La nouvelle faisoit tous les jours plus de sensation : on couroit en foule pour voir les ruines antiques que renfermoit ce tombeau. Le peuple & les antiquaires assiégeoient la maison : le premier pour voir comme étoit fait un *Franc-maçon*, les autres pour examiner l'urne , la petite pierre quarrée & la médaille ; & ce qu'il y a de singulier , c'est qu'ils ne virent gueres plus les uns que les autres : car , de tous les savans qui examinerent, il ne s'en trouva aucun qui fût connoître le prix de ces choses.

C'est quelques semaines après cette découverte , que J. J. Rousseau quitta Madame de Warens , pour prendre la route de Paris. (J'ai parlé plus haut de son procédé à notre égard). Depuis ce temps , nous n'avons reçu aucune de ses nouvelles.

Quoique Rousseau eût emporté mon

herbier, je ne cessai pas d'herboriser, & je me livrai plus que jamais & avec plus d'ardeur à l'étude de la botanique, dès que je me fus mis en tête de faire le médecin. Je n'aurois point mal réussi dans cette profession, car ayant déjà vu & traité quelques malades par charité, je les avois toujours guéris.

Je n'aurois pas manqué d'avoir contre moi toute la pharmacie, parce que je ne faisois prendre que des infusions de simples : M. Grossi lui-même m'appeloit par dérision le *médecin Anet* : il avoit raison, n'employant que les remèdes que je connoissois, je ne pouvois être aussi meurtrier que lui ; je méritois donc bien qu'il me témoignât de l'humeur.

Bien loin de me dégoûter pour cela, je me mis en costume, j'endossai l'habit noir, je pris la perruque & la canne, je portai le chapeau sous le bras : c'est ainsi que je pris mon doctorat (1). Dans cet

(1) Le médecin de Moliere fit encore moins

accoutrement impofant , je traversois avec gravité les rues ; les femmes , les enfans , les vieillards difoient en me voyant paffer : *Il eft médecin ; il connoît toutes les herbes :* les demoifelles du pays , qui aiment affez à fe marier , me faluoient déjà ; mais ma tête n'étoit pas faite pour le mariage , je rendois froidement le falut.

Comme j'étois le feul à Chambery qui eut une légère connoiffance des plantes , ce qui paroîtra fort étonnant dans un pays qui en produit une auffi grande quantité , je réfolus , pour le bien de l'humanité , de former un jardin de botanique , où j'aurois donné des leçons à la jeunefle ; c'étoit dans le jardin du château royal que j'avois imaginé de raflembler les plantes que je connoiffois. J'avois déjà conçu ce projet depuis long-temps , il ne falloit que l'agrément du Souverain :

de cérémonie. Sans doute Anet avoit lu le *Médecin malgré lui*.

amateur comme il l'étoit des sciences & des arts, j'étois presque sûr de l'obtenir par l'entremise des gens que Madame de Warens auroit pu intéresser; mais une de ces personnes qui font métier de noircir & de décrier les actions les plus innocentes, qui ne font absolument le mal que pour le plaisir de le faire (& il n'en manquoit pas à Chambery), me peignit aux yeux du Monarque comme un charlatan qui ne cherchoit qu'à s'ouvrir une voie pour escroquer une pension & pour faire perdre le temps à la jeunesse: voilà comme mon projet s'évanouit, il ne fut pour moi qu'un beau rêve.

Il y avoit déjà plus de dix-huit mois d'écoulés depuis ma course à la montagne *Margeria*, lorsque le lord Bolimb. écrivit de Londres à madame de Warens, pour la prier de lui envoyer les antiquités que j'y avois trouvées; elle le fit, & nous apprîmes quelque temps après qu'elles avoient été renfermées dans un musée,

& regardées comme dignes d'obtenir une place dans l'histoire. Milord Bolimb... fit compter cinq mille livres de Savoie à madame de Warens. Tel est le prix que ce savant Anglois mit à ces antiquités.

Madame de Warens ne put jouir long-temps de cette somme, tant le destin lui a toujours paru contraire; il étoit écrit que tous ceux qui l'environneroient devoient la tourmenter. Est-il rien de plus étonnant que la terrible catastrophe qui lui en fit consumer la moitié? C'est pour la Merceret, qu'un intrigant, qui venoit souvent faire visite à Madame de Warens, avoit dérangée, qu'il fallut en faire le sacrifice. Ce scélérat, qui ne recommandoit rien tant aux filles que la chasteté, & qui ne parloit que de vertu, étoit parvenu à la séduire; elle étoit prête d'accoucher, que Madame de Warens ne l'avoit pas seulement soupçonnée; mais la voyant pourtant moins gaie qu'à l'ordinaire,

elle lui en demanda la cause. La Merceret, en versant un torrent de larmes, lui confessa sa foiblesse, n'osant avouer l'auteur de sa faute; cependant comme il falloit en trouver un, ce fut moi qu'elle choisit par prédilection: j'eus beau me défendre, faire des sermens, prendre le ciel à témoin de mon innocence; elle jura elle-même, en sa qualité de vierge, que j'étois le pere de l'enfant, & on la crut; telle est la loi du pays, me disoit-on: le jour de l'accouchement étant arrivé, elle mit au monde un individu que je ne voulus pas voir; il fallut payer pour lui donner un destin, ce fut Madame de Warens qui me libéra: ce qui me consola, c'est que dans la quinzaine je fus justifié aux yeux de Madame de Warens, par l'aveu que fit la Merceret avant que de mourir. Elle m'appela auprès de son lit, avoua qu'elle avoit été parjure, qu'elle m'avoit chargé d'un fardeau dont je n'étois pas l'auteur, mais qu'elle m'en

demandoit pardon. Elle paroissoit si désespérée de son crime, que je crus devoir lui pardonner. Ce fut alors qu'elle épancha dans mon sein le secret que jusques alors elle avoit caché, en me nommant le malheureux qui l'avoit séduite. C'est ainsi que Madame de Warens & moi fûmes victimes des déréglemens d'un homme à qui jusqu'alors on avoit donné toute confiance.

Telle fut l'issue de cette funeste aventure, qui auroit pu empoisonner mes derniers jours, car j'ai déjà quelques années, étant venu au monde peu de temps après Madame de Warens. Cette femme vertueuse autant qu'infortunée, est bientôt sur la fin de sa carrière; je vois à regret que la vieillesse vient l'assiéger, elle conserve pourtant toujours sa gaité, sa fraîcheur & son embonpoint; mais, hélas! chaque jour la conduit au tombeau. Je verse des larmes sur son sort, il est digne de pitié; ses prétendus amis la quittent

peu à peu ; ses parens , depuis sa fuite , & particulièrement depuis son abjuration , l'ont abandonnée , & ils veulent l'ignorer.

O amitié ! sentiment délicieux ! tu as fui la terre. Si les hommes affectent d'en prendre le masque , c'est par des motifs d'intérêts. Madame de Warens , dans la prospérité , croyoit avoir des amis ; son aduersité a été la pierre de touche où elle les a éprouvés.

Elle se trouve dans une situation à bien anatomiser ses amis ou ceux qui se disoient tels ; elle a vu que de tous ceux qu'elle avoit acquis pendant sa jeunesse , il ne s'en est jamais trouvé qu'un à l'épreuve de l'aduersité : à l'heure qu'il est , elle a quitté le monde ; il semble que lui restant peu à vivre , il ne vaut pas la peine qu'elle se donne des mouvemens pour en avoir de pareils , puisqu'il y a lieu de désespérer d'en jamais trouver de véritables. Elle sent trop que les amis se font voir dans

la bonne fortune , mais qu'on ne connoît les vrais que dans la mauvaife (1).

Si Madame de Warens a trouvé des fecours , ce n'est pas chez les gens qui lui avoient témoigné de l'amitié ; encore moins chez les grands , ordinairement durs. *Montaigne* avoit raison quand il difoit , *qu'ils donnent affez quand ils n'ôtent rien* ; & il faut en convenir , ceux qui ont le pouvoir de nuire , font toujours affez bien , quand ils ne font point de mal.

Est-il rien de plus inouï que la conduite que tint envers Madame de Warens , un homme d'un rang diftingué ? Il l'avoit fréquentée dans le temps qu'elle étoit favorifée de la fortune ; c'est dans ce temps qu'il s'étoit affocié avec elle pour

(1) *Diffugiunt cum face
Siccatis cadis amici.*

HORATIUS.

Jamais fentence ne fut mieux vérifiée.

cette

cette fabrique ; il mangeoit presque tous les jours à sa table : comme il lui avoit prêté soixante louis , il a eu la cruauté de faire des procédures contre sa débitrice , & d'obtenir la saisie d'une partie de sa pension. Ce fut lui qui ouvrit cette voie aux créanciers ; & dès cette époque , cette infortunée manqua même du nécessaire : elle a vécu sur ses derniers jours de ce que les mains charitables lui distribuoient ; c'est moi qui étois chargé de me rendre auprès des bonnes gens qui songeoient à ses besoins ; à ces dons je joignois ce que je me procurois par le travail.

Pendant les derniers temps de sa déplorable vie , elle a vécu oubliée dans la maison de M. Flandin , qui , touché de sa triste situation & de la mienne , n'exigeoit aucun loyer. Comme dans sa jeunesse elle avoit reçu une très-bonne éducation , & qu'elle savoit la musique , l'arithmétique , qu'elle possédoit le dessin ,



la broderie, elle s'occupoit à élever de jeunes filles; elle brodoit des mouffelines, faisoit la tapifferie, & ne s'est jamais plaint de sa malheureuse destinée: *Tout est décidé dans la nature*, disoit-elle; & pour comble d'héroïsme, quoique durant sa vie elle eût toujours été fort peu occupée de sa parure, elle avoit des nippes superbes: elle voulut s'en dépouiller avant que de mourir, & en orner les autels du Dieu dont elle avoit embrassé la religion. Elle les avoit brodés pour en faire des ornemens; c'est ainsi qu'avant de fermer l'œil à la lumière elle a tout quitté, pour ne s'occuper que de l'éternité.

Sans donner dans le bigotisme elle avoit une ferme croyance; dès sa conversion elle n'a jamais témoigné le moindre remords; elle a toujours été fidelle observatrice de la religion qu'elle avoit embrassée à Annecy, où elle s'est distinguée en faisant tout le bien possible: elle aimoit les pauvres, elle les consoloit dans

leur affliction , elle les servoit lorsqu'ils étoient malades , & se feroit privée du nécessaire pour les soulager. Elle se montra de tout temps ennemie de la calomnie , comme de la médifance.

On n'a jamais vu dans la chambre qu'elle habitoit de ces meubles de luxe ; on n'y voyoit qu'un lit , une table & quelques chaises ; on y lisoit beaucoup d'inscriptions , on voyoit sur le devant de sa cheminée : *Fais du bien à ton prochain ; garde-toi , qui que tu sois , de faire à autrui le mal que tu ne voudrois pas souffrir qu'on te fit.* Elle s'occupoit chaque jour à faire des lectures. Elle avoit *Montagne , la Bruyere , les Maximes de la Rochefoucault , Bourdaloue , Massillon , les lettres de Madame de Sévigné , les œuvres de Madame Deshoulières , & un nouveau Testament en françois* , dont il falloit toutes les nuits , avant qu'elle se couchât , que je lui lusse un chapitre. Voici la sublime priere qu'elle faisoit une

fois par jour : elle avoit été composée par J. J. Rousseau, & écrite de sa main sur un parchemin.

« Souveraine puissance de l'univers ,
» être des êtres , sois-moi propice , jette
» sur moi un œil de commiseration ; vois
» mon cœur : il est sans crime. Je mets
» toute ma confiance en ta bonté infinie ,
» tous mes soins à m'occuper de ton im-
» mensité , de ta grandeur & de ton éter-
» nité. J'attends sans crainte l'arrêt qui
» me séparera des humains : prononce ,
» termine ma vie , & je suis prête à pa-
» roître aux marches de ton trône , pour
» recevoir la destinée que tu m'as pro-
» mise en me donnant la vie , & que je
» veux mériter en faisant le bien ».

Madame de Warens mourut presque subitement en 1759 , âgée de soixante ans. On peut juger de mon désespoir par l'amitié que j'avois pour elle. Dès que j'eus reçu son dernier soupir , je ne la quittai pas : tout étoit préparé pour ses

obseques, que j'étois encore auprès d'elle. Les cloches annonçoient par leur son funebre qu'il falloit qu'elle quittât la maison : en effet on l'en sortit ; je l'accompagnai en mouillant de mes larmes le lieu qu'on lui faisoit traverser pour arriver au cimetièrre de St. Pierre de Lemens, où sa tombe fut creusée au pied d'un immense tilleul , qui étoit proche d'une grande porte ouverte sur le chemin public. Quand elle fut inhumée , quand son cercueil fut caché à mes yeux , Dieu puissant ! tu vis mon cœur ; toi seul peux savoir si cette séparation me coûta cher. O momens cruels ! vous serez toujours présens à ma mémoire. Tout le convoi étoit déjà bien éloigné, que je sanglotois encore sur sa tombe , & que je ne pouvois m'arracher d'auprès de ma chere maîtresse : je l'appellois toujours de ce doux nom ; mais , hélas ! elle ne pouvoit me répondre , elle étoit insensible. La nuit commençoit à couvrir l'univers de son voile funebre :

elle m'invitoit à me retirer ; je m'acheminai à cet effet , mais je revins bientôt : il me sembloit entendre une voix plaintive sortir du sein de la tombe , qui me crioit : Anet, cher Anet ! eh quoi ! tu m'abandonnes, tu me délaisse : c'en est donc fait , je ne te reverrai plus. . . . C'est alors que, revenant, je me précipitai de nouveau sur la tombe, & je m'écriai, en l'arrosant de mes larmes : Ma chere maîtresse, non je ne peux vous quitter ; cette séparation m'est trop cruelle. Hélas ! je m'abusois, elle ne m'entendoit plus. Mort fatale, disois-je, mort cruelle, que n'as-tu du même coup tranché le fil de mes jours ? Je serois descendu avec elle dans le même tombeau : compagnon fidele de ses malheurs, j'aurois au moins joui, le même jour, de la félicité qui attend tous les hommes infortunés dans le séjour éternel.

Il étoit déjà bien avant dans la nuit ; le ciel étoit parfemé d'étoiles ; la lune

seule, élevant son disque sur l'horizon, éclairoit cette tombe fatale : tout étoit calme ; mon cœur seul étoit troublé & en proie au désespoir : je me fis enfin une raison, je m'acheminai vers le logis. Arrivé dans l'endroit où j'avois coutume de converser avec elle, je versai encore bien des larmes : je me jetai sur ce lit où elle avoit expiré, & je souhaitois d'y rendre l'ame : là je me rappelai tous les bienfaits dont elle m'avoit comblé, la candeur, la sincérité de son cœur, enfin tous les malheurs auxquels elle avoit été en proie ; & ce cruel souvenir rendoit mes peines bien plus profondes. Je me disois : N'a-t-elle donc existé que pour sentir le poids de l'infortune, tandis que le vice triomphe & vit au sein de l'opulence & de la grandeur ? Dans mon désespoir, j'aurois accusé l'Eternel d'injustice.

A peine le jour commençoit à paroître, que je me mis à feuilleter ses papiers : j'y trouvai le double d'une lettre qu'elle avoit

écrite à J. J. Rousseau , lors de son départ. Je la lus : elle lui faisoit des reproches de son ingratitude , & lui disoit ensuite de se garder de mettre au jour l'Héloïse de la façon dont ils étoient convenus dans un temps ; que s'il avoit absolument envie de la rendre publique , il ne devoit le faire qu'en mettant des noms supposés , afin de ne compromettre l'honneur & la sensibilité de personne.

Parmi tous les papiers qu'elle avoit rassemblés & conservés durant sa vie dans une cassette fermée à clef , je trouvai quantité de recettes , comme *eaux pour les yeux , baume spécifique , maniere de faire des médecines avec les simples* , & qu'elle avoit mises en pratique durant sa vie , pour soulager les pauvres : je les ai longtemps conservées ; mais , persuadé que je ne pouvois enfouir ce trésor , sans faire un tort évident à la société , je les ai remises à une Dame de noblesse de la ville de Chambéry , fort charitable , qui incon-

tinent les mit en pratique, & distribua les remedes *gratis* aux néceffiteux. Tel est l'héritage que m'a transmis Madame de Warens, & que je crus devoir faire passer dans les mains du riche.

J'avois trouvé, parmi ces papiers, diverses réflexions écrites de la main de Madame de Warens : je voulois les faire imprimer ; mais la néceffité, la triste situation, le déplorable état où je me trouvois pour lors, puisque j'avois à peine ma subsiftance, ne me le permirent pas, malgré le defir indicible que j'avois de consacrer à jamais, par quelque monument public, la mémoire de la plus vertueuse des femmes.

Je repris mon premier train de vie ; j'herborifois de côté & d'autre, pour vendre quelques poignées d'herbes aux apothicaires du pays, qui s'avisent de me badiner, & sur-tout de faire les médecins : défaut assez commun dans toutes les pharmacies des petites villes, & qui

est très-dangereux ; défaut que la police devoit corriger , pour la conservation des citoyens. Je le dis à regret , mais je crois fort que Madame de Warens ne doit sa mort précipitée qu'à la médecine qu'un apothicaire lui avoit conseillée & fait prendre deux jours avant sa mort , & qu'il avoit qualifiée de médecine de précaution.

Je ne pouvois plus revoir sans verser des larmes les endroits que j'avois parcourus délicieusement avec Madame de Warens & J. J. Rousseau ; & comme ces courses , quoiqu' dirigées d'un autre côté , me causoient toujours des chagrins , je me déterminai à les abandonner entièrement : d'ailleurs , je ne pouvois plus gueres marcher , étant extraordinairement usé par les travaux , & fort appesanti par la vieillesse.

J'avois habité jusqu'alors la maison où j'avois vu expirer ma bienfaitrice : comme M. Flandin venoit de la vendre , je fus

obligé d'en sortir. Je vins demeurer en ville, dans un grenier qu'une bonne femme, touchée de mon sort, m'ouvrit par charité: j'y couchois sur de la paille: elle avoit soin de partager sa soupe avec moi. C'est ainsi que j'ai vécu pendant trois mois, traînant ma misérable existence, plié dans un chétif habit noir, qui annonçoit assez mon infortune & le deuil de mon ame. Un jour que je revenois de la promenade, je trouvai ma bonne expirante, & ce fut moi qui lui fermai les paupieres. Cette mort me fut doublement sensible: car, outre qu'elle m'enlevoit ma bonne, elle me rappeloit l'instant fatal où je perdis pour jamais Madame de Warens: tout, dans ce réduit, jusques à l'indigence & le bon cœur de cette bonne, me retraçoit ce triste tableau.

Il fallut sortir de ce grenier: j'étois errant, ne sachant où coucher: le destin, lassé de me poursuivre, m'ouvrit une nouvelle carrière; je vins me loger chez de

vieilles demoiselles, qui me reçurent chez elles pour faire leurs affaires en ville & à la campagne; elles m'avoient vu souvent chez Madame de Warens, & c'est ce qui les engagea à m'accueillir. C'est là que j'acheve ma triste carrière, sans murmurer contre le sort, courbé sous le poids des ans & sans remords: j'imagine me promener dans un jardin, en attendant la fin de la nuit.

Fin des Mémoires d'Anct.





LETTERS

*Ecrites d'une lieue de la Tour-du-Peys,
par Madame de Warens, à Mlle.
de F... à Villeneuve.*

TU m'as souvent répété, chere amie, que l'amour feroit tous mes malheurs, que les nuits entieres que je donnois aux lectures romanesques préparoient mon cœur à la tendresse, que la musique & les concerts seroient funestes à mon repos; je riois, je folâtrois quand tu cherchois à m'instruire; maintenant qu'il n'est plus temps, je voudrois t'avoir écoutée. Tu me disois encore, s'il t'en souvient, que les hommes n'étoient que faux & cruels; tu me disois vrai, & si je t'avois

crue, je vivrois en paix, au lieu que je ne vois plus dans les murs que j'habite, que des vautours acharnés pour me ravir à la félicité.

Mon pere même, celui à qui je dois le jour, est de ce nombre : le cruel vient de m'annoncer qu'il faut que j'aille aux marches de l'autel consacrer ma perfidie, m'avouer parjure aux yeux de l'Eternel, démentir du cœur ce que ma bouche pourroit proférer. Hélas, tendre amie, tu m'entends, tu connois mon cœur, tu fais mes inclinations ! eh bien, l'on veut m'unir par les liens sacrés du mariage à un homme que je déteste autant que j'adore l'amant qui m'a fui. L'époux qu'on veut me donner est M. de Warens, fils aîné de M. Villardin de Lausanne. On m'affûre chaque jour qu'il a de la fortune ; c'est à mon âge ce qui m'inquiete le moins ; ce n'est pas-là où git le bonheur ; il git dans la satisfaction du cœur : je ne vois donc d'autres moyens pour me

soustraire aux entraves que l'intérêt & l'ambition de mon pere veulent me forger, que celui de fuir la maison paternelle; je suis décidée à le faire, j'irai seule chercher celui qui m'a ravi la félicité....

Pour exécuter mon dessein, il ne faut que du courage de mon côté, & de la complaisance de ta part. Promets-moi de me recevoir chez toi, je suivrai de près le messager qui te porte cette lettre, je n'en dirai pas un mot à ma gouvernante; elle est à mes côtés dans le moment que je t'écris, elle me demande à chaque ligne ce que je trace; je lui assure que c'est pour te faire part de mon mariage auquel la cruelle m'engage, malgré l'amour dont elle fait que je suis éprise. Tout le monde semble d'accord pour me tromper & me trahir....

Tout ce qui me fâchera en fuyant, c'est le chagrin que je vais répandre dans le cœur d'un pere qui me tourmente

innocemment, & s'est imaginé assurer mon bonheur, en me choisissant un époux. Je m'abuse que les peres font cruels ! s'ils aimoient leurs enfans, ne consulteroient-ils pas leurs inclinations ? Ils n'écoutent au contraire que l'ambition & le vil intérêt ils les sacrifient

O mon pere ! je vais donc vous attrister : que de larmes vous allez verser sur ma fuite ! Quoi qu'il en soit, mon parti est pris. J'attends ta réponse, ton amie de



RÉPONSE

R É P O N S E

De l'amie, Mademoiselle de F. . . .

J'ÉTOIS à la laiterie , lorsque la femme qui en a le soin , me dit qu'on me demandoit : je sortis , le messager que tu m'as envoyé , me remit ta lettre ; il n'avoit pas besoin de me dire qu'elle venoit de toi , j'ai tout de suite reconnu ton écriture : je tremblois en rompant le cachet ; je craignois pour toi quelques-unes des suites funestes qui accompagnent ordinairement l'amour ; je ne pouvois me calmer ; je lûs avec rapidité cette lettre : j'y ai très-bien reconnu à chaque ligne le style que les lectures romanesques t'ont rendu familier , les idées folles que tu as puisées dans les volumes que tu dévorais de nuit , assise au chevet de ton lit , & les sentimens que ne cessoit de t'inspirer

celui que tu chéris encore ; je t'assure que je ne me suis tranquillisée , que lorsque j'ai vu qu'il n'y avoit pas tout le mal que je m'étois d'abord imaginé : il est vrai que l'amour t'égare ; mais quand on est susceptible de réflexion , comme tu m'as toujours paru l'être , on doit se faire une raison.

Tu fais , tendre amie , qu'une folie est bientôt faite , mais qu'elle se répare difficilement , quoi ! pour éviter un mariage , que ton pere croit pour toi le souverain bien , tu veux le fuir , tu veux payer les soins paternels par une étourderie , qui le mettra au tombeau ? tu veux le désespérer ? Songe qu'en croyant le punir d'un crime dont il est moins coupable que tu ne le penses , tu vas devenir parricide , tu vas te déshonorer aux yeux de l'univers entier , tu vas devenir l'opprobre de ton sexe , qui ne cherche à tout instant que les moyens de te nuire. Oh ! que tu vas donner à la médisance & à la

calomnie un vaste champ pour s'égayer à tes dépens ! que ne hasardera-t-on pas sur ton compte ? Tu es belle , tu as de l'esprit , tu dois avoir des rivales ; songe donc qu'elles seroient trop satisfaites , si tu te laissois entraîner à l'extravagance que tu médites : pour les punir , reste à Vevay.

Je dois te dire encore que la plupart des jeunes demoiselles qui ont soupçonné ton intrigue , ne tarderoient pas de publier que tu as été cacher le fruit de tes amours dans l'étranger , ou que tu as suivi un amant qui t'avoit abandonnée , pour courir à ses genoux lui redemander la vie... Que l'amour-propre , que l'honneur , la fierté & l'orgueil de ton sexe se fassent entendre au fond de ton cœur , tu dompteras bientôt un fol amour.... pense aux larmes que ta fuite feroit verser à ton pere , à tous tes parens & à moi. Cet homme que tu regrettes vaut-il la peine que tu te déshonores ?

fais-tu s'il ne t'a pas oubliée, & s'il n'est point un ingrat? Pense que tu te creuses un cachot horrible en allant affronter mille dangers pour le chercher dans les lieux qu'il habite; ton pere te fera sûrement poursuivre, tu pourras peut-être te déguiser & être ignorée quelques heures; & bientôt reconnue, tu seras ramenée captive. . . .

Comment peux-tu me demander un asyle? voudrois-je, pour l'univers entier, coopérer à ta fuite? Je te chéris trop, pour t'aider à te plonger dans l'abyme; crois-moi, laisse cette fatale idée, je suis sans passion dans ce projet, j'en vois mieux que toi tout le danger; tandis que tu crois toucher au port, je vois l'orage & la tempête se former sur ta tête... je ne peux donc absolument te recevoir... Tu m'en voudras mal, mais revenue de tes égaremens, tu m'en chériras davantage; c'est alors que tu reconnoistras qu'une amie sincere t'a retirée, comme

par la main, du bord du précipice où tu étois prête à te jeter. J'en appelle au calme de ta passion, & je suis sûre que, dans ces momens, maîtresse de toi-même, si j'avois été assez insensée pour seconder ton projet, tu m'accablerois de reproches les plus cruels. . . . Pour éviter toutes les sollicitudes & les désordres qu'une semblable conduite entraîneroit, suis les volontés de ton pere; & si tu es malheureuse, réfléchis qu'il vaut mieux l'être avec honneur, que d'être heureuse déshonorée; & qui fait si tu ferois heureuse? Quoi qu'il en soit, garde-toi de faire des folies. . . . J'ai vu plusieurs fois M. de Warens: c'est un homme assez ordinaire, il est vrai, qui se passionne aisément, jaloux à l'excès: tout cela ne doit point t'alarmer, dès que la jalousie est la compagne inséparable de l'amour. . . . Du caractère dont je le connois, tu passeras d'heureux jours: c'est-là tout ce que je peux te dire. . . .

Je renvoie le messager avec ma lettre, & te recommande le mariage: telle est mon ordonnance. . . . tu es jeune & belle; il ne t'en faut pas davantage pour t'égarer dans ce lieu. Adieu. . . ne m'écris absolument plus, que lorsque, selon les vœux de ton pere & les miens, tu seras unie à M. de Warens. . . . Ton amie

L E T T R E

Ecritte de la Visitation, par Madame de Warens, à sa même amie.

RECONNOIS le caractère de celle que tu appelois ton amie: de quelque extravagance qu'on l'accuse dans le monde, de quelque étourderie qu'elle paroisse coupable à tes yeux, elle espere toujours être digne de ton attachement. Ma conduite t'aura d'abord paru des plus blâmables. Avant de t'unir à cette foule de per-

sonnes qui ne parlent & ne décident , pour l'ordinaire , qu'après celles qui hafardent tout fans réflexion dans le monde , & quelquefois par passion : écoute-moi , & tu reconnoîtras bientôt qu'il y a plus de courage , plus de grandeur d'ame dans ma façon d'agir , que d'étourderie.

Tu te rappelles le contenu de la lettre que je t'envoyai par l'expres choisi au hameau où je fus boire du lait avec ma gouvernante ; tu te rappelles mes plaintes ; tu fais que c'est l'amour qui en étoit l'objet , que c'est à mon amant , fugitif des contrées que j'habitois quand je ne pouvois plus vivre fans lui , que je devois le commencement du dégoût qui m'affiégeoit , & des chagrins domestiques qui m'obsédoient ; que c'est à un mariage que mon pere cherchoit à me faire faire avec le cruel M. de Warens , que je devois le dessein de m'enfuir de la maison ; que c'étoit pour aller chercher celui qui m'avoit ravi le repos , & à qui on vouloit

m'enlever, en me forçant d'être parjure solennellement à la face de tout mon pays. Eh bien ! tu me fis des représentations, tu m'annonças que j'allois me déshonorer, porter le trouble dans ma famille, m'avilir même aux yeux de mon amant : tu me disois d'un ton absolu que je devois me soumettre aveuglément aux volontés de mon pere : j'ai suivi tes conseils, & voici quel en est le résultat affreux.

Je suis loin de t'en vouloir le moindre mal ; je ne prétends pas même t'en faire des reproches : on n'en fait qu'aux coupables ; tu ne l'es pas, & je la suis seule. Tu ne pouvois pas pénétrer dans l'avenir, ni deviner les défords que cette union fatale alloit entraîner : je fais que je ne devois écouter que mon cœur, parce qu'alors l'égarement où je me serois livrée m'auroit rendue moins criminelle, au lieu que, par ma fuite tardive & mes irrésolutions, je me suis rendue coupable de plusieurs crimes. . . . Esclave de mon

amour, je n'aurois eu qu'un seul tort à me reprocher en fuyant la maison de mon pere; mais aujourd'hui qu'ai-je fait? Je ne me suis pas seulement rendue criminelle à ses yeux, mais je lui ai encore attiré les reproches cuisans qu'il va esfuyer de la famille de Warens, à laquelle je suis unie. . . . Je vois M. de Warens, qui m'aimoit, & dont j'ai abandonné les foyers (quand je n'étois plus ma maîtresse, & quand je lui appartenois selon les loix); je le vois, dis-je, verser des larmes, devenir furieux, donner des ordres pour me faire arrêter. . . . je le vois confus aux yeux de ses amis, déshonoré, flétri dans l'opinion publique... O funeste ascendant des préjugés! pourquoi faut-il qu'un époux soit la victime des égaremens d'une femme qui fuit pour éviter ses embrassemens? n'est-il pas assez puni d'être détesté?

J'aurois suivi tes conseils, chere amie, même après mon mariage, si la calomnie

n'eût réveillé la mauvaise humeur de M. de Warens, & allumé sa jalousie au point que je ne pouvois plus regarder personne fans que ce ne fût un amant. Hélas! qu'il jugeoit mal de mon cœur! je n'aimois que celui qui m'avoit fui; &, tout ingrat qu'il me paroissoit, rien ne pouvoit l'arracher de mon cœur... Oui.... je l'avoue, dans les bras de M. de Warens, qui me chériffoit, je brûlois d'une flamme criminelle, je n'y voyois que mon amant; c'est lui que je croyois ferrer, c'est sur ses levres que je croyois coler les miennes: mes baisers étoient faux, l'Eternel en est témoin; mais cette flamme lui garantiffoit que je n'aurois pas profané le lit nuptial en recevant effectivement les baisers d'un autre. Le mariage m'avoit livrée à M. de Warens; il possédoit tout malgré moi: mon cœur seul me restoit... Hélas! qu'on me pardonne si je me livrai aux égaremens de mon imagination. Ah! mon amie, ne me crois pas si coupable...

Ce qui me détermina absolument à m'enfuir, j'en fais la confession, c'est que je n'ai jamais pu être fausse impunément, & que j'ai voulu éviter les fureurs de M. de Warens.

Enfin obsédée par le remords d'être parjure à mon amant, persécutée par mon mari; il n'en fallut pas davantage pour me décider à partir : à la nuit tombante je me rendis au port; des bateliers me conduisirent à Evian. C'est ainsi que je me suis soustraite à la jalousie tyrannique de mon époux, m'affranchissant de l'esclavage du mariage. J'arrivai effectivement dans le Chablais : je fus présentée au Roi; je lui demandai sa protection : je l'obtins, je vins à Annecy par ses ordres; j'entrai ensuite à la Visitation, où je suis. . . .

Hélas ! mon amie, que j'y ai besoin de tes conseils ! que je voudrais t'avoir auprès de moi. . . . mais, hélas ! j'ai pris mon parti, je ne reverrai jamais le pays de Vaud ; c'est pour toujours que je l'ai

fui... Ecris-moi , je t'en conjure ; écris-moi dans mon hermitage ; écris-moi que tu feras mon amie jusques à la mort. . . . Adieu. . . . J'embrasse M. Perret : tâches de m'excuser à ses yeux. Adieu. . . .

L E T T R E

*Du Curé de Confignon à Madame
de Warens.*

SI l'abandon que vous avez fait de votre pays a paru suspect aux gens mal intentionnés . . . (& il n'en manque pas dans le monde) j'ai appris avec joie que vous veniez de leur fermer la bouche par un acte digne d'une grande ame ; vous avez abjuré : c'est par là que vous avez montré que votre fuite est une inspiration de l'Éternel. Que vous êtes heureuse d'avoir suivi les impulsions de la grace !

Je vous envoie J. J. Rousseau , jeune

homme qui a déserté de son pays : il a resté un jour chez moi ; je lui ai beaucoup parlé de vous : au reste , il me paroît d'un heureux caractère. C'est encore Dieu qui l'appelle à Annecy : tâchez de l'encourager à embrasser le catholicisme ; c'est un triomphe quand on peut faire des conversions. Je ne vous invite pas à lui procurer des secours ; votre cœur m'est garant que vous ne lui en laisserez pas manquer , outre que vous concevez aussi bien que moi que , pour ce grand œuvre , auquel je le crois assez disposé , il faut tâcher de le fixer à Annecy , dans la crainte qu'il ne reçoive ailleurs quelques mauvaises instructions. Je remets tout entre les mains du Dieu puissant , & je suis

Votre très-humble serviteur ,
DE PONTVERRE,
Curé de Confignon.

F I N.

1870
The first of these is the
fact that the population
of the country has
increased rapidly since
the year 1850. This
is due to a number of
causes, the most
important of which are
the discovery of gold
and silver, the
opening of the
Suez Canal, and the
improvement of the
railroads. The
result has been a
great increase in
the number of
immigrants, and
a corresponding
increase in the
number of the
population.



